

René Collinot

RUE DEMOURS



Témoignages
Le Témoin gaulois

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit
[Le Témoin gaulois](#)
relève de l'escroquerie.

TÉMOIGNAGES

XIX^e et XX^e siècles

L'OCCUPATION

L'invasion vue par le petit bout de la lorgnette*

Les envahisseurs

Sur la place de Brassy, à gauche de l'église, les gamins curieux entourent deux motards grands, blonds, impassibles, occupés à consulter tranquillement une carte, juchés sur un « side-car » (je découvre ce mot, qui circule entre nous, prononcé, bien entendu, à la française) stationné près de la bascule aux bestiaux. Sur l'habicacle figure une tête de mort, et nous nous répétons qu'il s'agit de la plus terrible espèce de Boches, « les SS tête de mort ».

Quand nous reviendrons en courant annoncer l'événement, nous apprendrons que les Allemands sont très méchants, qu'ils donnent aux enfants des bonbons empoisonnés, et qu'il faut toujours les éviter, ne jamais leur adresser la parole et ne jamais rien accepter d'eux. Je me le tiendrai pour dit, et Solange aussi, mais non sans regret, quand elle verra les autres enfants accepter les friandises sans vergogne.

Le passage des troupes, devant notre porte, est dans mon souvenir, interminable. Rétrospectivement, je me rends compte que cette armée avait bien des traits archaïques : les chevaux étaient nombreux, certains attelages traînaient des cantines et de grandes marmites roulantes. Pourtant je revois aussi, roulant en sens inverse, un ou deux engins munis de chenillettes...

L'une des premières mesures des occupants fut de dresser un mât devant l'école des filles, pour y hisser leurs couleurs. La seconde fut de confectionner, au sol, en graviers goudronnés rouges, blancs et noirs, une sorte de médaillon, où était dessinée une croix gammée. À heures fixes nous regardions, incrédules, la relève des sentinelles, petite cérémonie prussienne qui transformait les hommes en automates aux gestes mécaniques parfaitement réglés.

Un jour, une propriétaire et son locataire vinrent demander aux Allemands de régler leur différend. À la grande joie des villageois,

* Voir aussi le témoignage de Jacques Lefort, Annexe, pages 118-119

ceux-ci se contentèrent de les enfermer pour la nuit dans un petit garage en face de notre maison : je revois la scène comme si c'était hier.

Dernier souvenir de cette présence à Brassay : les soldats s'étaient installés dans un grand champ qui appartenait à Tante Annette, en face du cimetière. Il y avait là de beaux pommiers dont nous allions tous les ans cueillir les fruits. Nous y sommes retournés après leur départ. Des vestiges de toutes sortes y étaient restés, en particulier des boîtes de conserves usagées. Il me sembla qu'ils avaient aussi laissé une odeur caractéristique ; jamais plus je n'ai retrouvé un sentiment aussi aigu de l'étrangeté d'autres hommes : seule la rencontre d'extra-terrestres pourrait en donner une idée.

Faits d'armes

À La Croix Milan, les habitants firent bravement prisonniers les deux premiers éclaireurs qui se présentèrent, et les conduisirent sans ménagement à la gendarmerie de Château-Chinon. Ma tante rapportait avec ironie cet exploit dont, pensant peut-être à son fils, menacé du même sort, elle désapprouvait la gratuité. Ils furent libérés le lendemain par les leurs et il n'y eut pas de représailles, car la consigne était alors de séduire.

Henri Picard m'a raconté comment, en rentrant de Lormes à bicyclette avec son père, ils tombèrent (c'est le mot qui convient) sur un poste de contrôle volant installé en bas de la côte de Vauclaix. D'émotion, son père fit une belle chute. Les Allemands s'empressèrent et les ramenèrent chez eux avec leurs vélos à bord d'un véhicule militaire. Mais le pis est que l'officier revint plusieurs fois dans les jours suivants prendre des nouvelles de la victime, chargeant Yvonne de lui acheter des victuailles, au grand dam de mes cousins qui ne se souciaient nullement de fraterniser avec l'ennemi.

Maquisards

On appelait « maquisards » ceux qui se cachaient dans les forêts pour entrer en Résistance, par analogie avec la coutume corse de prendre le maquis pour échapper aux gendarmes. Leurs motivations étaient diverses : les uns voulaient échapper au S.T.O.,

d'autres étaient attirés par l'aventure, d'autres n'écoutaient que leur patriotisme, et la plupart étaient fortement politisés, à droite ou à gauche.

Au Morvan, nous parlions plutôt des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), que l'on appelait familièrement « Fifis » à Paris, à la Libération, ce que je trouvai choquant. Ils tendaient aux Allemands des embuscades meurtrières, souvent suivies de représailles cruelles sur les civils et étaient traqués par la Milice de Vichy et les nazis ; j'ai assisté, de Mhère, au bombardement du manoir de Chaumard. Les maquisards ont créé une atmosphère d'insécurité chez l'occupant, et accéléré la Libération en coupant routes et ponts, et quelquefois, comme à Nevers, en libérant des villes

Bien entendu, la Résistance prit bien d'autres formes dans les villes et les campagnes, mais celle-ci, spectaculaire, était la seule qui fût visible à mes yeux d'enfant.

Le régime de Vichy

Le S.T.O.

Vichy a institué le Service du Travail Obligatoire par une loi de 1942. Après avoir tenté d'attirer des travailleurs français en Allemagne en échange de prisonniers de guerre (première phase de la politique de collaboration) puis « Pour sauver l'Europe du bolchevisme », on les mobilisa pour ce service.

Les réfractaires furent très nombreux, la population française étant prête à les cacher, et la Milice de Vichy ayant bien d'autres chats à fouetter. Les plus politisés entraient dans la Résistance. Aussi méprisait-on – du moins chez nous – ceux qui ne s'y dérobaient pas, et a-t-on beaucoup reproché à Georges Marchais, qui dirigea après la guerre le Parti Communiste, de ne pas s'y être soustrait. Il est assez plaisant de voir aujourd'hui les anciens du S.T.O. se poser en victimes et demander des indemnités !

Pétain (1856-1951)

« *Histoire de l'infamie* » (Borges)

Il me semble que la photo de l'entrevue de Montoire, où le « vainqueur de Verdun » a poussé très loin le sacrifice de sa personne, suffit à juger le personnage.

La bonne Régine, qui eut tant à souffrir du statut des juifs, voulu par lui, et des persécutions qui s'ensuivirent, disait : « C'était un pauvre vieux ! » Vieux, sans doute, mais non pas sénile. Que les députés se soient trouvés dans la débâcle de 1940, suivant une coutume bien française, un « homme providentiel » ne peut faire oublier que cette lâcheté fut une aubaine pour celui qui partageait la responsabilité de la défaite par son incompétence : sa principale contribution à la préparation de la guerre fut de recommander le développement du service des pigeons voyageurs !

La fin ignominieuse de « l'ex-maréchal » dans la prison de l'île d'Yeu fut la juste rétribution de ses brillants services.

Laval (1883-1945)

Cet ancien socialiste qui conduisit la politique de collaboration de Vichy fut jugé à la Libération par un tribunal présidé par le juge

qui avait condamné Mendès France. Comme il en savait trop, on ne lui laissa pas la parole. Il s'empoisonna le matin de son exécution, et fut attaché à demi-mort au poteau.

Mon père a conservé deux notes de service concernant la garde de Laval et de Scapini.

« *Le 20 août 1940, Philippe Pétain charge Georges Scapini (aveugle de 1914-1948, ancien député, pionnier de l'entente entre France et Allemagne au sein du « Comité France-Allemagne ») de « traiter avec le gouvernement allemand des questions relatives aux prisonniers de guerre ». Scapini obtient de Pétain les mêmes pouvoirs nominaux qu'un ambassadeur et prend la tête d'un service diplomatique des prisonniers de guerre, disposant d'une mission à Berlin »*

(Colloque « RÉGIME DE VICHY :
PASSÉ-PRÉSENT », 4 AVRIL 1998)

- Mendès France (1907-1982)

Pierre Mendès France aura été le seul homme d'État français, avec de Gaulle et Michel Rocard, politiquement éliminé par Mitterrand et qui, comme tant d'autres, n'a pas su mettre fin à temps à sa carrière, qui soit apparu sur la scène politique depuis ma naissance. Son gouvernement (1954-1955) a mis fin à la guerre d'Indochine et commencé la décolonisation de la Tunisie. Puis des nains l'ont paralysé. Récemment, son fils, qui paraissait lui-même surpris de ce qu'il découvrait en parlant, disait que ce leader n'avait en politique qu'un tout petit nombre d'idées simples. Du moins s'y tenait-il, traçant droit son sillon et laissant sa marque. C'est toute la différence avec un brasseur d'air malhonnête comme le ridicule Chirac, dont la longue et coûteuse carrière n'aura servi qu'à lui-même et à sa coterie.

Darlan

L'amiral Darlan, chef du gouvernement de Vichy de février 1941 à avril 1942 et dauphin de Pétain, a créé la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme (L.V.F.) le 11 juillet 1941 ; il s'agissait d'engager des Français aux côtés de l'armée allemande contre les Soviétiques dès l'hiver 1942. Il sera abattu à Alger le 24 décembre 1942 sur l'ordre du général François d'Astier de la Vi-

gerie, l'un des chefs de la Résistance monarchiste

La propagande

Sous le règne de Pétain se développa un culte de la personnalité (ce mot date de la déstalinisation) qui n'avait rien à envier aux « bolcheviques ». À l'école, nous étions tenus d'apprendre, et (théoriquement) de chanter chaque matin :

*« Une flamme sacrée
Monte du sol natal
Et la France enivrée
Te salue, maréchal.*

*Tous tes enfants qui t'aiment
Et vénèrent tes ans
À ton appel suprême
Ont répondu présent.*

Refrain

*Maréchal, nous voilà !
Devant toi, le sauveur de la France
Nous jurons,
Nous, tes gars
De servir et de suivre tes pas »*

L'affiche de propagande que j'ai retrouvée néglige l'esthétique, mais soigne la rhétorique.

Travail (rural) et Famille sont au premier plan. La modernité (usines, Tour Eiffel) est reléguée à l'arrière-plan, dont le village symbolisé par son clocher (le coq qui le surmonte fait écho à celui du premier plan) occupe la moitié.

La Patrie est surreprésentée dans la médiane verticale (coq gaulois, francisque, Pétain) et la partie supérieure de l'affiche, qu'occupe le buste de l'homme providentiel, entouré des lauriers de Verdun, et de drapeaux aux couleurs de la francisque.

Vichy et les Français

Je sais combien les témoignages sont sujets à caution. Le mien se fonde sur des souvenirs d'enfance qui vont de ma septième à ma onzième année incluses, mais les événements de la guerre et de l'Occupation, qui parut si longue à tous ceux qui l'ont vécue, sont

restés gravés dans ma mémoire. Je les rapporte donc aussi fidèlement que possible, et laisse à un lecteur éventuel le soin de les apprécier.

Mon champ d'observation était très étroit puisqu'il se limitait au milieu familial et scolaire. Sur le second, je conterai seulement l'épisode des étoiles jaunes, et ajouterai que le régime de Vichy fit bien des tentatives de séduction en direction des enfants, mais que le succès en fut sans doute limité. Nous avons eu droit à un spectacle de Noël salle Pleyel, à l'issue duquel furent distribués de petits jouets de caséine. Je désirais vivement la flûte, j'eus droit au paquebot *Normandie*. Une autre fois, le Père Noël fit une distribution de jouets devant le Château Saint-Senoche, et je rapportai une voiture de course en fer-blanc peinte en rouge. Une autre fois on nous conduisit à un stade près du bois de Vincennes où l'on nous fit déjeuner sur l'herbe (j'étais en verve, et un camarade déclara que c'était un plaisir de déjeuner avec un homme d'esprit !) après que nous ayons participé à une sorte de défilé et à un spectacle de « mouvements rythmiques » longuement préparés à l'école. L'après-midi nous fut offert en récompense le spectacle d'une course de « vélos-arrière-motos ». Chacune de ces manifestations était accompagnée de portraits de Pétain et de l'hymne :

« Maréchal, nous voilà !

Tu nous as redonné l'espérance... »

Dans ces trois occasions mes parents, qui s'intéressaient beaucoup à tout ce que nous faisons, ignorèrent les jouets et l'événement, dont je n'étais pas très fier. Enfin on fit en classe un concours pour le plus beau portrait du Maréchal. Un seul y répondit, par un magnifique dessin, et il fut injurié par nous tous. Sa sœur épousa un soldat américain à la Libération.

Mon père détesta d'emblée le régime de Vichy et essaya dès 1941 d'obtenir sa mise à la retraite, qui ne lui fut accordée qu'en février 1942. Il voyait en Pétain et Laval des traîtres qui avaient vendu leur pays, et fut l'un des premiers gaullistes, et le resta jusqu'à la fin de ses jours. Pour lui, Pétain était un vieux cagoulard qui avait attendu toute sa vie sa revanche sur la République, et avait profité

de la défaite, et son passé militaire aggravait son cas. Il nous présentait Laval, qu'il devait garder, comme un ambitieux et un lâche que ses terreurs réveillaient en pleine nuit, et qui obligeait les gardiens à fouiller jusque sous son lit, persuadé que des juifs le guettaient dans sa chambre. Montoire le révélsait comme une honte nationale. Mais j'entendais à Mhère un autre son de cloche : si Ernestine et sa mère partageaient les sentiments de mes parents, l'oncle Lavault soutenait que Pétain avait sauvé les meubles et limité les dégâts : sans lui, les Allemands auraient tout cassé. J'entendais dire aussi par d'autres vieux paysans que Pétain et de Gaulle travaillaient de concert et s'étaient partagé les rôles, le premier prenant la tâche ingrate de nous protéger, l'autre celle de continuer la résistance depuis Londres.

En somme, il y avait un conflit de générations que je retrouvai plus tard au temps de la guerre d'Algérie. Mais autour de moi, tous haïssaient les Allemands, réprouvaient les « collabos » et manifestaient à la Résistance, très présente au Morvan dans ses « maquis », beaucoup de sympathie. Lormes changea plusieurs fois de mains : je me souviens d'un jour où, pour y entrer, il fallut traverser des chicanes faites de troncs d'arbres abattus et entassés sur la route. Cette fois-là, la ville avait été « reprise » par la Résistance, ce qu'elle paya par plusieurs exécutions d'otages au retour des nazis. Il y eut autour de nous bien des paysans massacrés et des villages brûlés – Montsauche, Planchez, et tout près de nous la ferme de Montbaron, etc. – en représailles à des embuscades tendues par les maquisards. La ferme de Montbaron est située sur une butte (Montbaron signifie « butte plate », c'est en somme le contraire de Poiseux, « butte pointue ») à droite de la départementale 977 quand on va de Vauclaux à Cervon, et n'est séparée du Courtillot que par cette route, des prés et des bois. Je suppose qu'il s'agit d'un ancien château-fort, car on voit dans un de ces prés l'entrée d'un souterrain dont les gens du pays disaient qu'il conduisait à la ferme de Vauban, à Cervon, ce qui est bien peu probable, mais il pourrait s'agir d'une ancienne issue secrète du château de Montbaron. Ernestine et Paulette étaient au Courtillot

où nous les croyions plus en sûreté qu'à Mhère au moment où la Résistance tendit une embuscade à un convoi allemand. Des balles perdues vinrent frapper tout près du Courtillet. La ferme fut incendiée, et le vieux berger qui était revenu pour sauver ses bêtes enfermées dans la bergerie, massacré à coups de crosses.

Ce n'est que bien après la guerre, et à ma grande surprise, que j'entendis critiquer, à Paris, ces actions qui auraient fait plus de mal (en provoquant la répression) que de bien (en affaiblissant l'ennemi) : c'était une reprise du discours pétainiste. Dans ma famille, à Paris comme au Morvan, on pensait unanimement que la Résistance avait au moins sauvé l'honneur. Quant à Pétain, j'ai continué à mépriser cette ganache. Une discussion entre mon oncle Robert et l'oncle Lavault, après la Libération, m'est restée gravée dans l'esprit : le bon vieillard reprenait inlassablement la défense de celui qui avait « *sauvé [s]è m[â][y]on* », et le plus jeune (qui rentrait du stalag) lui opposait l'exemple des autres pays occupés : seule la France avait eu, selon lui, grâce au régime de Vichy, la honte de capituler et d'avoir un gouvernement de collaboration ; Pétain et ses séides s'étaient déshonorés et nous avaient couverts d'opprobre, mieux aurait valu subir, en refusant de capituler, une répression plus féroce. Cela résumait admirablement ce que j'avais toujours entendu chez moi, en foi de quoi mon opinion était faite pour le restant de mes jours. Plus tard, bien sûr, l'analyse politique de ce que représentaient le nazisme et le fascisme n'ont fait que me conforter dans la haine et le mépris de tout ce qu'a représenté Vichy.

Conflits de générations

Pendant la guerre d'Algérie, j'ai retrouvé dans ma famille un conflit de générations semblable à celui qui avait éclaté naguère à propos de Vichy.

Il s'agissait, cette fois, de décolonisation et de torture. J'avais été élevé, comme mon père, dans l'admiration de l'Empire français, qui réunissait 200 millions d'hommes (sur un milliard et demi) et faisait de la France qui avait généreusement apporté la civilisation à ses « indigènes », une grande puissance. Mais les jésuites

m'avaient ouvert les yeux. J'ignorais comme la plupart des Français que la torture avait toujours été un moyen de gouvernement dans nos colonies, mais son utilisation quasi institutionnelle par l'armée d'Algérie était largement dénoncée par la presse, malgré une censure sévère qui laissait de grandes plages blanches dans les journaux, par des opuscules comme *La Question* d'Henri Alleg, qui circulaient sous le manteau, et bien sûr par la J.E.C. et l'U.N.E.F. Mon père ne pouvait imaginer la France sans son Empire (ce serait la ruine des viticulteurs du Midi, dont les vins médiocres n'étaient buvables que grâce à des coupages de vins d'Algérie), et considérait comme traîtres ou égarés ceux qui pensaient le contraire. Il s'emportait violemment quand j'abordais la question de la torture : la Révolution l'avait définitivement abolie, seuls les nazis l'avaient pratiquée en Europe depuis le XVIII^e siècle et nos officiers, issus de la Résistance, en étaient incapables ! Toute opposition sur ces sujets le mettait en fureur, et je finis par renoncer à en discuter avec lui.

Démission de mon père

Mon père est l'un des très rares fonctionnaires du temps de Vichy à avoir donné sa démission par refus du régime, dès son installation. Toutefois, exerçant un double métier, celui d'agent de police et celui de commerçant, il avait, en renonçant à la moitié de ses revenus, une position de repli toute prête et il ne claqua pas la porte au nez de l'administration, mais demanda à être réformé pour des raisons de santé. Comme il se portait comme un charme, elle lui fut refusée à deux reprises. À la deuxième tentative, le médecin chargé de l'examiner, compréhensif, lui expliqua que ses prétextes ne valaient rien, parce que les symptômes étaient trop faciles à vérifier, et lui conseilla d'arguer d'étourdissements. La troisième fois fut donc la bonne (février 1942). Pourtant, il faisait un réel sacrifice à ses convictions : il était sur la liste d'avancement, et devait être promu dans les deux mois au grade de brigadier-chef, ce qui aurait bien amélioré sa retraite et celle de ma mère qui, devenue veuve, eut de très minces revenus.

Ce départ fut célébré en grande pompe avec tous ses collègues,

par un repas qui se tint dans la boutique, qui servait de salle de réception dans les grandes occasions. Étant donné les circonstances, les vitrines étaient ornées de papier kraft collé et artistiquement découpé (ce collage représentait des biches bondissantes et fortement stylisées d'avant Disney) censé limiter les dégâts en cas de bombardement et tendues de rideaux noirs opaques, suivant les instructions de la défense passive, et les grilles fermées, sauf celles de la porte. Je me revois accueillant les invités avec un groupe de ses collègues : « Tiens, voilà le grand Co, Co, Co, Costantin ! » disaient-ils, tandis qu'apparaissait la haute et maigre silhouette d'un collègue un peu bègue. Le discours de mon père, qui expliquait ses réelles motivations – on était entre amis – fut magnifique. Déjà, la veille, j'avais été ébloui, comme il le préparait à la table familiale, après le souper, par l'exorde : « Mes chers collègues et amis, moi et mon épouse... » ; ce dernier mot, qui appartient à la langue juridique ou poétique, était évidemment utilisé, en l'occurrence, comme une marque de dignité, comme souvent chez les gens du peuple. Maman, pour sa part, était rayonnante. Solange m'a dit que Marraine, qui était alors en période de rémission, assistait aussi à cet événement, mais je ne m'en souviens pas.

Vichy et « la question juive »

« *Voici le temps des assassins* » (Rimbaud)

Enfants juifs

À cette époque, à Mhère, nous ignorions tout de leur identité, et je ne puis en parler que rétrospectivement. Je me souviens en particulier du petit Koch, que nous appelions finement « *cochon* », mais sans y mettre plus de malice qu'à bien d'autres surnoms. Il était extrêmement brun de cheveux (coupés en brosse) et de peau, avec un visage qui me faisait penser à un sanglier et des yeux fous. Il aimait prendre des airs mystérieux, et cherchait, non sans quelque succès, à nous effrayer.

L'antisémitisme, si répandu, ne touchait pas les campagnes, et d'abord parce qu'on ignorait ce qu'était un juif. À Paris, où je ne me souviens pas d'avoir vu des enfants porter l'étoile jaune à

l'école (il n'y eut pas de déportés à Saint-Ferdinand, et je crois qu'ils furent très rares dans la clientèle de mes parents, à l'exception de la femme du fourreur du 25, Mme Enzel, qui fut prise en tentant de passer en zone libre et ne revint pas), nous dessinâmes des étoiles jaunes le jour où Vichy en imposa le port aux juifs, et nous sortîmes en les arborant fièrement. Bien entendu, nos parents, affolés, nous les firent aussitôt retirer. Dans ma famille, personne ne soupçonnait le sort qui était réservé aux juifs, mais mes parents étaient révoltés par les humiliations qui leur étaient infligées. Au Morvan, les juifs étaient absents ou invisibles. Deux choses seulement pouvaient me rappeler leur existence : le catéchisme, mais comme les paysans je ne faisais guère de relation entre cette vieille histoire et les discours hystériques de Radio Paris, et un ciné-roman (petit in-folio comportant un texte copieux et assez abondamment illustré) tiré d'un film américain, qu'Ernestine avait acheté avant la guerre sur un quai de gare, intitulé *Le Brocanteur*. Je le découvris sur un coin de la cheminée et le lus plus de vingt fois. L'action se passait à New-York. Un vieux brocanteur *israélite* subissait d'odieuses persécutions de la part des *mégères* de son quartier, et en triomphait à force de bonté. L'origine de ces persécutions demeurait obscure. Cela m'indignait et me laissait rêveur...

Le plus curieux est que, jusqu'à mon premier voyage en Israël, bien que j'aie appris dès la Libération tout ce que les juifs avaient subi – il y eut devant le Grand-Palais une mémorable exposition sur les camps de la mort, que je visitai seul, par hasard, et décrivis à mes parents, qui jugèrent qu'on ne devrait pas montrer de telles horreurs – et que j'aie très vite sympathisé sans réserve, comme tout le monde alors, avec la cause d'Israël, je ne sus jamais que je fréquentais des juifs à l'école, puis au lycée. La diaspora pied-noire n'était pas encore arrivée, et le judaïsme français pensait ses plaies, renouant avec la politique d'assimilation qui avait été la sienne depuis la Révolution. Je n'identifiai jamais comme juifs ni le doux et taciturne Rosenthal au nez bizarrement écrasé, ni l'insupportable Gerschenbaum, au cours complémentaire, pas plus

que l'élégant Sarfaty à l'allure très britannique, ou le brillant Jean-Loup Sieff, à Chaptal. Bien mieux : m'étant inscrit pour un séjour au kibboutz à l'U.E.J.F. (Union des Étudiants Juifs de France), sur les conseils d'un ami breton, je fus très sincèrement surpris, au bout de trente-six heures de voyage, d'apprendre que tous mes compagnons étaient juifs, à peu d'exceptions près. C'étaient deux étudiants à Sciences Po, Pierre et Jacques, une institutrice, Ginette, une jeune femme (Anne-Marie), et notre benjamin, Michel, né de père juif et de mère catholique, garçon assez débile qui était à la recherche de son identité. Un jour, il nous annonça triomphalement, au kibboutz, qu'il avait vu tuer un porc « à la manière cachère ! ». Il est vrai que mes compagnons juifs m'avaient pris, à cause de la *Bible* protestante qui ne me quittait guère, pour un juif religieux et que, la première fois que j'allai attendre Sarah à la sortie de la synagogue, on m'a adressé la parole en yiddish, me prenant pour un juif polonais.

Ma myopie avait quatre causes : l'école laïque, qui niait toute communauté autre que nationale (Simone de Beauvoir raconte que, jeune professeur, elle dit à l'une de ses élèves qui était juive et avait quelques problèmes, que les juifs n'existaient pas) ; ma famille, qui adhérerait pleinement à cette idéologie et était ouverte à tous, sans distinction de couleurs et de religion ; le fait que la communauté juive était beaucoup moins visible qu'aujourd'hui (les ashkénazes qui constituaient la majorité de notre groupe appartenaient à un milieu aisé et au judaïsme réformé) ; enfin mon absence totale d'esprit d'observation qui m'a prédisposé à ne voir que des ressemblances entre les humains.

Cette incapacité à discriminer va très loin : un jour, comme je lisais mon *Guide bleu* sur un banc d'un jardin de Valence, je fus abordé par un Espagnol qui me demanda de quel pays je venais, et ce que je pensais de la ville. Je voulus savoir en retour s'il était de passage, en touriste... Nous bavardâmes ainsi un moment, et je pris congé. Il me demanda une pièce : je m'aperçus alors que c'était un clochard. Ce trait de caractère m'a joué plus d'un tour comme enseignant : je confondais souvent des élèves qui, de l'avis

de leurs camarades, ne présentaient aucune ressemblance, et j'ai souvent eu du mal à en situer d'autres que je voyais chaque jour. Il est vrai qu'en compensation je reconnais fréquemment des gens que je n'ai jamais rencontrés !

- Yiddish

Le yiddish, parlé par une partie de la communauté juive ashkénaze, est une langue germanique mêlée de mots d'origine hébraïque.

Il a produit une très riche littérature (poésie, nouvelles, romans, théâtre...) aujourd'hui traduite dans toutes les langues, ce qui est d'autant plus nécessaire que le yiddish tend à disparaître, depuis l'éradication des populations juives d'Europe centrale.

- Sépharades et ashkénazes

Le mot *Sépharade* désigne en hébreu l'Espagne, puis s'est appliqué aux juifs qui ont dû émigrer, après leur expulsion au XV^e siècle par les rois catholiques, sur le pourtour de la Méditerranée, en particulier en Turquie et en Grèce (Salonique) où ils ont, jusqu'à nos jours, conservé leur langue, le *ladino*. De même, les Français sont appelés *Sarfatiz*.

Ashkénaze est le nom hébreu de l'Allemagne, et il désigne les juifs originaires du nord et du centre de l'Europe, qui formaient encore l'écrasante majorité des juifs de France dans les années 40.

Leur langue, le yiddish, était celle de la majorité des pionniers fondateurs d'Israël qui y ont renoncé pour faire revivre l'hébreu, qu'il a fallu moderniser. La plupart vivaient dans la pauvreté et parfois dans une extrême misère, mais la communauté des *shtetl*, répandue de la Pologne à la Russie, et à propos de laquelle on a pu parler de *Yiddishland*, a laissé un très chaleureux souvenir à ceux qui l'ont connue.

Enquête

J'appris en décembre 2003 qu'une plaque venait d'être apposée à la mémoire des enfants juifs de l'école Laugier morts en déportation. Elle faisait état de plus de 80 enfants pour le XVII^{ème} arrondissement.

Ferait-on de même à Saint-Ferdinand, et y verrais-je des noms qui

me furent familiers ?

Renseignements pris, on a dénombré quatre enfants à l'école de la rue Laugier, deux à Jouffroy et un ancien élève du cours complémentaire de Saint-Ferdinand, Jacques Azoulay, demeurant rue des Acacias puis rue Duret, né en 1926 et assassiné à Auschwitz en 1944. Enfin une ancienne élève de Pereire arrêtée en 1943 à Nice, Paulette Cohen, est morte en déportation à l'âge de dix-huit ans, et l'on compte neuf enfant de cinq à quinze ans à Ampère et Jouffroy. Je demandai à participer à la suite des recherches à Saint-Ferdinand.

L'enquête à Saint-Ferdinand s'est terminée en 2005 : dans le hall, sur une plaque en mémoire des anciens élèves victimes des deux guerres, figurent deux autres noms juifs, ceux d'un ancien élève, Sousin, et René Jacques Amsallem qui ne figure nulle part comme ancien élève et dont nous supposons qu'il faisait partie du personnel de service. Une plaque extérieure y ajoutera le nom de Jean Pierre Bloch, né en 1931, inscrit à Saint-Ferdinand en 1939-1940, arrêté avec ses parents et deux cousines jumelles, déporté et mort avec eux à Auschwitz en 1944.

Au cours de cette enquête, je dois signaler trois moments forts :

- Émotion : en téléphonant au maroquinier du 40 avenue des Ternes au sujet de Jean Avram (qui finalement n'a jamais figuré sur les registres de Saint-Ferdinand), gazé à Sobibor avec ses trois sœurs, j'ai trouvé un témoin, Mme Pierre Olivier qui avait dix-neuf ans en 1943 et se souvient parfaitement de l'arrestation de cette famille.
- Indignation : sur un registre de CE1, j'ai trouvé la note suivante, écrite en 1946 de la main de l'instituteur, à propos du jeune Cugnaut, noté comme ayant une conduite satisfaisante et un travail insuffisant : « *La mère a été déportée en Italie. C'est le type même du juif empoisonnant.* » Je suppose que cette remarque visait le père, qui avait peut-être voulu expliquer que l'enfant était perturbé ?
- Soulagement à propos de mon camarade Beaudry, dont le nom m'avait fait imaginer tout un roman.

• Beaudry

Ma belle-sœur Éliane m'ayant dit que Baudry était un nom juif (c'était celui d'un de ses patrons), je pensai au camarade qui l'avait porté, à une lettre près, mais je l'ignorais, quand l'*Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés* entreprit d'apposer, dans chaque école de France, une plaque portant le nom de ceux que les nazis avaient assassinés. Certes, je n'avais aucun souvenir d'avoir eu des camarades juifs, mais je crus me rappeler que Baudry comptait, à mon retour de Mhère, parmi ceux qui avaient disparu pour des raisons qui m'étaient restées inconnues.

Je demandai donc à participer aux recherches de l'A.M.E.J.D. pour mon ancienne école, et n'ai obtenu de résultats qu'en février 2005 : l'un de mes camarades, Charles André Desnoyers, a été brûlé vif avec sa mère et sa petite sœur dans l'église d'Oradour-sur-Glane, tandis que son frère aîné était fusillé, mais aucun enfant déporté n'a figuré dans les classes où je suis passé pendant la guerre. Baudry, qui s'appelait Beaudry, était le fils d'employés de la Poste... et a suivi avec moi les classes du cours complémentaire !

Le vendredi 20 mai 2005, je suis entré pour la dernière fois dans la cour de l'École Saint-Ferdinand, à l'occasion de la pose des plaques commémoratives de la déportation des enfants, qui s'est faite aussi, dans la matinée, à l'école Pereire. L'enquête n'a rien apporté de nouveau. Je n'ai donc pas croisé à l'école d'enfants voués à l'extermination.

Clients juifs

Je reconnaissais évidemment nos clients juifs, qui portaient l'étoile. Je me souviens en particulier d'une vieille dame irascible, veuve d'un fourreur, que nous appelions, du nom de son ancienne boutique, « la tigresse royale », surnom qui passa plus tard à Solange, dont le caractère et l'autorité ne nous paraissaient pas moins redoutables, et de la charmante Mme Rakowski, qui continuait à appeler « Bébé » son fils âgé de vingt ans, et qui, à ce qu'on m'a raconté, le rappelait désespérément de son balcon le jour de la Libération, alors que toute la rue se ruait vers l'Arc de

Triomphe : « *Bébé ! sois prudent ! Bébé ! rentre tout de suite !* ». Quand je lui présentai Sarah, elle nous dit combien elle se réjouissait de ce mariage mixte.

Arrestations des juifs

« Le disciple : – *Malheur au pays qui n'a plus de héros !*

Galilée : – *Dis plutôt : malheur au pays qui a besoin de héros. »*

(Bertolt Brecht)

On sait que la police française exécuta avec plus ou moins d'empressement, selon les individus, la sale besogne dont Vichy l'avait chargée. Les grandes rafles, à partir de 1941, eurent lieu comme par hasard dans les quartiers populaires, XI^{ème} arrondissement et vieux quartier juif du Marais. Mais il y eut aussi des arrestations individuelles dans les beaux quartiers, en particulier de juifs qui avaient aggravé leur cas en se faisant francs-maçons. Solange se souvient de trois clients déportés outre M^{me} Enzel : M^{me} Crétan, parente d'un de nos clients, qui habitait au 23 rue Demours et récupéra son appartement à son retour sur le témoignage de notre père et de quelques voisins, ainsi que deux tailleurs qui n'en revinrent pas.

Mon père n'y a jamais participé, mais il parlait de sa crainte d'être un jour contraint à exécuter des tâches qu'il ne pouvait accepter ; Vichy était un régime fasciste, mais malgré le prestige incontestable de Pétain, il n'eut pas le temps de prendre racine : en famille, on ne se méfiait pas des enfants et mon père disait souvent qu'il aurait descendu lui-même Laval s'il n'avait pas eu sa femme et ses enfants à préserver. Je ne l'ai jamais entendu se vanter, bien au contraire, et le crois sur parole. Il était ulcéré par les persécutions antisémites. Un jour, ayant trouvé dans la rue un petit vaporisateur à parfum de métal, j'eus l'idée de le remplir d'eau. Je me mis au balcon et appuyai sur les flancs aplatis du flacon : il en sortait un fin brouillard, que le soleil irisait. Tout-à-coup, on entendit des cris de surprise et de protestation. Mon père se précipita à la fenêtre, présenta des excuses, m'arracha le flacon et me dit d'une voix étranglée : « Tu n'as pas honte, fais attention, ces gens ont bien assez de malheur comme ça : ils portent l'étoile jaune ! » En-

fin, il prit à l'occasion quelques risques. Il cacha dans la chambre du sixième et employa un cousin, Georges Bonneront, réfractaire au S.T.O. Un jour qu'il faisait une patrouille de nuit au Bois de Boulogne, le grand Constantin arrêta un suspect qui transportait des armes sur le porte-bagage de son vélo. Devant la patrouille, l'homme se défendit en disant qu'il appartenait à la Résistance. Mon père lui dit aussitôt de se sauver.

C'est bien peu, sans doute, et ne retire rien au fait que sans la police parisienne, les nazis n'auraient pu procéder à tant d'arrestations, parmi une population qui était victime de dénonciations, mais que la majorité des Français plaignaient et protégeaient par haine des Allemands, nos « ennemis héréditaires », bien plus que par engagement humanitaire. Mais il est trop facile pour ceux qui n'ont jamais rien eu à risquer de parler de « l'abjection » des Français sous la botte nazie : s'engager dans la Résistance était un choix plus facile à faire pour des jeunes gens de qui personne ne dépendait que pour des pères et mères de famille. Il y en eut pourtant pour prendre ce risque, mais cela relève de l'héroïsme.

Mme Enzel (Suzanne, 1912, convoi n° 21 du 19/08/1942)

Elle vint nous voir un jour à l'heure du déjeuner, et refusant de s'asseoir, se tint à ma droite, au coin de la table. C'était (dans mon souvenir) une grande femme brune que je trouvais très belle. Elle venait demander conseil à mon père, en sa qualité d'ancien flic, pour retirer à la mairie un papier qui était, semble-t-il, indispensable à son passage en zone libre, et elle lui expliqua le trajet qu'elle comptait suivre. Je me souviens seulement que mon père lui conseilla de dissimuler son étoile jaune en repliant sa veste sur son bras : c'était l'été. Je ne devais jamais la revoir. Son mari et sa fille se cachèrent, la boutique du fourreur fut « aryanisée » et confiée à un gérant qui s'attira le mépris de tout le quartier.

Quand nous revînmes de Saint-Maur pour nous installer dans mon ancien quartier, M. Enzel, qui était réapparu avec sa fille Jeannine, et remarié, me parlait avec émotion de mes parents « qui étaient si *vieille France* », compliment singulier après ce qu'il avait souffert, mais il se référait évidemment à la France qui l'avait

jadis accueilli et à son image de « patrie des droits de l'homme » qui a poussé tant de malheureux, dont elle a si honteusement trahi la confiance, à y chercher refuge.

Jeannine Enzel fut une amie de Denise, qui rencontra son futur mari, Guy Karcher, par son intermédiaire. Elle fut aussi la cause involontaire d'un drame familial aussi banal que navrant : le frère cadet de Guy, Alain, qui en était épris, s'engagea dans les paras par dépit amoureux et trouva la mort en Algérie.

Le Marais

Je garde un souvenir très précis du quartier du Marais dans les années 40, mais les juifs en sont déjà absents. Mes parents me chargeaient régulièrement de porter à l'administration chargée de les collecter les tickets de rationnement que nous passions une partie de nos soirées à coller (avec cette même colle à base de farine que Maman préparait dans une casserole pour fixer les étiquettes sur les bouteilles) en lignes régulières sur de grandes feuilles de papier d'emballage, selon des catégories que j'ai oubliées : vin, matières grasses, sucre, café, pâtes, etc. à moins que ce ne fût J1, J2, J3 (pour « jeunes »), V (pour « vieux »), etc.

Je descendais du métro à *Hôtel de Ville* et suivais la longue rue des Francs Bourgeois, vide et silencieuse, mais je n'avais aucune idée du drame qui venait de s'y dérouler, jusqu'au vieil hôtel du XVII^e siècle (peut-être était-ce, au 31, l'hôtel d'Albret confisqué par Vichy) où je devais les remettre. Comme dans tout le Paris de cette époque, et jusqu'au début des années 60, les façades qui n'avaient pas été ravalées depuis longtemps étaient d'un sinistre gris foncé.

Je me souviens de la stupéfaction d'un de mes étudiants de Vaugirard, quand je leur parlai de *La Condition humaine* de Malraux (1901-1976), qui figurait au programme de l'I.D.H.E.C. : « Comment, c'est l'auteur de *L'Espoir*, ce vieux ministre qui nettoie les murs de Paris ? » De fait, l'aventurier de 1933, engagé en 1936 dans les Brigades internationales de la Guerre civile espagnole avait depuis parcouru beaucoup de chemin...

Pour lors, les vénérables hôtels étaient à l'abandon, servant d'entrepôts à des marchands qui avaient divisé chaque étage en deux

dans le sens de la hauteur par de grossiers planchers, pour gagner de la place sous les hauts plafonds. L'hôtel où je me rendais était aménagé d'une façon extraordinaire, que je n'ai retrouvée bien plus tard que dans la gare d'Orsay utilisée par Orson Welles pour *Le Procès* : on faisait une queue interminable dans de longs couloirs obscurs constitués par des palissades de bois brut et odorant, percées çà et là d'étroits guichets derrière lesquels se cachaient les employés de cette administration vraiment digne de Kafka. Quelle chose vue, quel document, quelle intuition a suggéré à Welles ce décor pour son film ? Rien en tout cas ne témoigne mieux de son génie, à mes yeux, que ce genre de choix.

Au fond, j'aimais bien ces corvées qui me faisaient découvrir des aspects inconnus de Paris : j'allais aussi rue des Lombards acheter des étiquettes pour le vin. C'était, au métro *Châtelet* cette fois, encore un autre univers...

Le Mémorial de la déportation des juifs de France

De la liste rassemblée dans l'ouvrage monumental de Serge Klarsfeld, je n'ai retenu que quelques renseignements concernant les convois qui ont emporté des membres et des proches de la famille Pinto dont j'ai connu les enfants et deux survivants.

Convoi n° 1 en date du 27 mars 1942 : « *Le convoi du 27 mars 1942 était composé pour moitié de détenus de Drancy [...] 1112 hommes reçurent les matricules 27 533 à 28644. En fait, 19 survivants sont rentrés vivants en 1945, rescapés de ce convoi composé exclusivement d'hommes...* »

Convoi n° 2 du 5 juin 1942 : « *Ce convoi a été en grande partie formé par 751 hommes, qui furent envoyés de Drancy à Compiègne le 29 avril [...] Il s'agit de 1000 hommes dont l'âge est compris entre 18 et 54 ans et dont la majorité (678) avaient entre 32 et 47 ans. [...] À notre connaissance, il y a eu, à la libération des camps, 32 survivants* »

Convoi n° 3 en date du 22 juin 1942 : « *Ce convoi était composé de 934 internés hommes du camp de Drancy et de 66 femmes, en provenance du camp des Tourelles [...] À leur arrivée à Auschwitz, le 24 juin, les déportés ont reçu les n° matricules 40681 à 41613 pour 933 hommes et 7961 à 8026 pour les 66 femmes : en sept semaines et demie, la mortalité avait atteint 80%. À notre connaissance, ne sont rentrés en 1945 que 24 survivants de ce convoi dont 5 femmes...* »

Convoi n° 21 en date du 19 août 1942 : « *Le convoi 901/16 a quitté avec 1000 juifs la gare du Bourget [...] L'état de la liste est extrêmement mauvais [de fait, Enzél est orthographié Enczél après correction] Nous avons dénombré 393 enfants de moins de 13 ans. [...] À leur arrivée à Auschwitz, furent laissés en vie 138 hommes[et] 45 femmes. Le reste du convoi, 817 personnes, dont tous les enfants, fut immédiatement gazé. À notre connaissance, il n'y avait que 5 survivants de ce convoi en 1945.*

Convoi n° 35 en date du 21 septembre 1942 : « *Le convoi emporte 532 hommes, 462 femmes et 6 indéterminés. L'âge est avancé : 306 hommes entre 47 et 64 ans 150 hommes de 17 à 47 ans. 163 enfants de moins de 18 ans ; 105 jeunes hommes et 48 jeunes filles de 16 à 21 ans. [...] Ce convoi est arrivé à Auschwitz le 23 septembre. Plus de 150 hommes ont été sélectionnés avant l'arrivée à Auschwitz [...] À Auschwitz même, 65*

hommes ont été retenus pour le travail. [...] Il en fut de même pour 144 femmes [...] Le reste du convoi a été immédiatement gazé. [...] il y avait eu environ 8 évasions pendant le trajet [un blessé fut remis dans le wagon [...]]. On comptait en 1945 23 survivants de ce convoi. » Le nom de Saül Weisid est orthographié " *Veisia* " dans le *Mémorial*, les listes du camp de Pithiviers, d'où ce convoi est parti, étant en très mauvais état, et il serait né le 2 mars 1875.

Convoi n° 40 du 3 novembre 1942 : « *Le convoi compte 468 hommes, 514 femmes et 18 indéterminés ; environ 200 enfants sont parmi les partants. À leur arrivée à Auschwitz, le 6 novembre, 269 hommes furent sélectionnés pour le travail [5 seulement en reviendront, et sur 92 femmes] aucune d'entre elles n'a survécu. Le reste du convoi, 639 personnes, fut immédiatement gazé. »*

Convoi n° 42 du 6 novembre 1942 : « *Ce convoi emporte 478 hommes, 504 femmes et 16 indéterminés. Parmi eux 221 enfants de moins de 18 ans, dont 113 de moins de huit ans. [...] À leur arrivée, le 8 novembre à Auschwitz, 145 hommes furent sélectionnés [et] 82 femmes. »*

Convoi n° 44 du 9 novembre 1942 : « *Ce convoi emporte 478 hommes, 504 femmes et 16 indéterminés. Parmi eux 221 enfants de moins de 18 ans, dont 113 de moins de 12 ans. [...] le nombre des survivants [...] n'atteint que 4, en 1945. 82 femmes furent sélectionnées (matricules 22963 à 22044) ; aucune ne revint.*

Convoi n° 52 en date du 23 mars 1943 : « *Ce convoi n°52 emporte 639 hommes et 355 femmes. Il y a 15 enfants de moins de 12 ans. 140 enfants et adolescents entre 12 et 21 ans [...] ces 2 convois avaient pour destination le camp d'extermination de Sobibor. Il n'y avait en 1945 aucun survivant du camp du 23 mars 1942... »*

Convoi n° 67 en date du 3 février 1944 : « *Ce convoi emporte vers Auschwitz 1214 déportés, dont 184 enfants de moins de 18 ans, ainsi que 14 octogénaires. [...] 985 personnes furent immédiatement gazées. En 1945, il y avait 26 survivants, dont 12 femmes. »*

Convoi n° 71 en date du 13 avril 1944 : « *1500 déportés, dont 624 hommes, 854 femmes et 22 indéterminés. Parmi eux 148 enfants de moins de 12 ans et 295 de moins de 19 ans [...] en 1945, on comptait 70 femmes survivantes de ce convoi. Il y avait également 35 hommes survivants. »*

Convoi n° 74 en date du 20 mai 1944 : « 565 hommes, 632 femmes et 3 indéterminés constituent ce convoi de 1200 personnes, dont 191 enfants de moins de 19 ans. De nombreuses familles avec enfants en bas âge. [...] nous avons compté 108 survivantes en 1945 [et] 49 survivants hommes. »

Souvenirs de l'Occupation

Les Occupants

L'Occupation, ce fut d'abord, par définition, la présence des Allemands. Au Morvan, ils ne faisaient que passer en de rares convois, et à leurs risques et périls. D'ordinaire, il fallait s'aventurer jusqu'à des villes lointaines comme Clamecé pour en voir. Je n'ai eu notification directe de leur existence, au Pont de Planche-reau, que lorsque nous avons vu un avion tourner longuement sur des forêts éloignées, tel un *rau* : il bombardait le maquis de Chaumard.

À Paris, au contraire, ils étaient partout, et leurs textes en caractères gothiques couvraient nos murs sous formes d'affiches, de panneaux indicateurs qui, disait Solange indignée, faisaient ressembler la capitale à une ville de province (comme si tout le monde ne savait pas où se trouvaient l'Étoile, l'Opéra ou Montmartre !) et doublaient les avis apposés dans le métro : ainsi « *Nicht rauchen* » traduisait « Défense de cracher » ; les enfants connaissaient au moins deux mots, *Nicht*, qu'ils prononçaient, je ne sais pourquoi, *Nix*, et qu'ils traduisaient par *Non* et *Ja* que nous écrivions mentalement *Ya* ! Je ne traverse jamais la Seine sur la ligne aérienne Dauphine-Nation sans revoir la batterie de D.C.A. installée dans l'île aux Cygnes qui soutient le viaduc d'Auteuil, devenu depuis pont de Bir Hakeim.

Dans les rues flânait une soldatesque aux uniformes étonnants : fantassins vert-de-gris armés de leur baïonnette, officiers à casquette plate et bottes noires bien cirées, marins, officiers de marine et d'aviation chamarrés armés de belles dagues de parade et, dans les trains, patrouilles à casques lourds et fusils, dont le chef, me semble-t-il, arborait un pesant pectoral d'acier, suspendu au cou par une grosse chaîne de même métal. Rue Pierre Demours, des officiers et des auxiliaires féminines que nous appelions les « souris grises » occupaient, au 36, l'hôtel Astor, et recherchaient, à leur arrivée, les produits de luxe dans les boutiques du quartier : mon père s'empressa de descendre à la cave ses meilleures bou-

teilles. Je me souviens de sa joie quand nous les entendions chanter, le soir : « Ils veulent se remonter le moral, disait-il, parce que ça va mal pour eux ! » Je me souviens aussi de sa jubilation, dans notre étroite cuisine, quand Hitler envahit l'U.R.S.S. en 1941 : « Il ne fera pas mieux que Napoléon, disait-il, et s'y cassera les dents ! »

Les rues

Je garde aussi un vif souvenir des rues presque vides, que ne parcouraient guère que les vélos tirant souvent une remorque comme celui que mon père prenait pour se rendre à la halle aux vins ou aux Biscuiteries alsaciennes (« *L'Alsacienne c'est la qualité* »). Posté à l'arrière, appuyant au bord de la remorque une grosse clé anglaise en guise de mitrailleuse, je descendais impitoyablement les Messerschmitts. Les vélos-taxis et des voitures et des camions comme celui qui nous livrait les tonneaux de vins, celui du glacier, celui qui livrait les bidons de lait aux crémiers, tirés par des chevaux – toutes les formes de calèches, cabs, tilburys imaginées au XIX^e siècle avaient repris du service – les fiacres connaissaient une nouvelle carrière... Les rares autos étaient pour la plupart équipées de gazogène : l'appareil qui transformait le charbon de bois en gaz était placé à l'extérieur près de la porte de droite et les bouteilles sur le toit, et les autobus dissimulaient le tout sous une énorme carapace blanche. Devant les boutiques d'alimentation, à chaque livraison, se formaient des queues interminables...

Des affiches sinistres de la propagande de Vichy couvraient les murs du métro. J'ai trop revu les images de l'exposition « *Les juifs et la France* » pour être sûr d'y avoir prêté attention à l'époque, mais celle – gigantesque et affreuse – de la *Croisade antibolchevique* (je crus d'abord, non sans stupéfaction, qu'il s'agissait d'un synonyme savant « d'antiboche »), qui représentait à droite une tête de mort casquée et à gauche un pistolet sur fond verdâtre, m'a beaucoup frappé.

La guerre des ondes

La guerre envahissait bien sûr toute la sphère privée. Le ravitaillement était le principal souci des adultes ; on l'assurait par des

achats au marché noir quand on en avait les moyens et surtout par des expéditions épuisantes chez les parents de province, car chaque famille parisienne ou presque avait encore des attaches rurales, les trains aux compartiments de bois étaient surchargés de voyageurs et encombrés de valises et de bagages de toutes formes, et l'on ne mangeait pas un bon morceau sans l'accompagner de la formule rituelle : « Encore un que les Boches n'auront pas ! »

Le déroulement de la guerre, était le grand sujet de conversation. Comme en 14, on suivait sur des cartes la progression du front, marqué par de petits drapeaux, et surtout on ne manquait pas d'écouter, chaque soir, malgré l'interdiction formelle dont elle était l'objet et le brouillage par lequel Vichy s'efforçait de la rendre inaudible, la radio alliée. Après les huit coups d'ouverture de la cinquième symphonie de Beethoven (*Pom pom pom pom, pom pom pom pom*), ses émissions commençaient par les proclamations :

« Ici Londres, les Français parlent aux Français !

Honneur et Patrie, voici la France libre ! »

et continuaient par des informations, les chroniques satiriques de Pierre Dac et de mystérieux « messages personnels » agrémentés de ritournelles vengeresses :

« *Radio Paris ment !*

Radio Paris ment !

Radio Paris est allemand ! »

et des slogans meurtriers :

« *Courage, on les aura, les Boches ! »*

Fragilité du témoignage : j'allais associer au nom de Pierre Dac celui de Raymond Souplex alors que, vérification faite, ce dernier exerçait tranquillement son métier de chansonnier à Paris, et acceptait même l'invitation de la propagande nazie à Berlin ! Il était, il est vrai, en bonne compagnie avec Fréhel, Danielle Darrieux, Viviane Romance, Loulou Gasté, Raymond Legrand et son orchestre... tous « artistes » dont la carrière s'est poursuivie bien au-delà de la guerre.

Entre écoliers, nous répétions avec délices des chansons dont la

bêtise me confond rétrospectivement :

*« Lorsque descend le crépuscu-le
Hitler envoie ses bombardiers
Pilotés par des gens crapu-les
Pilonner nos bons vieux quartiers.
Les canons font pan-pan,
Et les bombes font boum-boum,
Les pilot's font glou-glou dans l'océan ! »*

Cette propagande guerrière qui tombait dans la soupe, jointe aux incessantes interventions de mon père qui se levait de table pour régler l'antenne que nous appelions « le cadre » afin d'améliorer l'écoute en atténuant les grésillements qui alternaient avec les bruits de crécelle du brouillage, et aux constants rappels à l'ordre adressés aux enfants qui se risquaient à parler faisaient que nous dînions toujours dans une atmosphère chargée d'électricité.

Mais le jeu en valait la chandelle : Laval avait échappé de justesse à un attentat, les U.S.A. entraient en guerre, on armait les maquis, et les Allemands reculèrent bientôt, quoique trop lentement, sur tous les fronts. Cela donnait, à Radio Paris, où Pétain venait de temps à autre chevroter pour inviter ses concitoyens au repentir, la défaite étant la juste punition infligée par le Ciel irrité des péchés de la République, où les éditorialistes collabos Philippe Henriot et Jean Hérold Paquis rivalisaient de haine et jetaient à qui mieux mieux leur venin contre les bolcheviques, les juifs, les francs-maçons, les terroristes et la perfide Albion (« *Londres comme Carthage sera détruite !* ») :

« Les troupes de l'Axe se sont repliées en bon ordre sur des positions préparées à l'avance. »

et à Londres une autre ritournelle :

*« Ah ah ah ah !
C'est la défense élastique,
Ah ah ah ah !*

Y'a rien d'plus chouett'que ç'truc là ! »

Aujourd'hui, je m'aperçois que dans cette guerre des ondes, Vichy suivait une ligne plus idéologique, tandis que Londres ratissait

large, faisant exclusivement appel aux sentiments patriotiques, voire chauvins.

Au Pont de Planchereau, la radio ne fit son apparition qu'après la Libération, sous les espèces d'un haut poste de T.S.F. branché sur la lampe qui pendait à une poutre, et posé au bout de la longue table. C'est là que, le 6 août 1945, j'appris que la première bombe atomique avait détruit Hiroshima en un instant. Comme j'étais seul à écouter la radio, je répercutai la nouvelle, qui fut reçue dans l'indifférence générale : la mort instantanée de plus de 78.000 Nippons que suivraient bientôt 200.000 autres ne touchait personne ; c'était trop loin, et on était saturé de massacres.

Loin du théâtre des opérations

Des opérations militaires, je n'avais qu'une vision lointaine et édulcorée, celle que donnaient les actualités cinématographiques : chars d'assaut roulant dans la neige ou la boue, artilleurs et avions bombardant d'invisibles cibles, villes en flammes ; mais le spectacle du sang et de la souffrance était soigneusement gommé. Au Morvan, la guerre était encore plus mystérieuse. Je me souviens d'une question de ma tante, qui aurait bien voulu savoir à quoi ressemblaient les combats, ce à quoi mon oncle, non moins inexpérimenté qu'elle, répondit : « *È s'zetont les uns chu les aut's comme des chiens !* » ce qui n'était pas si mal vu mais réduisait « l'art militaire » au corps à corps.

Même les bombardements me furent épargnés. À Paris, ils ne visaient que les nœuds ferroviaires et les usines, objectifs militaires dont nous étions éloignés. Si je me souviens des vitres qui tremblaient parfois, comme lorsque les usines Renault furent visées, du chant des sirènes qui nous faisait descendre précipitamment aux abris du 25 – les plafonds d'une cave étaient étayés par de grosses poutres et l'entrée ornée d'un lourd rideau de velours rouge – quand j'étais à la maison, ou d'un bel immeuble bourgeois de la rue du colonel Moll, quand j'étais à l'école, je ne revois qu'une attente plus ou moins longue et muette à la lueur des bougies (on nous recommandait de ne pas faire de commentaires, par crainte des collabos), à laquelle le mugissement des sirènes finis-

sait par mettre un terme. La nuit, on regagnait alors son lit silencieusement en traversant la rue plongée dans l'obscurité la plus complète par la défense passive.

Quand les bombardements se firent plus intenses et moins sélectifs, avec l'intervention des Américains, je me trouvais au Morvan, et n'ai aucun souvenir comparable à celui que la petite Sarah devait conserver du bombardement que les Allemands déclenchèrent le 26 août 1944 à 23 heures 45 alors que sa famille était réfugiée chez les Joffre, qui habitaient encore aux Buttes Chaumont. Sa mère la réveilla au milieu de la nuit et entreprit de la chausser, tandis que l'oncle Marcel disait qu'il ne fallait pas s'inquiéter, et qu'il était inutile de descendre aux abris.

Mais Régine était affolée et Dora décida de la suivre, si bien que toute la famille courut au métro tandis que s'abattait le déluge. Sarah se souvient encore de la foule, des gens qui parlaient très fort et d'un homme qui courait, « tout bleu », en fait couvert de sang, selon sa sœur ; puis elle s'endormit... Quand l'escadrille s'éloigna, la maison des Joffre était environnée de ruines.

Pour la même raison, je n'ai pas connu les folles journées de la Libération de Paris avec ses barricades, sa joie délirante et ses ombres : filles tondues, collaborateurs embusqués sur les toits. Quand mon père me ramena en octobre, je fus d'abord ébloui par les phares blancs des jeeps américaines, et comme il était trop tôt pour prendre le métro, c'est à pied que nous avons traversé une ville normalement éclairée et où l'air me parut plus léger, de la gare de Lyon à la Bastille, puis en parcourant toute la rue de Rivoli et les Champs Élysées. Je ne portais que ma petite valise de carton, mais mon père était lourdement chargé des inévitables victuilles, car le rationnement dura encore plus de trois ans.

PARIS

Rue Pierre Demours

Le décor

26 rue Pierre Demours

Le 26 rue Pierre Demours est un bel immeuble de pierre de taille construit en 1900. Ce fut probablement à cette adresse que mes grands-parents maternels élurent domicile quand ils prirent la boutique qui se trouvait presque en face, au 25. Ils y occupaient, comme plus tard mon père et (successivement) leurs deux filles, un petit appartement sur cour, trop exigü pour héberger leur progéniture après la naissance de Maman. Ils durent alors louer, toujours au 25, la chambre du sixième.

25 rue Pierre Demours

Le 25 rue Pierre Demours est un grand immeuble en pierre de taille construit en 1902. Au lendemain de la guerre, mes parents estimaient qu'il abritait une population équivalente à celle de la commune de Mhère, soit plusieurs centaines d'habitants. Pendant près de soixante ans, ma famille y a occupé la plus grande des quatre boutiques et une chambre de bonne.

L'immeuble qui appartenait à la famille Maillard fut vendu aux assurances *Le Monde* par son gendre, M. Maillard, au lendemain de la guerre, à une époque où la location d'immeubles d'habitation n'était plus rentable, les loyers étant pratiquement bloqués. Le nouveau propriétaire le revendit par lots quelques dix ans plus tard : mes parents achetèrent alors les murs de la boutique, et continuèrent à louer la chambre sous les toits.

Un jeune étudiant en médecine malgache, Raymond Andrianboloniaina, « *le prince du papillon de la vie* », devint ainsi leur locataire, puis un commensal. Ils vendirent la boutique et l'appartement du 28 en prenant leur retraite en 1960 mais continuèrent à louer la chambre que j'occupais depuis 1953 et qui demeura notre pied-à-terre parisien jusqu'à notre retour de Bourges en 1964.

La chambre du sixième

La fenêtre de cette petite pièce mansardée est la deuxième de la rue du Sergent Hoff à partir de l'angle de la rue Pierre Demours. Elle mesurait dix mètres carrés, n'avait ni chauffage (à l'exception

d'un petit radiateur électrique à convecteur parabolique que je dirigeais sur mes jambes afin de ne rien perdre de son faible apport), ni eau courante, les toilettes et le point d'eau étaient situés dans un coude du couloir. Mais je disposais d'un petit balcon carré, où je pouvais installer en été ma minuscule table de travail et ma chaise, puis le vieux fauteuil, hérité de l'oncle Roullot, et qui doit poursuivre sa carrière chez Nadine. Car dans ces chambres placées sous les toits sans aucune isolation, l'été n'est pas moins pénible que l'hiver. Elle était meublée en outre, à mon époque, d'un grand lit et d'une armoire dont on avait retiré la porte et qui me servait de bibliothèque. Sur la cheminée trônaient un broc où, les matins d'hiver, je cassais la glace, et une cuvette de faïence. Enfin, sous le toit et à droite de la fenêtre il y avait un placard mansardé où je rangeais une bouillotte électrique, un peu de linge (mes vêtements de rechange étaient restés chez mes parents) et mes objets de toilette. Ma famille aura loué cette chambre pendant près de soixante ans.

La boutique

Je n'ai, de la boutique à devanture de bois que mes grands-parents Roulier nous ont léguée aucun souvenir véritable, alors que Solange se souvient parfaitement de sa caisse, de son grand comptoir et du petit escalier très raide par lequel on descendait les fûts à la cave. Si loin que je remonte, je ne revois que celle que mes parents, avec un sens des affaires qui les a toujours émerveillés, eurent l'audace de rénover, en pleine crise économique.

Ils lui donnèrent une superbe façade en marbre de couleur importée d'Italie, et l'équipèrent sur trois côtés de casiers à bouteilles. À droite, en regardant de la rue, on rangeait les eaux minérales, les sirops et, près des portes battantes à vitres dépolies décorées d'une arabesque en camaïeu de l'arrière-boutique (« la cuisine »), entourant le téléphone noir (CARnot 98 77) que beaucoup de clients utilisaient, en un temps où cet appareil était un luxe en France (il le resta jusqu'aux années soixante), étaient alignés, également debout, les apéritifs, les alcools et les liqueurs, sans lesquels un repas dominical ou une réception étaient alors inconce-

vables. De ce côté, les casiers du bas, faisant saillie, étaient munis de portes ; on mettait en réserve dans ces placards d'autres bouteilles. Le fond de la boutique était aussi entièrement garni de casiers plus grands où étaient couchées les bouteilles de vins supérieurs : bordeaux, bourgognes, alsaces rouges et blancs, pouillys, sauternes, sancerres, champagnes... que sais-je encore ? Leurs noms prestigieux ont bercé mon enfance, et je me souviens de ma surprise quand, pénétrant pour la première fois sur un terroir viticole – j'avais vingt ans, et c'était à l'occasion des vendanges en Beaujolais – je lus sur les bornes kilométriques les noms de quelques-uns de ces grands crus : Brouilly, Chénas, Fleurie, Chiroubles... À gauche, on trouvait successivement la glacière, surmontée aussi de casiers dans lesquels une bouteille de coca-cola a passé sans dommage toute la guerre (c'était surtout le coin de la bière) ; puis venait, protégé par une sorte de très grand placard fait du même bois marron clair verni que les casiers, le monte-charge, superbe machinerie de fonte mue par une corde sur laquelle il fallait tirer très fort quand le plateau de bois était chargé, la descente se faisant en tirant une corde plus petite qui libérait la roue et commandait le frein. Il ne doit plus exister à Paris beaucoup de spécimens de ces machines, naguère très courantes. Puis d'autres casiers réservés à l'épicerie faisaient la jonction avec la vitrine.

Au milieu de la boutique deux meubles massifs étaient placés côte à côte : la *caisse*, en bois blond, avec un haut tabouret de bois contourné à siège de paille des années 30 que Maman occupait dignement, et à côté le *comptoir*, une sorte de gros bahut de bois verni plus sombre, muni à l'arrière de six ou sept grands tiroirs. Maman y exposait quelques produits d'épicerie qu'elle voulait mettre en valeur. Ils cachaient (après la guerre) une boîte de gâteaux secs dans laquelle nous piochions volontiers. Mais la plus grande partie du plan était dégagée : les clients y posaient leurs sacs et nous les marchandises que nous devions y ranger. En fait, ce « comptoir » était par destination une caisse plus grossière que sa voisine : il y avait, à l'arrière, entre les tiroirs, un espace vide qui at-

tendait les jambes de la caissière et où fut placée, après la guerre, une caisse où nous jetions les capsules d'étain récupérées sur les bouteilles de vin qui étaient elles-mêmes consignées fort cher et que les clients nous rapportaient fidèlement. L'ameublement était complété, à droite de la caisse (en regardant la rue), par un tonneau d'huile surmonté d'une pompe à main, où nous remplissions les bouteilles des clients, servant un quart, un demi ou un litre, à la demande. Le liquide épais, visqueux et doré montait, sous l'impulsion du levier, dans le cylindre de verre transparent et gradué de la pompe, avant de couler dans la bouteille, non sans quelques bavures quand je servais en me graissant la patte, que j'essuyais sur un chiffon propre qu'on renouvelait souvent. À gauche du comptoir, devant les rayons d'eau minérale, deux ou trois fûts en perce étaient couchés sur un « chantier » ; assis sur un tabouret très bas, on y tirait à la cannelle le vin ordinaire et, en saison, du cidre. Les clients apportaient leurs bouteilles, qu'on remplissait devant eux. Elles n'étaient pas toujours très propres, et dans les cas extrêmes on les lavait dans « la cuisine » avant de les remplir. La « cuisine » n'a pas connu de transformations, même au temps des successeurs de mes parents. Elle devait son nom à son ancienne affectation et à un équipement très sommaire : à gauche, dans un coin orné d'un affreux carrelage bleu et blanc, étaient disposés un évier et un réchaud à gaz pour deux casseroles, avec un four ; à droite, un rideau cachait un renforcement qui servait de débarras. Une petite table supportait une balance Roberval et un curieux sucrier en verre translucide de couleur verte, qui représentait une automobile ; une autre table et deux chaises complétaient l'ameublement. C'était un lieu de vie où l'on se réfugiait aux heures creuses pour bavarder, où l'on recevait des visiteurs (j'y revois Mathilde, et aussi Mme Bourgoïn : toutes deux portaient des chapeaux garnis d'adorables voilettes). C'est là que j'essayai dans une relative obscurité une superbe voiture électrique bleue munie de vrais phares, que je goûtai aux premiers « chocolats » de guerre, des barres marron fourrées d'une pâte blanche d'un goût douteux, et que nous avons fait l'essai de nos masques à gaz :

ceux des femmes étaient munis d'une grosse boîte métallique contenant le filtre et évoquaient des têtes de mouches, tandis que ceux des hommes étaient ornés d'une trompe ; pour ma part, j'étais très fier de cette marque de supériorité.

L'immédiat après-guerre fut un temps de grandes innovations : les commerçants qui n'avaient rien pu acheter pendant quatre ans avaient de l'argent et mes parents firent installer dans le coin gauche de la boutique quatre paires de tireuses électriques alimentées par quatre cuves de béton qu'ils firent construire dans la cave. Une table de bois servait de comptoir, et les tonneaux disparurent de la boutique : seul le fût de cidre continua à faire des apparitions épisodiques. Un peu plus tard, mon père installa des « *gondoles* », sorte de grands présentoirs qui mettaient en valeur l'épicerie. Dans la *cuisine*, le rideau marron et le fouillis qu'il dissimulait disparurent, pour faire place à des casiers destinés à recevoir des marchandises toujours plus nombreuses et diversifiées.

La boutique était évidemment au centre de notre vie. Mon père, après avoir travaillé à la cave pendant une heure ou davantage, procédait à l'ouverture dès huit heures. Il tirait les grilles, lavait à grande eau le carrelage noir et blanc, essuyait soigneusement tous les meubles, y compris les portes à poignées de cuivre des placards ; souvent, il nettoyait les vitrines, parfois il cirait le marbre de la devanture. Quelques habitués venaient égayer ces premiers travaux. Vers neuf heures les clients se faisaient plus nombreux : c'était le moment où ma mère faisait son marché, rue Lebon, et préparait certains plats, tâches d'une importance capitale qu'elle ne voulait pas entièrement déléguer. Si à dix heures elle n'était pas prête à le seconder, son mari sortait sur le trottoir et appelait de sa grosse voix qui résonnait dans la rue calme : « Simone ! » car il n'avait pas l'imagination de notre voisin Bossard qui avait adopté pour ce genre d'appels une sorte de cri de guerre : « Kiwi ! » Maman faisait une brève apparition à la fenêtre, qu'elle refermait avec fracas, et descendait enfin. Si elle tardait tant soit peu, elle se faisait gronder : « Madame se pavane dans ses appartements ! » car mon père ne supportait pas d'attendre. Puis, sauf aux heures

de pointe, il disparaissait à la cave où l'attendaient bien d'autres travaux.

Mes parents faisaient également appel à la main-d'œuvre de leurs enfants, dès l'âge de dix ans, le samedi de dix-huit à vingt heures, le dimanche matin et les jours de fête après la messe, et jusqu'à la fermeture à treize heures trente. Ces jours-là, on ne fermait que l'après-midi, sauf le soir de Noël où les clients se présentaient au moins jusqu'à vingt-deux heures. Enfin, quand mon père jugeait la soirée assez avancée, il m'envoyait faire la tournée des concurrents ; c'étaient avenue Niel, Pétrissans et les Caves Niel dont la disparition étonna beaucoup ma mère, à la fin des années 70, les Caves des Ternes et Caillaux, avenue des Ternes, puis les Caves Demours et celles de la rue Lebon, Loiseau-Rousseau, rue Demours (j'en oublie sans doute), car il tenait à être le dernier à fermer.

La cave

La cave, qui avait les mêmes dimensions que la boutique, était le domaine de mon père, et maman n'y faisait que de rares et solennelles apparitions. Elle empruntait le monte-charge, majestueusement suspendue dans les airs comme une walkyrie de Wagner, et dédaignait l'escalier de service A qui partait de la cour, desservait la chaufferie (tout l'immeuble sauf les chambres de bonnes disposait d'un chauffage central au charbon) et la cave et conduisait, dans l'autre sens, à notre chambre du sixième.

Un grand chantier, au centre, portait les gros fûts, que mon père manipulait avec aisance après avoir passé un grand tablier de cuir sur la blouse grise qu'il portait toujours pour travailler ; non qu'il ait possédé une force exceptionnelle ; c'était, disait-il, un tour de main, auquel il ne m'a jamais initié. Je l'ai souvent regardé les nettoyer ou y brûler du soufre, opération mystique et non moins mystérieuse que la cérémonie de l'encens à l'église.

À gauche, sur un établi couvert de marbre, on étalait avec un large pinceau la colle de farine que maman préparait dans une casserole, à la *cuisine* ; on y disposait les étiquettes en U retourné, de façon à n'enduire que deux bords, et on les collait rapidement,

avant que la colle ne sèche, sur les bouteilles fraîchement remplies soit une à une, à la cannelle, soit par cinq ou six au moyen d'un tuyau de caoutchouc plongé dans le fût par la bonde, et dont l'autre extrémité se ramifiait en plusieurs branches dont chacune était munie d'un robinet sophistiqué, qui cessait de couler quand la bouteille était pleine. La porte était située dans un renfoncement que je décorai, à quatre ou cinq ans, d'étiquettes d'*Ambassadeur*, « *l'empereur des apéritifs* » que je trouvais alors très belles : elles montraient un monsieur en perruque Louis XV, jabot et habit rouge, qui tendait avec élégance son verre rempli de cet apéritif vers un portrait de Napoléon, et n'avaient pas disparu du temps de nos successeurs. Le reste du côté gauche était occupé par le petit chantier qui supportait des tonneaux de taille plus modeste, et était encadré et surmonté de casiers où étaient conservées les bouteilles les plus précieuses.

À droite se trouvaient un bac très haut perché, qui ne servait à mon père que pour uriner sans avoir à se rendre dans les toilettes communes de la cour (où ma mère envoyait quelquefois des clientes ou des passantes pressées, en leur en confiant la clé) et après la Libération, les grandes cuves de béton où il recevait le vin ordinaire distribué dans la boutique grâce aux tireuses électriques. Chacune était munie d'une étroite ouverture ovale par laquelle il s'introduisait au prix de mille contorsions, quand les cuves étaient vides et qu'il fallait les nettoyer au jet, manœuvre que je trouvais angoissante et qui ne devait pas être recommandée à un cardiaque, mais il ignorait alors la cause de ses malaises, qui n'allaient jamais jusqu'à l'évanouissement. Sur ce côté s'ouvraient deux soupiraux dont l'un était toujours fermé. Sous celui du fond qui donnait à la cave de l'air, à défaut de lumière (on avait vue sur les jambes des passantes) était placé le grand bac où, perché sur une estrade de bois, on lavait les bouteilles avec tout un assortiment de goupillons qui faisaient avec l'eau une musique étrange.

Comme tous les immeubles haussmanniens, le 25 offrait dans son vaste sous-sol une cave pour chaque appartement. Ces caves étaient distribuées autour de longs couloirs qui ne disposèrent

d'aucun éclairage jusqu'aux années 1950. Un locataire nous en louait une, assez vaste, de toute éternité (à ce qu'il me semblait) et nous nous y rendions armés d'une lampe de poche, car mon père était toujours à la pointe du progrès. Je me souviens distinctement d'une bande dessinée publicitaire ; un monsieur descend à la cave, tenant à la main son lumignon ; survient un courant d'air, la bougie est soufflée ; le voici dans le noir, mais par bonheur un voisin vient à son secours avec sa lampe de poche :

*« La pile Wonder
Ne s'use que si l'on s'en sert ! »*

Plus tard, mon père réussit à convaincre des copropriétaires de lui en céder une ou deux autres, beaucoup plus éloignées.

• Chantier

Sortes de rails constitués de deux très grosses planches posées sur champ sur lesquelles on couchait les fûts, que l'on immobilisait avec des cales de bois, soit pour tirer le vin, soit, à la cave, pour les entreposer. Dans ce dernier cas, on pouvait empiler les tonneaux. Une des innovations de mon père, après la guerre, fut de placer un rail d'acier au-dessus du chantier qui supportait les plus grosses futailles ; un treuil y circulait, ce qui permettait de les manoeuvrer sans trop de peine, grâce aux chaînes qui y étaient accrochées.

Le vin

Il a fortement imprégné, si j'ose dire, toute ma vie. D'abord parce que, mes parents tenant une cave, je fus initié très jeune à ses mystères : au baptême il était de coutume, chez nous, de faire sucer au nourrisson une petite cuillère trempée dans du champagne. À table, je ne bus jamais d'eau pure : elle était toujours teintée de vin, et dès l'adolescence j'eus droit au vin pur, mais toujours en petite quantité. J'appris à déguster un vin, à distinguer un bordaux d'un bourgogne, un sancerre d'un chablis... Pourtant il ne me reste de cette première éducation que le goût des bonnes choses : je ne fus jamais un grand expert, et n'ai jamais pris très au sérieux les connaisseurs véritables ou autoproclamés et leurs savants discours.

Au Morvan, le *vingn'* avait une forte charge symbolique. Aucun homme n'entraît à la maison sans qu'on lui offrît un *canon* de piquette. Ce vin ne se conservait guère, et se couvrait bientôt de *fleurs* blanchâtres. L'oncle Lavault le buvait religieusement, à petites gorgées, mouillant au passage ses moustaches qu'il suçotait pour finir. Mes parents lui payaient pendant la guerre une pension sous la forme d'une bonbonne que nous allions chercher périodiquement au train de Corbigny. L'une d'elles arriva cassée, et ce désastre fut porté au compte de quelque cheminot malhonnête, ce qui me paraît injuste, car cette corporation avait bien du mérite de livrer un si précieux liquide en ces temps de restrictions. Mais mon oncle attribuait sa conservation, en dépit des tâches harassantes que lui imposait la captivité de son fils, à ce vin providentiel. Il m'en aimait d'autant plus et, comme Harpagon, soupçonnait le monde entier de conspirer contre lui.

J'ai conservé l'étiquette de la dernière bouteille qu'il m'ait été donné de boire, chez Roger Roulier, le 23 juin 2003, du « Vin du Sergent Hoff », un coupage de vins du Midi et d'Algérie imaginé par mon père. Il était encore très bon, à treize ans d'âge, provenant de son successeur, M. Barnay, qui prit sa retraite en 1990.

Cocottes

À l'origine, notre quartier avait une réputation sulfureuse, parce que les bourgeois de *la Belle Époque*, obligés de contourner l'ordre moral qui leur imposait la monogamie la plus stricte, y logeaient leurs « femmes entretenues ». Il ne s'agissait pas du tout premier choix : Odette de Crécy possédait un hôtel particulier à Auteuil...

Sur ces temps héroïques, j'ai recueilli deux autres témoignages : celui d'une vieille amie, chez qui on ne parlait qu'à voix basse, et comme d'un lieu de perdition, de l'avenue Niel, parce qu'un cousin y entretenait une femme de mauvaise vie, et celui d'un Inspecteur général, M. Grand, quand je lui dis que mon fils était l'élève de son frère.

« Il habite tout près de chez vous, au 11 bis, rue Faraday, et savez-vous pourquoi ?

– ???

- Parce que les premières habitantes étaient pour la plupart des cocottes !
- Cela ne m'étonne pas, lui répondis-je, c'étaient les meilleures clientes de mon grand-père, qui tenait une épicerie rue Pierre Demours, mais je ne vois pas quel rapport...
- Mais ces dames étaient très superstitieuses, et n'auraient jamais voulu habiter au 13 ! »

De fait, on passe directement, rue Faraday et en quelques autres (mauvais) lieux, du 11 bis au 15.

28 rue Pierre Demours

L'immeuble

Cet immeuble étroit, construit en 1891, immortalise le nom de son architecte, Vacherot, qui a orné notre deuxième étage d'une tête sourcilleuse de génie qui m'a longtemps intimidé. Le hall du rez-de-chaussée était étroit et aveugle. L'escalier n'était pas large non plus, mais prenait jour entre les étages par des fenêtres sur cour. Bien entendu, il n'y avait pas d'ascenseur. La loge des concierges, les Sommeville, était au fond du hall. Une porte à vitres blanches et dépolies ouvrait sur la cour ; c'était la seule source de lumière naturelle au rez-de-chaussée. Les cinq appartements sur rue présentaient rigoureusement le même plan : l'entrée, assez large pour qu'on y ait logé une commode massive supportant les vestiges d'un rouet (cet ensemble fait une quatrième carrière à Fontanges) desservait, à gauche, les toilettes et la cuisine et à droite une chambre qui ouvrait sur une salle de bain, le tout donnant sur cour ; en face de la porte d'entrée étaient deux autres portes : à gauche celle de la salle à manger, à droite celle du salon. Ces 55 m² étaient fort bien conçus pour un couple sans enfants. Mes parents avaient condamné la porte de communication des deux pièces sur rue, et transformé le salon et la salle de bain en chambres, en ménageant au fond de cette dernière un étroit cabinet de toilette. Moyennant ces arrangements, nous nous sentions très à l'aise et j'étais fier de ce bel appartement. Entre rue et cour vivaient sept familles.

Les habitants du 28

1^{er} : Lefèvre ;

2^{ème} : Collinot ;

3^{ème} : Bossard ;

4^{ème} : M. et Mme Lachassagne ;

5^{ème} : M. et Mme de Saint-Hilaire ;

6^{ème} : Mme Ridoïn et Mme Hesse.

La cour était de petites dimensions mais, vue de nos fenêtres, elle formait avec celles des immeubles voisins un espace assez vaste. Par temps de pluie, on entendait les cloches de Saint-Ferdinand (comme de notre logement actuel) et le caractère rural de ce coin de Paris était accentué par le chant des coqs du couvent des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de la rue Bayen, aujourd'hui remplacé par une étude de notaire... Un étroit bâtiment occupait le fond de notre cour, avec un appartement par étage. Je n'en ai visité entièrement aucun, mais ils étaient assurément très petits. Au rez de chaussée habitaient M. et Mme Nivergel. Des occupants des autres étages, je n'ai gardé le souvenir que de deux autres couples, M. et Mme Leveau et M. et Mme Sanderbie.

Sommeville

Les Sommeville devaient se contenter d'une petite loge obscure qui ne prenait le jour que par une fenêtre étroite donnant sur le couloir près de l'escalier, et d'une chambre avec fenêtre sur cour. C'était un couple aimable et sans histoire. Le mari travaillait dans un atelier de mécanique que des immeubles neufs ont remplacé, rue Bayen, de l'autre côté du boulevard Pereire.

Il y eut deux drames dans la vie de ces braves gens. Le premier fut l'appel du mari au S.T.O. D'un naturel timide, il n'osa pas s'y soustraire, malgré les exhortations de mon père, et disparut jusqu'à la Libération, laissant à sa femme la charge de sa loge et de leur fillette, Aline. Cette dernière provoqua le second. Elle était un peu plus jeune que Solange et ressemblait à sa mère ; son père, lui, avec de petites moustaches à la Charlot, ressemblait à un gentil castor. Elle fut placée comme secrétaire, à l'âge de quatorze ou quinze ans dans un grand garage du 71-73 avenue des Ternes, à droite de l'église, lui aussi disparu. Maman et Solange trouvèrent bientôt qu'elle prenait un mauvais genre, se maquillait outrageusement. Enfin elle tomba enceinte de son patron, qui ne songea pas un instant, bien sûr, à reconnaître l'enfant. De telles situations étaient alors très pénibles : les familles bourgeoises achetaient en catastrophe un gendre, ou faisaient discrètement avorter la coupable, ou l'envoyaient accoucher dans la clandestinité, l'obligeant

à abandonner l'enfant ; les paysans et les petits-bourgeois chassaient habituellement les filles-mères. Les parents d'Aline furent héroïques. Bravant l'opinion, ils se serrèrent un peu plus et accueillirent leur petite fille.

• M. Sommeville saisi par la débauche

Il n'arriva qu'une seule fois, après la guerre, que M. Sommeville se permit un écart.

Une nuit, alors qu'ils dormaient paisiblement dans la chambre qui donnait sur la rue, mes parents furent réveillés par des éclats de voix. Mon père se leva, entrouvrit discrètement les persiennes, et vit que le bruit provenait d'un trio formé par notre concierge et deux de ses amis, tous trois fortement éméchés. Tenant d'une main le petit poteau de fer qui portait une pancarte censée protéger la clinique de la rue du Sergent Hoff par l'inscription « Hôpital Silence », les deux bras tendus, ils tournaient en rond, jouant à l'avion et se poursuivant comme des enfants. Il remplit une bassine d'eau à la cuisine et leur servit à l'improviste une bonne douche qui mit fin à leurs ébats.

Mon père riait encore de ce tour, le lendemain matin, en nous le racontant. Quant à M. Sommeville, qui ne savait pas d'où venait le châtement, il se garda bien d'en parler !

Lefèvre

Les Lefèvre, nos voisins du dessous, étaient à coup sûr des modèles de tolérance, car jamais ils ne firent entendre la moindre protestation malgré le tapage dont nous les régaliions à longueur de journée, courant, claquant les portes (j'adorais), traînant les chaises... C'étaient des gens charmants et distingués, probablement employés dans quelque ministère, elle très belle et douce, lui fort imposant. Ils avaient un fils, Jean, qui pouvait avoir l'âge de Solange et joua un certain temps avec nous. C'était le portrait masculin de sa mère. Il fit carrière comme officier de la Royale. Ses parents prirent leur retraite avant les nôtres, et furent remplacés par une veuve, Mme Durieux, et son fils Jeannot, grand amateur de *San Antonio*, qui plus tard travailla dans le quartier de la Bourse, si bien que Denise ne l'a jamais perdu de vue.

Bossard

Nos voisins du dessus, les Bossard, les marchands de couleurs (depuis, on a rebaptisé les survivants de cette corporation « droguistes », d'un mot anglais d'origine française !) du 29 de notre rue, étaient assez bruyants pour n'avoir rien à nous reprocher.

M. Bossard était un petit homme vigoureux et fort en gueule, au demeurant fort bon compagnon. Il aimait la plaisanterie, et fit la joie de tout le quartier à l'occasion d'un premier avril. Un client inconnu, à visage simiesque, lui avait demandé, ce jour-là, une huile pour graisser un mécanisme délicat. Le père Bossard lui dit que l'idéal serait « *l'huile de foie de singe* », mais qu'il était malheureusement à court de ce produit, et lui conseilla d'aller en demander à son voisin, M. Judy, qui en avait toujours une petite réserve. Pendant que sa victime s'y rendait, il téléphonait à l'horloger et prenait les devants pour avertir mes parents et les autres commerçants du coin, si bien que tout le quartier put suivre en riant la très longue quête du pauvre amateur « *d'huile de foie de singe* » à laquelle, instruit par Solange, j'assistai du balcon.

En ce temps où n'existaient ni grandes surfaces ni supérettes, les marchands de couleurs étaient des commerçants prospères, et Bossard avait de l'ambition, que ses enfants relayèrent.

J'ai longtemps rencontré Mme Bossard dans notre ancienne boutique, après notre installation rue des Renaudes. C'était une rousse mince et bien faite, d'une grande gentillesse et d'une grande simplicité, qui survécut longtemps à son mari.

Lachassagne

J'ai peu de souvenirs des Lachassagne, un couple de bourgeois sans enfants. C'étaient des clients élégants, fidèles et réservés.

Saint-Hilaire

M. et Mme de Saint-Hilaire, habitants de notre 5^{ème} (sans ascenseur) avaient de grandes prétentions et de petits moyens. Blond et svelte, il travaillait (comme directeur, disions-nous) dans une de ces petites usines de la Porte-Maillot que la construction du boulevard périphérique a fait disparaître vers 1968 en même temps que Luna-Park, cher à Queneau. Sa femme qui vivait noblement,

c'est-à-dire sans rien faire, était une jolie blonde un peu excentrique. Le couple se vouvoyait, comme il se doit, ce qui n'empêchait pas quelques disputes rares mais bruyantes. C'étaient au demeurant des voisins et des clients tout à fait charmants.

Mme Hesse

Je ne suis jamais entré chez Mme Hesse, une grande femme brune à peau blanche et aux traits durs, qui vivait au sixième avec sa fille Solange, qui avait à peu près l'âge de ma sœur aînée et de Monique Ridoin, car elles ne fréquentaient personne.

Ce nom si étrange – Mme S. – m'a longtemps intrigué.

Ridoin mère & fille

Monique Ridoin était le principal personnage de cette famille qui occupait un des deux petits appartements du sixième. Il me semble avoir connu son père, à moins que je ne me souviennne que de ses photos, car il est mort avant la guerre. Je crois qu'il avait été gazé dans la précédente, laissant à sa veuve, une petite couturière boulotte très active, le soin d'élever leur fille, une vive et vigoureuse brunette des plus sympathiques.

On entrait directement dans la pièce principale, éclairée par un simple vasistas, qui servait à la fois d'atelier (un mannequin y figurait en bonne place), de cuisine et de salle de séjour. Une sorte d'alcôve ouvrait à droite, assez spacieuse pour contenir le petit lit et le piano droit de Monique, qui en jouait assez agréablement et savait assez de solfège pour déchiffrer les chansons mises au programme du concours d'entrée à l'École normale, quand je m'y présentai. En face de la porte d'entrée, à gauche, s'ouvrait la chambre mansardée de sa mère, tout juste capable de contenir un grand lit et une commode, et dont la fenêtre donnait sur rue. Le tout ne faisait pas 25 m².

Monique avait à peu près l'âge de Solange, était sa grande amie, et ne manquait pas d'attraits pour un garçon de cinq à treize ans. D'abord, si les deux femmes vivaient chichement, les crêpes étaient la grande ressource de Mme Ridoin, qui en faisait tous les soirs à dîner et n'omettait jamais de m'en offrir quand je leur rendais visite, seul ou avec Solange. Ensuite, je lui trouvais beaucoup

de talent au piano ; c'était, il est vrai, la seule musicienne de ma connaissance et je n'entendais de musique que sur les mauvais postes de T.S.F. d'alors. Elle jouait surtout des chansons « réalistes » ou sentimentales des années trente : *La Bohémienne*, *Le P'tit Bosco*, *Du gris qu'on prend entre ses doigts*, *Mon légionnaire*, *C'est aujourd'hui dimanche...* sur ces partitions naïvement illustrées que vendaient encore les chanteurs des rues. Son répertoire classique se limitait au *Beau Danube bleu* et à deux ou trois autres valse de Strauss. Enfin et surtout, elle possédait la collection complète des albums de *Félix le Chat* publiés avant guerre chez Hachette, que j'ai toujours connus flambant neufs, et qu'elle me prêtait volontiers, ayant reconnu que j'en prenais grand soin. Les amateurs éclairés d'aujourd'hui les considèrent avec mépris en les comparant aux originaux américains, mais c'étaient alors, avec *Mickey boxeur* et *Mickey abdique*, *Bicot*, deux *Zig et Puce*, les vénérables *Bécasine*, *La Semaine de Suzette* de Solange et *Le Jeudi de la Jeunesse*, qui nous venait de Maman, mes seules bandes dessinées, et je maintiens qu'elles ne manquaient pas de poésie. En tous cas, elles me révélaient un univers étrange, avec des champs de coton, des réfrigérateurs, du lait en bouteilles et même (dans *Félix VI en l'An 2000*) des gratte-ciel, des robots, des fusées et un récepteur de télévision. Elles m'ont beaucoup fait rêver, et je n'ouvre jamais les quelques exemplaires que j'ai achetés d'occasion à prix d'or sans retrouver un peu de cette magie.

Monique Ridoin est entrée à quatorze ans dans l'administration des impôts, y a connu son mari, Celhay, qui l'a transportée, avec sa mère... dans un appartement plus grand, rue d'Armaillé, et de là en banlieue quand une petite fille leur est née. Après quoi j'ai perdu la trace de cette charmante famille.

- *La Semaine de Suzette*

L'exemplaire de Solange était un recueil de numéros parus en 1937. On y trouvait, outre des bandes dessinées, beaucoup de textes : brèves informations du monde entier (je me souviens, Dieu sait pourquoi, de l'invention aux États-Unis d'un papier pour bonbons qui se déplaçait sans bruit, ce qui ferait bien l'affaire

des écoliers, disait le commentateur), actualités princières illustrées de photos (les jeunes Elizabeth et Margaret d'Angleterre faisant de l'équitation) et fictions montrant la vie des privilégiés (*Une Semaine à la neige*), romans historiques comme *Le Messager du roi* (?) qui valaient bien ceux de la très surfaite Marguerite Yourcenar, robinsonades (*Deux Enfants dans une île*) et même romans policiers avec pour héros le très élégant Sir Jerry (prononcer « Sire J'ai ri » : *Sir Jerry dans l'île*, *Sir Jerry et l'affreux Léonard*)... Toutes nos B.D. et la plupart des *Tintin* achetés plus tard pour Michel ont fini à Ap-poigny, où Maman les prêtait généreusement aux petits voisins qui ne les ont jamais rendus.

• *Le Jeudi de la Jeunesse*

Cet hebdomadaire, qui parut de 1904 à 1920 offrait, outre des B.D. truculentes ou drôles et des romans d'aventure dont les héros n'avaient pas quinze ans, des récits et bandes dessinées exaltant le sentiment patriotique et la grandeur de l'Empire colonial dont les sujets, qui viendraient bientôt défendre la Liberté, l'Égalité et la Fraternité dans nos tranchées, étaient traités avec un racisme bon enfant : les Africains étaient de bons bougres, à condition qu'on les tienne en respect, comme le montre bien l'histoire du roi Babaraboum, qui prit les ambassadeurs français pour des victuailles qu'on lui offrait en gage d'amitié...

Notre exemplaire relié, d'où cette histoire est extraite, allait de juin à décembre 1910. Il avait appartenu aux Roulier, qui faillirent lui faire un mauvais sort : Solange l'ayant prêté à sa cousine Gisèle, celle-ci le récupéra dans les toilettes, amputé de 80 pages et de sa couverture par Parrain qui en avait fait un usage imprévu !

Nivergel

J'étais très sensible à l'aura mystérieuse qui enveloppait les Nivergel, mais j'étais bien loin de me douter que ces personnages s'étaient échappés de l'un des futurs romans de Modiano pour élire domicile au rez-de-chaussée de notre cour.

De l'homme, je n'ai gardé que le souvenir vague d'une silhouette portant feutre et imperméable ou pardessus qui rasait les murs et se confondait presque avec eux. La jeune femme, bien au

contraire, avait la forte présence charnelle d'une superbe blonde à la peau ambrée. Ils recevaient chaque soir des visites nombreuses et furtives.

Maintes fois, j'ai accompagné ma mère chez eux, toujours à la nuit tombée. Passé la petite entrée, on pénétrait dans une pièce sombre aux limites indécises, où une immense table et tous les meubles bourgeois étaient couverts de paniers d'œufs, de mottes de beurre géantes et surtout de fromages de toutes sortes : camembert, pont l'évêque, brie, vacherin, énormes roues de gruyère frais, que Maman appréciait particulièrement. Car si mes parents s'interdisaient absolument de faire du marché noir, ils ne se privaient pas d'y recourir comme clients lorsque les tickets de viande et de matières grasses étaient épuisés. La fin des restrictions, vers 1947, a mis fin à ce commerce fructueux. On ne connaissait pas de métier aux Nivergel, qui avaient sans doute gaspillé leur argent trop vite gagné, comme beaucoup de profiteurs, puisqu'ils sont restés dans leur tanière, vivant sans doute de petits trafics plus ou moins avouables. Je ne crois pas qu'ils aient été inquiétés à la Libération. En tous cas, ils ont vécu là bien longtemps encore.

La belle Mme Nivergel se rappelait souvent à mon souvenir ébloui par les scènes de ménage extraordinaires qu'elles se mit, toujours le soir, à faire à son mari sans doute infidèle, avec une superbe voix de grande tragédienne.

Leveau

Il était machiniste au Châtelet, elle gardait la maison. C'étaient des gens sans histoire, et charmants. Tous deux avaient, c'est logique, une tête de veau.

Maman savait faire jouer ses relations. Comme j'étais fort intrigué par les paroles d'une de ses opérettes favorites que personne, à la maison ne pouvait m'expliquer :

*« Va, joyeux soldat,
Joyeux paraïta ! »*

elle eut l'idée de poser la question à M. Leveau, qui nous tira aimablement de peine par une brève explication de texte : il fallait comprendre « *par état* », l'état (le métier) du soldat étant fort gai,

comme chacun sait. J'en gardai longtemps beaucoup d'admiration pour tant de science.

Sanderbie

Rien de plus disparate que le couple Sanderbie : comment ce grand Anglais maigre, rougeaud et distingué, avait-il rencontré cette belle Italienne, pulpeuse sans être forte, dont le teint magnifique de Méditerranéenne mettait singulièrement en valeur une somptueuse chevelure de fausse blonde ?

Les Sanderbie vivaient petitement : elle ne travaillait pas, il représentait quelque firme britannique. Aussi peu doués l'un que l'autre pour les langues étrangères, ils parlaient entre eux le français, que chacun écorchait de son mieux, à sa manière, mais paraissaient s'entendre parfaitement. Ils se replièrent dans la grande île avant l'arrivée des Allemands, et revinrent dès la Libération, reprenant imperturbablement leur train-train, comme si rien ne s'était passé. Mais leur situation s'est dégradée rapidement : M. Sanderbie buvait de plus en plus, et nous avons vite compris qu'il était de ces bons clients qu'on ne gardait pas longtemps. Pour se faire un peu d'argent, il vendit peu à peu ce qu'il possédait de superflu. Mon père lui acheta fort cher, à mon intention, une encyclopédie anglaise du XIX^e siècle en vingt volumes (*Chambers* ?) qui doit aujourd'hui moisir dans les cartons de Fontanges. Il est mort dans les années 50 et sa veuve poursuivait son existence végétative quand mes parents ont pris leur retraite.

Balcons

Nous appelions pompeusement « balcons » les deux fenêtres de la salle à manger. À la vérité, le rebord en était assez large (soixante centimètres ?) pour permettre aux enfants de s'y tenir, entre les vitres et le haut grillage que nos parents y avaient sagement fait poser, pour prévenir tout accident. Le sol, à cinquante centimètres au-dessus du parquet, était recouvert d'un inusable lino-léum à dessins beige et orange.

Petit, j'aimais à m'y installer, soit pour lire, soit pour regarder les nuages courir dans le ciel : par une illusion d'optique ils paraissaient immobiles, tandis que l'immeuble du 25 semblait dériver,

comme un grand paquebot. Les rues étant calmes en ce temps-là, il n'était pas rare que les Parisiens se mettent aux fenêtres pour prendre l'air. J'admirais ainsi les filles Maillard (qui appartenaient à une sphère supérieure que leur quatrième étage symbolisait) surtout l'aînée, Jeannine, grande, mince et élégante, qui ressemblait de façon troublante à une autre privilégiée de ma connaissance, la *Loulotte* de *Bécassine*. Parfois leurs parents les rejoignaient ; la mère avait la même distinction que sa fille aînée, faisant un contraste singulier avec son mari, petit homme trapu, rougeaud et de nulle prestance. Au deuxième étage vivaient des personnes plus âgées, les Blazard, qui disposaient d'un vrai balcon que le père arpentait souvent : son titre d'architecte ne m'impressionnait pas moins. Leur fille célibataire vivait encore là dans les années soixante.

Et puis la rue était un théâtre passionnant, que Solange savait au besoin animer de ses commentaires, déduisant de l'aspect des passants de véritables romans. Nous connaissions tous les commerçants : M. et Mme Henrion, vieux coiffeurs au 23, qui se suicidèrent ensemble au gaz dans les années cinquante et que je vis évacuer sur des brancards, les demoiselles Babex, herboristes au 25, à gauche du porche – en nous rendant rue Borghèse par un beau dimanche, nous avons eu la surprise de découvrir le domicile de ces deux sœurs (jumelles ?), petites souris dodues à tête de grenouille qui prenaient l'air à la fenêtre du premier étage, au 46 ou au 48 de la rue Bayen – , les Enzel, fourreurs dont le commerce joutait celui de mes parents, le marchand de radio dont la petite boutique faisait l'angle de la rue du Sergent Hoff et qui fit fortune en vendant sous le manteau, pendant la guerre, des cadres d'antenne antiparasites qui permettaient à toute la rue d'écouter Radio-Londres, dont les Allemands brouillaient vainement les émissions en français. De l'autre côté de la rue du Sergent Hoff, l'angle du 27 était occupé par la boulangerie Villette, fort active. Plus loin sévissaient M. Ledeuil, un vieux pharmacien très grand et très sec toujours entouré d'une petite cour d'admiratrices non moins chenuës, et le père Bossard, le marchand de couleurs, notre voisin. En face, il y avait un horloger, M. Jeudy, dont la fille

montée en graine, Brigitte, ressemblait selon moi à une girafe rousse, un marchand de tissu néerlandais, M. Veerneze, et au 32, *Régime et Gourmandises*, une boutique tenue par la vieille et charmante Mlle Wolfson, juive polonaise qui passa sans dommage les temps difficiles de la guerre et à qui j'envoyai une carte postale lors d'un pèlerinage à Lourdes, à la grande surprise de mes parents, et la teinturerie Tronche. Au 30, qui n'était habité que par la propriétaire, Mme Colin, grande femme maigre et sèche qui semblait incarner l'avarice, et M. Jarlot, son unique locataire, gros homme jovial et de ces bons clients qui meurent de congestion aux alentours de la cinquantaine, officiaient un savant libraire, M. Laleur, à qui succéda M. Darfeuille, qui me paraissait bien vieux pour être le père d'un garçon de mon âge, François, et M. Eschnauer l'opticien, ami de M. Baqué, père de l'un de mes futurs beaux-frères. Nous connaissions aussi leurs clients, et mille scènes amusantes se nouaient sous nos yeux entre ces acteurs familiers.

Une fois, même, je vis passer sous nos fenêtres George VI en personne dans une superbe voiture découverte ! C'était lors de sa visite officielle en 1938, et les moqueries de mon père n'ont pas eu vraiment raison de cette conviction.

• Familles Flatters-Maillard

Paul Flatters (1832-1881) était le fils du sculpteur Jean-Jacques Flatters (1786-1845). Selon la version officielle, le lieutenant-colonel Flatters, ancien saint-cyrien qui avait fait ses premières armes pendant la guerre de Crimée avant de servir en Algérie obtint en 1879 le commandement d'une expédition chargée d'étudier le tracé d'une ligne de chemin de fer à travers le Sahara, pour relier les possessions françaises d'Algérie, du Sénégal et du Soudan. Partie d'Algérie en direction du Soudan et du lac Tchad, sa petite troupe essuie le harcèlement des Touareg et doit rebrousser chemin. Le 4 décembre 1880, il repart de Ouargla avec une troupe plus nombreuse (90 méharistes et 149 chameaux portant vivres et munitions pour quatre mois). Le 16 février 1881, la colonne atteint le puits de Birel-Garama, près du Hoggar. Flatters envoie un premier groupe au puits. Les Touareg attaquent. Notre héros est tué,

avec presque tous ses hommes, décapité et son corps est brûlé. Il n'y aura que douze survivants.

Il semble toutefois que le colonel Flatters, qui agissait pour le compte de compagnies de chemins de fer, ait fait preuve de légèreté, scindant sa troupe en deux colonnes, et préférant à son guide fidèle celui que ses adversaires lui avaient envoyé. En 1904, le commandant Laperrine construisit à Temassinine, oasis située à la limite des pays arabe et targui, à 1100 kms au sud d'Alger un fortin, qu'il baptisa Fort-Flatters en souvenir du « héros ». Son fils, le général, s'est signalé pendant la première guerre mondiale.

Sa petite-fille épousa un homme d'affaires, Maillard, dont elle eut trois filles : Jeannine, qui fut une jeune fille splendide et que j'ai rencontrée une seule fois après mon retour dans le quartier, devant le 28 où elle attendait une voiture ; elle m'a reconnu et, toujours très grande dame, nous a adressé quelques paroles aimables ; Claudine, qui a mon âge, fut très sexy sans être belle et est restée célibataire ; nous l'avons retrouvée en compagnie de sa mère dans la cave du successeur de mes parents, qui faisait une petite fête pour l'arrivée du Beaujolais nouveau, très aimable aussi mais un peu aigrie, reprochant déjà aux jeunes... d'être jeunes ; la cadette, Martine, semble avoir fait un mariage sans histoire.

Nous avons souvent rencontré Mme Maillard, quelquefois accompagnée de Claudine, jusqu'en 1999. Malgré son très grand âge, elle se tenait toujours très bien, et ne manquait jamais de me demander des nouvelles de mes parents, oubliant qu'ils étaient morts depuis longtemps.

Il me revient que les trois sœurs avaient un frère, Philippe, sans doute né après Jeannine. Je ne revois que la silhouette blonde d'un garçon de quinze ans en pantalon de golf et pardessus beige... sans la houpette de Tintin

• Herboristes

Le diplôme d'herboriste a été supprimé par Vichy en 1941, mais ce métier qui relève des médecines douces est toujours enseigné chez nos voisins et l'*Association pour le Renouveau de l'Herboristerie* se bat depuis 1982 pour que soit créé un diplôme européen. L'her-

boristerie tenait le milieu entre la pharmacie et l'épicerie. On y vendait des simples et des tisanes, des produits d'hygiène et de la parapharmacie. Les Renault, qui succédèrent après la guerre aux demoiselles Babex, avaient deux grands fils. Ils entretenaient de bonnes relations avec mes parents, qui les invitèrent à déjeuner aux Settons.

Parc Monceau

« Elle en a vu du beau sang cette terre,

Sang d'ouvriers et sang de paysans... » (La Butte Rouge)

Le Parc Monceau est peuplé d'enfants et de ceux qui les servent – parents et grands-parents, bonnes ou nourrices – d'amoureux – les filles s'y laissent volontiers entraîner à la belle saison – et de vieillards. Les personnes sérieuses ne font que le traverser parfois sans rien voir ou, depuis peu, l'utilisent pour le jogging. Une dame pipi en son pavillon de l'octroi et un ou deux gardiens en font, avec les jardiniers, tout l'équipage visible pour le profane.

Il est lié pour moi à de très anciens souvenirs, car je l'ai fréquenté en toutes mes saisons. Petit enfant, après la mort de Maurice, j'y retrouvais une bande de camarades dont le chef était un grand garçon mince dont l'élégance naturelle m'impressionnait. Je l'ai rencontré alors que j'étais en quatrième ou en cinquième à la piscine de l'Étoile où je retournais seul pour apprendre à nager. Nous nous sommes reconnus, à six ans d'intervalle, comme si nous nous étions quittés de la veille, mais n'avions plus grand chose à partager.

Du Parc Monceau, j'ai goûté tous les charmes sans m'en rassasier, et le moindre n'est pas, aujourd'hui, d'y conduire parfois mes petits enfants et de les gâter plus encore que je ne le fus, en un temps où balançoires, poneys et buvette n'étaient offerts qu'exceptionnellement, et jamais au cours d'une seule visite.

Mais ce beau jardin à l'anglaise a ses zones d'ombre. Je n'ai jamais exploré sa petite pyramide qui abrite d'affreux mystères, et j'ai récemment appris que ses belles pelouses se sont abreuvées, jadis, du sang des Communards fusillés par les Versaillais. Les fenêtres des beaux immeubles haussmanniens qui entourent le parc se

souviennent encore de cette sombre semaine où affluaient les noirs troupeaux d'ouvriers et d'employés que l'on conduisait à l'abattoir, et du lâche soulagement des bourgeois, qui jubilaient à chaque salve.

• L'octroi de Paris

L'octroi était la taxe perçue par une commune et à son profit (à partir de Louis XIV, l'État s'en attribua une partie) sur tous les biens, matériaux, produits, bétail ou denrées destinés à la consommation ou aux fabrications locales. Cet impôt, qui existait déjà à Rome, apparut en France, dès le XIII^e siècle, avec l'enceinte de Philippe Auguste, qui fut remplacée plus tard par de simples barrières. Les boissons alcoolisées étaient particulièrement visées, ce qui donna lieu à une contrebande active et fit éclore, de l'autre côté du mur d'octroi, des guinguettes où l'on vendait du vin non taxé.

Le nouveau mur des fermiers généraux, construit en 1785, fâcha fort les Parisiens, dont la grogne fut exprimée poétiquement par un graffiti anonyme :

« *Le mur murant Paris rend Paris murmurant* ».

Incluant de vastes terrains non construits, il suivait un tracé que la ligne de métro Nation-Etoile a épousé en 1900. Il était ponctué de 62 barrières d'octroi. La plupart de ces pavillons furent brûlés peu après par les révolutionnaires : celui du Parc Monceau, conçu comme quelques autres par l'architecte Ledoux (1736-1806), a échappé à ce sort.

Mais l'octroi de Paris, bientôt rétabli, ne fut aboli que le 23 juillet 1943 !

Saint-Ferdinand des Ternes*

« *Introibo ad altare Dei,*

Ad Deum qui laetificat juventutem meam » (*Introit*, Psaume 42)

J'ai vu reconstruire l'église Saint-Ferdinand contre laquelle était venue s'appuyer l'école laïque qui portait alors le même nom. Dans mon enfance, la partie située à gauche, rue d'Armaillé, comprenant une crypte et une partie de l'église actuelle, était en

* Voir aussi le témoignage de Jacques Lefort, Annexe, pages 118

construction, si bien que nous avons trois églises, celle du XIX^e siècle, toute noire, avec son clocher villageois, ouvrant encore sur l'actuelle Place Tristan Bernard, alors ornée d'un bronze à la gloire des Francs-tireurs de 1870, qui fut fondu avec bien d'autres, en particulier le Ballon de la Porte des Ternes de Bartholdi érigé en 1905 et abattu en 1944 par Vichy pour soutenir l'effort de guerre nazi.

L'ancienne église était fort sombre, et j'en ai surtout retenu un tableau qui représentait, dans une obscure chapelle du côté droit, Saint Martin à cheval, découpant son manteau avec son glaive pour en donner la moitié à un vieux mendiant, et la très belle crèche de Noël, dont les santons, en grandeur naturelle, se sont déplacés de la grotte théâtrale située à gauche en entrant à une plate-forme nue, à droite de l'autel.

En 1945, la communion solennelle se déroula pour la première fois dans la moitié fraîchement achevée de la nouvelle église de style pseudo-byzantin, ornée de fresques que nous trouvions fort laides, et séparée de l'ancienne par une cloison provisoire qui ne fut abattue qu'en 1957, quand le chantier fut terminé. Quoirin a signé les grandes orgues.

Cette riche paroisse, dont les derniers curés ont été promus évêques, était desservie par un clergé nombreux : notre vieux curé bâtisseur était assisté de plusieurs jeunes vicaires dynamiques parmi lesquels j'ai retenu les noms des abbés Évin, Duputz et Leconte. Le second devint plus tard curé (très intégriste) de Sainte-Marie des Batignolles : c'était un personnage austère et fanatique que nous n'aimions guère, alors que ses collègues étaient aimables et sympathiques. Le personnel laïque était principalement composé de vieilles chaisières qui percevaient un droit pendant les offices indépendamment de la quête et d'un superbe bedeau que nous appelions « *le Suisse* », vêtu d'une belle veste brodée de fils d'or et d'une culotte, chaussé de bas blancs et de souliers vernis à boucle d'argent, et coiffé d'un majestueux bicornes, qui faisait gravement résonner la hampe de sa hallebarde sur les dalles du temple.

La paroisse était également bien dotée : outre un local rue d'Armaillé où se tenaient les séances du catéchisme, qui avaient été transportées dans la crypte en voie d'achèvement à mon retour du Morvan, elle possédait un couvent de sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (l'une d'elles, très jolie, administrait des piqûres à toute la famille en cas de besoin jusqu'à mon adolescence) au 22 de la rue Bayen, où l'on enseignait le petit catéchisme (je me souviens d'images à colorier comme la pêche miraculeuse, et d'un retour à la maison peu glorieux, la dernière fois que je fis dans ma culotte, ma petite serviette de cuir toute embrennée) et rue Roger Bacon l'école Blanche de Castille, à vrai dire assez minable en un temps où les établissements confessionnels ne recevaient aucune subvention publique, attenante aux vastes locaux sur cour du patronage, eux-mêmes accolés à un immeuble vétuste où logeaient certains prêtres. Depuis, le clergé a fait fructifier sa fortune immobilière, conformément à la parabole des talents, faisant élever de beaux immeubles de rapport rue Bayen et du 16 au 13 ter rue Roger Bacon.

Avant l'abandon de la soutane par les prêtres et de leurs beaux costumes par les religieuses, la présence de l'Église était très apparente, comme son influence, dans notre quartier.

Rapines

La statue du Franc-tireur vêtu d'une grande cape, la tête haute, le fusil à la hanche, tel « *Achille immobile à grands pas* » semblait jaillir du *Cimetière marin* pour illustrer le paradoxe du « *cruel Zénon* ».

Située à l'emplacement actuel du buste de Tristan Bernard, elle voisinait avec un kiosque à fleurs tenu par une femme assez forte et hommasse, qui habitait au 32, rue Pierre Demours, portait un pantalon et fumait la pipe. En sortant de l'école ou du catéchisme, un de nos jeux préférés était de nous abattre sur son terre-plein comme une volée de moineaux pendant qu'elle avait le dos tourné, et de nous emparer d'un ou deux de ces grands paniers plats en lattes de roseau dans lesquels elle recevait ses fleurs, qu'elle mettait ensuite à tremper dans de hautes boîtes cylindriques en métal. Nous vidions prestement le contenu des paniers sur le ma-

cadam, car seul le contenant nous intéressait : démantibulés, ses paniers fournissaient d'admirables épées. Comme la virago avait la main lourde, il fallait faire très vite !

• Tristan Bernard (1866-1947)

C'était dans mon enfance une figure familière du quartier. Paul Bernard fut successivement avocat au barreau de Paris, directeur d'une fabrique d'objets en aluminium, puis d'un vélodrome. A partir de 1891, il choisit l'écriture, sous le pseudonyme de Tristan Bernard.

Cet auteur à succès d'un roman – *Les Mémoires d'un jeune homme rangé* – et surtout de comédies de boulevard, dont le nom ne figure même plus dans le *Petit Larousse*, était surtout un homme d'esprit. Interné à Drancy en 1943 (« *Nous vivions dans la crainte, désormais nous vivons dans l'espoir* ») il fut libéré quelques jours après par suite de multiples interventions en sa faveur.

Famille Collinot-Roulier

Mes parents

Mes parents étaient de proches cousins : il leur fallut pour se marier une dispense de l'archevêché, et mon père répétait souvent que les mariages consanguins donnaient de mauvais résultats, et qu'ils avaient eu de la chance de n'avoir pas d'enfants estropiés ou plus idiots que nous n'étions. Ma mère protestait régulièrement, lui reprochant de sous-estimer tout ce qu'il possédait. C'était en effet un de ses traits de caractère : quand ils eurent acheté leur belle maison d'Appoigny, il exprima souvent le regret de n'avoir pas fait construire comme sa belle-sœur Odette un de ces affreux pavillons à quatre toits, si faciles à entretenir !

Ils avaient plus de seize ans de différence, mais il n'y paraissait pas, Maman faisant plus que son âge, et son mari ayant toujours paru très jeune. Pourtant, si j'en crois Marcelle, elle lui confia un jour qu'une fille ne devrait pas prendre un mari trop âgé, parce que la différence finissait par apparaître. Ce regret, dont elle aurait connu la vanité par l'exemple même de sa confidente, si elle avait vécu quelques années de plus, lui vint quand elle se retrouva veuve (« Il m'a laissée trop tôt ») et non pas, comme je l'ai cru, quand ils prirent leur retraite en 1960 parce que mon père, qui travaillait depuis cinquante-deux ans, était fatigué et souhaitait fuir la ville, alors qu'à quarante-huit ans elle redoutait de quitter pour toujours un quartier, une rue et une boutique où toute sa vie s'était écoulée. En fait, elle se fit très vite à sa nouvelle existence, mais lors de ses visites rue des Renaudes elle ne voulut jamais revoir son ancienne rue, toute proche. Puis, comme leur santé se détériorait, le caractère de Maman se dégrada, et son mari eut bien du mérite à la supporter. Un neurologue m'expliqua, malheureusement après la mort de mon père, qu'elle était un peu dépressive, et un traitement léger lui rendit trop tard mais définitivement son humeur habituelle.

Au reste, ce fut un couple parfait, uni par les souvenirs, les goûts, des ambitions modestes, et les enfants. Pas une fois, tout au long

de leur vie, je ne les ai vus évoquer le souvenir de Maurice sans verser des larmes, et jamais je ne les ai entendus se contredire à propos de l'un d'entre nous. Leurs seules occasions de disputes, vite apaisées, étaient le travail et les fort rares préparatifs de sorties ou de voyages. Elle lui reprochait quelquefois d'être trop timoré en affaires. Le soir, il fallait après dîner faire les comptes et tenir à jour une paperasserie qui se développa énormément après la guerre ; tous deux avaient beaucoup d'ordre, sauf sur ce chapitre : comptes et factures s'entassaient dans les tiroirs du grand buffet de la salle à manger, ils s'accusaient mutuellement de ne pas les ranger correctement, et finissaient par conclure que les enfants étaient passés par là, ce qui n'était pas toujours faux, car on trouvait aussi dans ces fameux tiroirs une loupe au manche cassé, un porte-plume percé d'un trou dans lequel on pouvait admirer une vue de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, une sonnette de cuivre, fac-similé de La Savoyarde et souvenir d'une visite au Sacré-Cœur de Montmartre dont il représentait la grosse cloche, et bien d'autres merveilles. Mais avec la meilleure volonté du monde, nous n'aurions rien pu ajouter au désordre qui y régnait. Les comptes achevés, nous prenions tous un café bien fort, mon père allait se coucher et lire avant de s'endormir, et Maman travaillait dans sa cuisine jusqu'à minuit. Puis tous deux se levaient à six heures, mon père descendait à la cave pour y travailler jusqu'à l'ouverture de la boutique, à huit heures, et la vie continuait. D'autre part, la moindre sortie supposait en ce temps-là que l'on s'habille (mon père portait encore dans les grandes occasions, au début de la guerre, un faux-col en celluloïd et des boutons de manchette que seule sa femme était capable d'ajuster), Maman hésitait entre deux affreux chapeaux, et il fallait me convaincre de mettre des gants et des chaussettes blanches ! Enfin les voyages ne se concevaient pas sans une foule de bagages que Maman faisait et défaisait vingt fois. C'était l'occasion de cris qui retentissaient dans toutes les pièces, et le départ se faisait toujours en catastrophe ! Aujourd'hui encore, je ne cesse d'admirer la manière dont Sarah règle en un clin d'œil ce genre de problèmes !

Mon père jouait volontiers avec nous tant que nous étions très petits : je me souviens que l'un de ces jeux consistait à passer très vite à quatre pattes entre ses jambes, qu'il resserrait autour de notre cou si nous nous montrions trop lents. Il aimait aussi nous emmener tous en promenade au Bois de Boulogne, où nous retrouvions Parrain, Takéty et mes cousins (un jour d'été, au téléphone, mon père leur donna rendez-vous « *au champignon* » : c'était le nom que nous donnions à un grand abri circulaire qui se trouvait au-delà du lac). Parrain, qui avait compris « *aux champignons* » s'en étonna : ce n'était pas encore la saison ! Nous répétions sans nous lasser ce genre d'anecdotes qui nous paraissaient follement drôles... À la belle saison, toute la famille embarquait sur le lac, et mon père, se souvenant de ses débuts dans la vie, ramait avec talent. L'hiver, il nous arrivait de nous promener sur le lac gelé : personne ne savait patiner. Enfin, à l'automne, les deux beaux-frères entraînaient toute leur famille à bicyclette (Denise était juchée sur un petit siège fixé au porte-bagage de son père). Seule, ma mère restait à la maison. Nous allions dans la forêt de Vauresson ramasser des châtaignes, et au printemps, cueillir du muguet. Quand il eut démissionné de la police, mon père nous emmena souvent le lundi faire le tour du Bois de Boulogne à bicyclette. Nous étions parfois accompagnés de mon camarade Michel Tronche, fils des teinturiers du 32, ou bien nous faisons un détour pour prendre Gisèle à Neuilly. Un jour, en longeant le lac Saint-James, nous sommes passés devant trois cavaliers allemands qui étaient arrêtés dans la petite descente de l'allée parallèle au boulevard du Commandant Charcot, sous les grands pins, à l'angle de la route de Madrid.

C'étaient trois officiers en grande tenue qui contemplaient le paysage. Celui du milieu, énorme, semblait écraser de sa masse un cheval puissant. Je les regardais, ébahi, mais mon père, qui détournait la tête, nous pressa d'avancer. À notre retour, il raconta la scène à ma mère, et ajouta : « Je suis sûr que le gros était Goe-ring ! » J'y pense toujours lors des fréquentes promenades que je fais par là depuis ma retraite.

Un autre but de promenade fut bientôt le jardin de la rue Borghèse, qui prit une importance croissante au fur et à mesure que s'aggravaient les restrictions. On s'y rendait – à pied, évidemment – par l'avenue et la porte des Ternes, dont les Allemands firent fondre le ballon de bronze qui commémorait la défense de Paris en 1870. Ils avaient établi, à l'octroi de la Porte des Ternes, un poste et un muret gardé par une sentinelle : en voiture, il fallait y montrer ses papiers et subir des contrôles. Au retour, nous prenions souvent un autre chemin, rejoignant par une petite rue où survivaient les usines automobiles Rosengart, qui travaillaient alors pour l'industrie de guerre allemande, le boulevard Gouvion-Saint-Cyr et la rue Bayen ou la rue Guersant. Après la Libération s'ouvrit avenue des Ternes, sur notre chemin, un glacier, Donati, chez qui nous faisions, en saison, une « pause gourmande », comme disent les publicitaires. Mes parents achetèrent un grand jardin à Colombes, pour le cultiver, et mon père rêvait d'y construire des boxes pour voitures et de se constituer ainsi un complément de retraite, mais un contrôle fiscal catastrophique l'obligea bientôt à s'en défaire pour payer ses amendes.

Mais les plaisirs de l'hospitalité et de la table étaient le grand luxe de mes parents. Les fêtes religieuses – baptêmes et premières communions – les anniversaires, le passage de parents, d'amis, ou tout simplement le plaisir de se réunir avec la famille de Parrain étaient l'occasion d'interminables banquets. Dans les très grandes occasions, ces festivités se tenaient dans la boutique, dont les vitrines et la porte étaient obturées par d'épais rideaux bleu sombre qui ne laissaient pas filtrer le moindre rai de lumière : on poussait la caisse et le comptoir, on dressait de grandes tables sur des tréteaux, et le décor était en place. Mais la plupart du temps le festin se déroulait dans notre petite salle à manger : sur la table, un bureau italien de modestes dimensions dont notre fils a hérité, prolongée par le petit secrétaire d'acajou emprunté à la chambre de Solange, nous arrivions à dresser le couvert pour nous cinq, les quatre « *Neuillycois* », et à nous serrer encore un peu pour accueillir l'oncle Marie ou Odette Moulin ! Sarah, qui connaît les lieux et les

meubles ne m'aurait jamais cru si je ne l'avais pas fait confirmer par ma sœur aînée. On se mettait à table vers treize heures trente pour n'en sortir que vers dix-huit heures, faire une courte promenade et rentrer... pour dîner ! Plus rarement, Takéty rendait l'invitation dans la boutique de la rue du Pont, à Neuilly. Ce genre de fêtes n'avait rien d'exceptionnel alors, dans les familles d'origine paysanne : on travaillait physiquement très dur, on se déplaçait surtout à pied et on se chauffait peu, ce qui vous autorisait à accumuler sans trop d'inconvénient des calories vite dépensées, et permettait à Maman de déployer à grands frais ses immenses talents de cuisinière. La guerre n'interrompt jamais ces agapes : mes parents étaient commerçants et se ravitaillaient moins difficilement que bien d'autres, Maman n'hésitait pas à acheter, à prix d'or, des denrées devenues rares au marché noir, et de ses expéditions fréquentes auprès de sa nombreuse famille paysanne, mon père rapportait des valises de provisions. Simplement, la décence commandait plus de discrétion en ces temps difficiles. Ainsi, des restrictions, je n'ai connu que le regret de quelques produits exotiques : chocolat, oranges et surtout, bananes. J'engraissais, tandis qu'on avait faim, tout autour de moi. Situation scandaleuse, mais qui perdure sur cette planète folle, où les plus riches se préoccupent de régimes aminçissants, tandis que la famine ravage des continents et la malnutrition une partie du nôtre !

Les bonnes

Ce mot peut choquer, à notre époque où il est politiquement correct de parler « d'employées de maison », lourde périphrase inventée par quelque bureaucrate dont la traduction exacte est « domestique ». De la même manière ma grand-mère ne serait plus aveugle, ce qui signifie étymologiquement « sans yeux » mais « non-voyante », ce qui lui ferait une belle jambe ! Quoi qu'il en soit, on appelait alors « femme de ménage » une employée qui travaillait quelques heures chez chacun de ses patrons, et bonnes à tout faire, ou bonnes, celles qui consacraient tout leur temps de travail à un seul. Chez nous, on ne les désignait jamais autrement que par leur prénom.

Elles arrivaient vers 9 heures, et ne nous quittaient plus qu'à dix-neuf, après le gros des ventes, quand Maman pouvait laisser mon père seul à la boutique, qu'il fermait à vingt heures. Elles assuraient tout le travail de la maison avec Maman, qui ne se couchait jamais avant onze heures et se levait à six, et mangeaient à la cuisine : c'était l'usage mesquin à tous les étages de la bourgeoisie (nous occupions le plus bas), et elles refusaient du reste de venir à notre table quand mes parents les y invitaient, sinon pour boire un verre à l'occasion de quelque événement, et ne voulaient jamais s'asseoir. Seule Marcelle fit exception, après le mariage de Solange, je crois, mais elle était devenue depuis longtemps une grande amie de Maman.

Je me souviens très bien que la première embauche eut lieu pendant la dernière maladie de Marraine, qui avait assuré jusque-là ces tâches dans des conditions bien différentes. Une cliente Martiniquaise, Alina, gaie matrone aux formes généreuses, toujours vêtue de couleurs voyantes et coiffée d'un foulard, et qui fut longtemps une figure familière du quartier, nous présenta une amie guadeloupéenne, Martha Guyaroso. C'était une robuste fille de vingt ans peut-être, gaie, elle aussi, comme un pinson, et que tout le monde adopta aussitôt. Travailleuse, elle avait une conception particulière de la cuisine. Quand un plat lui paraissait trop salé, elle ajoutait du poivre et vice-versa, et l'escalade continuait parfois un certain temps. Ma mère, très exigeante dans ce domaine, eut beaucoup de peine à lui faire perdre cette habitude. Elle haïssait féroce­ment tous ses ennemis, qui étaient, en ordre décroissant les Sénégalais, les Martiniquais (malgré Alina, qu'elle tenait à part dans son cœur) et les Allemands. Un jour où j'étais devant Solange mes connaissances toutes neuves sur l'habitat (elles provenaient de mon livre de géographie et de Jules Verne) je dis que les Esquimaux vivaient dans des igloos et les Africains dans des cases. « Les Antillais aussi », ajoutai-je. Martha jaillit de la cuisine et protesta vivement, chez elle, on vivait « *dans de jolies pitites villas* ». Je n'en croyais rien, mais j'admis sans difficulté mon erreur, parce que je l'aimais trop pour la contrarier. Elle n'eut jamais,

heureusement, à souffrir d'autres avanies. Elle adorait jouer avec nous, et quand elle nous trouvait au lit à son arrivée pour cause de maladie ou de petites vacances, c'étaient d'épiques batailles de polochon, dont nous effacions ensemble les traces avant le retour de mes parents. Nous aimions boxer : je bourrais ses puissants biceps de coups de poing. Nous écoutions avec ferveur la radio anglaise, et je prenais particulièrement plaisir à écouter les messages personnels. Nous savions que ces phrases drôles ou poétiques avaient un sens mystérieux. Un jour, le speaker annonça : « *Le papa est cocu* ». La moitié du sens littéral de cette phrase étrange échappait à notre compréhension. Nos parents éludèrent nos questions. Nous allâmes alors consulter en sa cuisine l'autre oracle de la maison. Elle nous donna une réponse qui nous parut un peu bizarre, mais que nous rapportâmes à nos géniteurs : « *Si Madan pouenait un autoue Missié sans quitter Missié, Alo' Missié y seouait cocu* ». Épouvantés, ils la prièrent d'arrêter là ses révélations. Après la Libération, elle épousa « *un gouos sous-officier sénégalais* », et nous quitta. Elle le suivit sans doute dans quelque garnison, car je ne l'ai jamais revue, à mon grand regret.

Elle fut remplacée par Angèle, une femme brune à grosses lunettes, visage triangulaire et menton pointu, maigre et sournoise. C'était encore le temps des restrictions, et ma mère s'étonnait parce qu'elle ne mangeait presque rien. Comme elle insistait pour qu'elle se nourrisse plus convenablement (Maman, qui avait toujours faim, ne pouvait souffrir que quelqu'un, à côté d'elle, se prive ou soit privé), elle répondit qu'elle avait « un appétit d'oiseau ». Mais un soir, comme elle s'appêtait à rentrer chez elle, on vit sortir de son cabas un filet de fumée. Elle emportait une soupière de haricots ! Le procès fut vite instruit, et elle fut renvoyée sur le champ. Elle n'était restée que quelques jours.

Une femme d'une cinquantaine d'années très gentille et à l'air fatigué, Berthe, la remplaça. Elle eut, je me souviens, la délicatesse, quand Michel qui venait de naître fut prêt à faire son premier sourire, de s'en détourner pour le réserver à Maman. Malheureusement elle dut presque aussitôt cesser son travail par suite d'une

maladie des poumons, et son amie Marcelle, qui nous l'avait présentée, la remplaça le temps de son hospitalisation. Quand elle fut guérie mes parents, par crainte de nous voir contaminés, refusèrent de la reprendre et gardèrent Marcelle, qui m'a dit à la fin de ses jours que la pauvre Berthe ne le lui avait jamais pardonné, non plus qu'à ses anciens patrons.

Les commis

Mes parents employèrent successivement plusieurs commis, qui travaillaient surtout à la cave, où ils aidaient mon père à laver les bouteilles, tirer, étiqueter, boucher et capsuler le vin qui nous était livré en fût. Ils assuraient aussi les livraisons, n'intervenant que rarement à la vente. Comme ils déjeunaient à notre table, ils faisaient un peu partie de la famille, et mes parents entretenaient avec eux des relations très paternalistes.

Le premier dont je me souviens était un Breton, Yvon : c'était avant la guerre, mais je me revois très distinctement dans ses bras, comme nous descendions l'escalier du 28. Il partit à Cayenne, épousa une Créole, en eut une fille et revint nous les présenter quinze ans plus tard, puis je les ai perdus de vue, mais je crois qu'ils ont continué à correspondre avec mes parents.

Il fut remplacé par M. Ventribou, petit homme assez rond, avec des yeux de grenouille, qui nous quitta en 1942 quand mon père donna sa démission de la police et put consacrer tout son temps au commerce. Il ne m'a pas laissé d'autre souvenir. Un voisin que j'aimais beaucoup, M. Prieur, qui habitait au 23 avec sa femme et leur fille de mon âge, Monique, fut également employé à une date que je situe mal.

Après la guerre mon père, qui souffrait de palpitations d'origine inconnue, dut à nouveau se faire aider ; de 1948 à 1950 je me chargeai de la plupart des livraisons : je poussais à pied un tri, qu'un tri à pédale a remplacé plus tard, sans alléger la peine du livreur : c'était surtout plus amusant à conduire. On y mettait deux ou trois paniers de quinze ou vingt bouteilles, et quelquefois des paquets d'épicerie, et je les livrais de l'avenue des Ternes au boulevard de Courcelles et à la Porte Champerret. Ce travail pouvait

être très pénible, en particulier dans les beaux immeubles 1900 dont les majestueux escaliers d'honneur et les vastes ascenseurs étaient interdits aux livreurs : il fallait passer par des escaliers de service étroits, sombres et parfois si bas de plafond que je devais en monter une partie presque à genoux. Les clients étaient plus ou moins généreux ; je plaçais soigneusement mes pourboires dans ma cagnotte, qui représentait une armoire en fer. Las, dans un moment où nos parents avaient besoin de liquidités, ils firent main basse sans préavis sur toutes nos économies, que nous n'avons jamais revues. Nous étions d'ailleurs, Solange et moi, mobilisés les dimanches et jours de fête pour servir à la boutique aux heures d'affluence.

Quand je fus inscrit en Prépa, Denise prit ma relève et l'on embaucha de nouveau un commis. Ce fut Albert Mermet, un jeune Auvergnat venu tout droit de sa province, qui travailla assez longtemps chez nous et que mon père forma. Au début il se penchait à la porte du monte-charge pour crier à son patron : « *Une Veuve Coquelicot pour la vieille !* ». Le dimanche après-midi et le lundi il s'employait ailleurs pour économiser de quoi prendre femme et boutique de bougnat. Ce rude garçon, finaud et sympathique, fut brièvement remplacé par un garçon de son pays, Laurent, un grand échalas qui ressemblait à un laquais de comédie, assez mou et beaucoup moins bavard et dégourdi.

Notre dernier commis fut M. Lelièvre, qui devait avoir l'âge de mon père et souffrait visiblement quand il devait faire des livraisons, mais se cramponna avec beaucoup de courage à ce poste jusqu'à sa retraite. Cyclothymique, il passait de la plus grande exubérance à un silence presque hostile, un pli amer à la bouche. À table nous parlions presque toujours politique, ce qui eut sans doute une grande influence sur Michel. Il prenait invariablement le parti de mon père sur la question algérienne, et partageait tous ses préjugés, mais renvoyait dos à dos droite et gauche. Il était, à table, excessivement délicat : ma mère dut tenir compte de ses goûts et lui faire des plats à part, en particulier quand les nôtres contenaient des laitages. Il n'avait pas d'enfants et habitait une

sorte de studio avec sa femme qui, je crois, ne travaillait pas, dans un immeuble ancien de la rue du Four où mon père me demanda de lui porter je ne sais quel papier qu'il réclamait pendant le seul arrêt pour maladie qu'il ait fait, et je sentis qu'il était gêné et vexé de mon intrusion. Il prit sa retraite un peu avant mon père qui décida d'assurer lui-même, de nouveau, tout le travail. Mes parents lui envoyèrent d'Appoigny une invitation, à laquelle il ne répondit pas. C'était un homme timoré, aigri et déçu par la vie, qui ne l'avait pas gâté. Pourtant, dans ses bons moments, on entendait de chez nous ses rires lors de la discussion rituelle, à l'ouverture, avec son patron et M. Palos, qui tenait une minuscule bijouterie, au 20 rue Bayen. Il entraînait peu de clients dans cet antre obscur, mais il vivait en boursicotant, menant une vie simple et réglée, dont l'un des rites les plus sacrés était l'achat de sa bouteille quotidienne à la boutique où il était toujours le premier client, commentant longuement et gaiement l'actualité avec mon père. C'était un petit homme chauve au teint olivâtre, que son genre de vie avait rendu maigre et pâle, avec un bon petit ventre.

• Festins

Ce menu, pieusement conservé par Maman, et qui pourrait être celui du mariage de sa sœur Germaine, donne une bonne idée de ce qu'était, chez nous, un repas de mariage ou de communion. Les grands repas dominicaux n'en différaient guère que par la quantité des entrées (deux au maximum) et des desserts (une pâtisserie et des fruits). L'encre d'écolier ayant souffert des ravages du temps, je le transcris fidèlement :

Le Saucisson en brioche	Le gâteau Haväi
Les Langoustes froides Parisienne	La Bombe Glacée
La macédoine de Légumes	Les mignardises
Le cœur de Charolais rôti... à la broche	Vins
Les Pommes Dauphines	Apéritifs frais
Les Haricots verts	Gewurtztraminer glacé
Quelques feuilles de salade	Côte de Brouilly
Les meilleurs Fromages	Chambolle Musigny
	Laurent Perrier Cramant frappé
	Le Fin moka aux Liqueurs (illisible)

Mes parents et le commerce

Mes parents étaient trop scrupuleux pour réussir vraiment dans leur métier, s'il est vrai que Mercure est le dieu du commerce et des voleurs. La qualité de leurs produits, leur gentillesse, la célérité de leur service que mon père trouvait toujours trop lent, leur valut une clientèle considérable. Mais ils étaient trop prudents en affaires. Mon père regretta toute sa vie de ne pas avoir acheté, pendant la crise, l'immeuble du 30 de notre rue, situé juste en face de la boutique : il ne faisait alors qu'un étage, où la famille aurait été grandement logée, et disposait d'une cour. Les deux commerces réunis auraient fait un beau magasin. Mais, voulant ne pas trop s'endetter, il avait préféré transformer la boutique familiale.

Après la crise, la guerre permit à bien des commerçants de s'enrichir par le marché noir. Mes parents étaient bien trop honnêtes pour seulement l'envisager, et condamnaient sans appel ceux qui s'y livraient. En revanche, comme malgré le rationnement il leur restait toujours quelques surplus, ils en faisaient bénéficier – au cours légal – des parents, des amis et quelques clients pauvres, comme Mme Hugues, une veuve qui élevait difficilement ses deux enfants (le fils fut dévoré par un crocodile, en Afrique, après la guerre) et qui vint leur demander un jour s'ils ne pouvaient pas leur vendre, comme chaque mois, une bouteille d'huile « au marché noir ! » Jamais on ne vit gens plus stupéfaits et indignés !

Vers 1950 le fisc se fit plus tatillon avec le petit commerce, ce qui, joint à la concurrence accrue des grandes surfaces qu'il favorisait, devait donner naissance au mouvement poujadiste. Mes parents déclaraient très scrupuleusement ce qu'ils gagnaient, mais Maman avait gardé par fidélité le comptable de ses parents. M. Lebrun était un petit employé laid comme un crapaud, et aussi qualifié que moi pour tenir une comptabilité. Un contrôle fiscal s'étant abattu sur la maison révéla un désordre indescriptible dans leurs livres, et une superbe ignorance des règles édictées au lendemain de la guerre. Il n'y eut pas de redressement d'impôts, mais des amendes assez lourdes pour nous obliger à revendre le jardin récemment acheté à Colombes : il faut dire que mes parents

n'eurent jamais de réserves financières, ayant à élever quatre enfants et exerçant leur commerce avec une parfaite candeur.

De ce fait, mon père, gaulliste déçu par la Quatrième République, devait adhérer sans hésitation au mouvement de Pujade, malgré les tendances fascistes que je lui dénonçais. Quand j'y songe, cette option qui se termina avec l'échec politique du mouvement et le retour de de Gaulle au pouvoir, fit que Michel reçut de notre père, à douze ans d'intervalle, une influence radicalement différente de celle que j'avais subie, et son engagement aberrant dans le mouvement de Le Pen, alors que son père était gaulliste et moi-même très à gauche, peut s'expliquer par là autant que par une opposition naturelle à ses aînés.

• Pierre Pujade

« Le petit papetier de Saint-Céré » sut canaliser le mécontentement des petits commerçants ruinés par le développement des grandes surfaces, et son parti réactionnaire et nationaliste fit élire un groupe important de députés en 1956. L'aventure gaulliste mit fin à la sienne, et il se rallia à tous les gouvernements successifs, qui en firent un ministricule avant de le nommer au Conseil économique et social. Il est mort le 27 août 2003, âgé de 82 ans.

Alexandrine Roulier

« *Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs* » (Baudelaire)

Alexandrine Roulier, sœur de mon grand-père Roulier, resta vieille fille, comme on disait alors, pour des raisons très mystérieuses, car elle avait certainement été belle, et était très maternelle. Marraine, comme nous l'appelions parce qu'elle était la marraine de Parrain, a consacré sa vie aux enfants de ses frères et sœur, qu'elle a élevés à Gouvault jusqu'à ce qu'il plaise à leurs parents de les reprendre. Il y a ensuite un long blanc dans sa biographie, et elle réapparaît en 1929, après la mort de mes grands-parents, quand ses neveux la firent venir afin de les aider à tenir la boutique dont ils venaient d'hériter. Elle logea d'abord avec Solange dans la chambre du sixième, puis dans un studio donnant au rez-de-chaussée de la cour du 25, puis dans un deux pièces dont je ne me souviens plus, après ma naissance. Enfin, toute la

famille fut réunie dans l'appartement du 28 rue Pierre Demours. Marraine est étroitement mêlée à mes tout premiers souvenirs. À cette époque, donc, elle avait à peu près le statut d'une grand-mère vivant chez ses enfants. Elle ne recevait pas de salaire, mais mes parents pourvoyaient à tous ses besoins, qui étaient très modestes, et elle dormait avec Maurice et moi dans la chambre donnant sur la rue, et qui était meublée d'un grand lit, d'une grande armoire, d'un lit d'enfant et d'un petit divan rouge. Elle faisait avec Maman les travaux du ménage et la cuisine, et s'occupait de nous le reste du temps : c'est elle, en fait, qui nous a élevés dans nos premières années. C'était alors une femme assez grande et forte, aux cheveux gris, que je revois toujours vêtue d'une blouse mauve sur laquelle elle passait un manteau noir pour sortir. Elle nous emmenait jouer et prendre l'air au Parc Monceau ou au square qui occupait le centre de la place Pereire, nous emmenait en vacances à Brassy, nous prenait dans son lit quand nous avions froid ou quand nous faisons un cauchemar (je me souviens encore du contact de son corps chaud comme une bouillotte), et nous soignait, quand nous étions malades, avec un dévouement sans limite. À deux ou trois ans, je faillis mourir d'une entérite, et on m'a souvent raconté comment elle m'avait veillé jour et nuit jusqu'à ma guérison, que mes parents lui attribuaient. Je me souviens clairement de ma convalescence, à Brassy : on m'offrit un petit moulin à vent muni d'un bouton électrique qui faisait tourner ses ailes tandis qu'une lumière s'allumait à l'intérieur. Elle était très pieuse et très gaie, chantait souvent d'une voix très harmonieuse et très douce de vieilles chansons aux mélodies un peu tristes, dont l'une ressemblait à une confidence :

*« C'était deux amants,
Qui n'avaient pas beaucoup d'galette,
C'était deux amants,
Qui n'avaient pas beaucoup d'argent. »*

La pauvreté les empêchait apparemment de se marier, et *« Ils s'en sont allés / Sur une barque légère »* et se sont noyés. Comprenant qu'il s'agissait de deux Allemands, je trouvais que c'était bien fait pour

eux, et je désapprouvais le mode mineur adopté par le compositeur et le ton apitoyé de l'interprète. Songeait-elle à ce vieil ami au pied bot, Hippolyte, qui lui rendait visite rue Demours et s'asseyait dans la salle à manger, la regardant reprendre notre linge en silence ? Je ne me suis avisé qu'un demi-siècle plus tard de la lecture psychanalytique que l'on pouvait faire d'une autre de ses romances :

*« J'ai trois jolis fendeurs
Dans ma forêt jolie,
J'ai trois jolis fendeurs
Dans ma forêt jolie,
Gentille,
Fendeurs dormez-vous ?
Fendeurs, jolis fendeurs,
Si vous dormez-ez réveillez-vous ! »*

Par elle aussi, j'appris toutes les vieilles chansons enfantines, ce qui fit l'étonnement de nos Morvandiaux : dans un grand recueil que Maria Kriegel avait offert à Paulette, je les reconnaissais et pouvais les chanter presque toutes. Elle fut hospitalisée en 1941 dans une clinique privée et opérée d'un cancer : nous allions la voir en trolleybus, en partant de la porte Champerret. Elle rentra, il y eut des rémissions et des périodes d'horribles souffrances. Je l'entends encore gémir, et crier, et prier dans les moments de répit pour que Dieu lui accorde la fin de ses souffrances. Elle mourut enfin le 14 juillet 1942.

Je fis longtemps un cauchemar récurrent : Marraine est accroupie dans l'entrée, face à la porte du palier. Nous sommes serrés contre elle dans la même posture : je suis à sa droite, côté cuisine, Maurice à sa gauche. Deux hommes noirs sortent de notre chambre pour nous emporter, et l'angoisse me réveille, en sueur. Je voudrais dire ici toute la reconnaissance et la tendresse que j'éprouve encore pour cette sainte femme, qui n'eut que les satisfactions que peut donner le dévouement, et à qui furent refusées les plus grandes joies de la vie.

Maurice Collinot (27 mai 1935-28 février 1940)

« *Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés*

L'aîné portait au cou une chaîne de fer » (Guillaume Apollinaire)

Pardonne-moi, petit frère, s'il me reste si peu d'images de toi : c'est que tu es mort à cinq ans, alors que j'en avais six. Il y a d'abord ce qu'on m'a dit, que tu étais aussi grand que moi, et aussi robuste que j'étais chétif, si bien que quand on apprit à Mhère que tu nous avais quittés, on crut qu'il s'agissait de moi.

L'inventaire de mes souvenirs sera vite achevé. L'oncle Émile nous emmène au Morvan (ou nous en ramène) dans sa plus belle limousine. Solange est assise devant, près de lui. Une vitre épaisse et coulissante les sépare des passagers. Nous sommes installés à l'arrière avec Marraine, et nous jouons avec un étrange appareil acoustique fixé près de la portière. C'est un tuyau muni d'une poire qui permet d'appeler le chauffeur d'un coup de trompette, et d'un cornet pour lui parler et l'écouter.

Marraine nous ramène du Parc Monceau. Nous sommes assis l'un en face de l'autre, dans une poussette noire à deux sièges, et tu tournes le dos au sens de la marche. Nous arrivons devant la boutique.

Assis ou agenouillés sur le parquet de la salle à manger, nous nous amusons à arracher les membres du baigneur en cellulöïd de Solange, en présence de maman qui pleure (?)

Tu as quatre ans, et Denise vient de nous rejoindre, à Brassy. Marraine, assise dans la grande *salle*, tient dans ses bras cette petite sœur née deux mois plus tôt dans une rose, comme Solange, alors qu'un chou prosaïque a, comme chacun sait, produit notre apparition en ce bas monde, ce qui est de règle pour les garçons, plus forts mais plus grossiers. Nous sommes agenouillés autour du bébé pour mieux le voir, toi de profil, près de sa tête que tu contemples de tes grands yeux sombres, et moi devant. À droite se tient Solange.

Nous sommes toujours habillés comme des jumeaux, et je te revois, vêtu de ce beau costume composé d'une chemisette de satin bleu clair à boutons de nacre et d'une culotte de velours bleu fon-

cé que je me souviens parfaitement avoir porté, même si Solange seule se rappelle encore qu'il nous fut acheté pour sa première communion, peut-être chez *Poum et Zette*, cette boutique élégante de l'avenue du Roule où nous nous arrêtions parfois pour une emplette en rendant visite à Parrain. C'est là, j'en suis sûr, que nos parents nous ont acheté aussi des costumes de marin ornés d'un petit sifflet d'argent long et étroit, qui pendait au bout d'une chaîne. Dans ma mémoire tu cours encore, bien plus vite que moi, sur cette avenue déserte qui me paraît immense, et sur la route blanche de Brassy.

J'ajoute un souvenir que Roger Roulier m'a rappelé : tu as très peur de l'orage (que j'adore : c'est un spectacle superbe au Morvan) et, à Brassy, tu te caches sous la table.

Je suis seul avec Mairaine dans la salle à manger du 28. Je regarde par la fenêtre le convoi qui t'emporte pour toujours. Je suis submergé par une immense angoisse et me tourne vers elle, qui est assise, accablée, derrière moi, et je lui demande : « Et maintenant, je vais jouer avec qui ? ».

J'ai en mémoire bien d'autres images antérieures à cette date fatidique du 28 février 1940. Pourquoi m'en reste-t-il si peu de toi ? Vieil homme, je me rends compte aujourd'hui que j'ai sans doute inconsciemment voulu occulter ton souvenir, peut-être parce que je me reprochais de t'avoir volé ta place. Je n'y ai que trop bien réussi.

• Les choux et les roses

Ce conte est la réponse qu'on donnait aux premières questions des enfants. Il existait toute une imagerie pour l'illustrer, comme en témoigne un livre... d'anatomie du XIX^e siècle et même une chanson : « *Si vous demandez à un enfant,*

*Fan fan fan fan fan fan,
Dans quel endroit es-tu donc né ?
Né né né né né né,
Il vous répondra, c'est évident,
Dent dent dent dent dent dent,
Fanfan né né dans dans chouchou ! »*

C'était là toute notre éducation sexuelle. Plus tard on nous faisait vite comprendre qu'il n'était pas bienséant de vouloir en apprendre davantage.

Mort de Maurice

« *Des moutons courent dans la neige*

Flocons de laine et ceux d'argent

Des soldats passent et que n'ai-je

Un cœur à moi ce cœur changeant

Changeant et puis encor que sais-je » (Guillaume Apollinaire)

Maurice, atteint d'une néphrite, avait été transporté de Brassy à l'Hôpital des Enfants malades. La veille de sa mort, mes parents, qui savaient à quoi s'en tenir, demandèrent à le veiller pendant ses dernières heures. C'était contraire au règlement, et ils durent l'embrasser une dernière fois et le quitter, sachant qu'ils ne le reverraient pas. Ce règlement, qui était en vigueur dans tous les hôpitaux, n'a été abrogé qu'après 1968.

Depuis, Solange m'a expliqué que nous avons été rappelés d'urgence du Morvan. Je me souviens des enfants encapuchonnés de noir qui marchaient de nuit, dans les tourbillons de neige, en direction de l'école, sur la route déserte. Ma sœur se rappelle l'heure exacte de sa mort : le 28 février, alors que nous étions en gare de Laroche-Migennes, elle regarda l'horloge ; il était exactement midi. À notre arrivée, nos parents nous dirent qu'il était mort à cette heure-là.

Le convoi funèbre ne partit pas de chez nous mais de l'Hôpital des Enfants malades, mais je fus bien confié à Marraine tandis que Solange était recueillie par Mme Lefèvre, notre voisine. Ce n'est donc pas le convoi que j'ai vu partir, mais la voiture qui emmenait nos parents.

Denise Collinot (19 juillet 1939-1997)

« *La Parque t'a tuée et cendre tu reposes »* (Ronsard)

C'est à Brassy que je fis la connaissance de ma petite sœur, âgée de deux mois (elle était née à Paris), et c'est à Brassy, au cours d'un dernier voyage au Morvan en compagnie de Guy et Sarah que j'eus le pressentiment de sa mort, qui devait survenir quelques

semaines plus tard. Comment parler aujourd'hui de Denise, alors que ce deuil si brutal est encore si proche ? Je voudrais pourtant fixer quelques images.

Ses premiers pas, un soir : elle va et vient en courant de la salle à manger au fond de l'entrée, et nous sommes tout émerveillés car elle est exceptionnellement précoce. Et puis des cris : elle est tombée au fond du couloir, on va la chercher, on l'assoit au bord de la table, on la dorlote, mais elle est inconsolable. Nos parents appellent le Dr Mathé, un petit homme à chapeau melon et col dur, le médecin de famille. Il diagnostique aussitôt une fracture de la cuisse, qu'il faudra plâtrer de longues semaines. De cet incident, ma sœur, d'un caractère très hardi, conservera des séquelles curieuses : elle a très peur quand on la pose sur un petit rocher ou même sur une grosse pierre, et pousse des cris sans bouger jusqu'à ce qu'on l'en descende. Denise, qui apprit plus tard à nager et était la seule sportive de la famille, avait également une peur panique de l'eau : ordinairement, ses bains de mer s'arrêtaient aux chevilles.

Ce fut une petite fille vive et drôle, qui manifesta vers l'âge de dix ans une tendance à l'embonpoint qu'elle combattit avec succès le reste de sa vie. Solange l'avait surnommée « Bibiche », d'après le titre d'un livre d'enfant, *Bibiche chez tante Gertrude*, paru en 1943 et réédité au moins jusqu'à 1999. Je la surnommaï, je ne sais pourquoi, *Nounouille*, surnom qui devait lui rester entre nous jusqu'à son mariage, bien que mon père ait fait observer qu'elle était la plus dégourdie de la famille. Elle ne s'en formalisait pas, sachant qu'il était affectueux... et parfaitement immérité.

Après la guerre, Denise vint une fois passer quelques jours au Morvan. Je me souviens de sa descente de voiture très « parisienne » : « Je suis coiffée comme un chien fou ! » et de sa surprise et de son indignation quand elle vit une vache sauter sur une compagne « *qui voulait les bœufs* » : « Mais elle est folle, elle va lui faire mal ! »

À cinq ans près, elle subit des influences tout à fait différentes de celles qui ont marqué ma première enfance. Elle n'a pas connu le

catholicisme fervent et voluptueux de Mairaine et de tante Annette. Aussi ne fut elle guère touchée par l'imagerie saint-sulpicienne que je trouvais si belle, les missels dorés sur tranche et ornés d'illustrations inspirées de Giotto, les fleurs, les lourdes chasubles richement brodées et l'encens. Elle ne fit que des séjours tardifs et brefs au Morvan, et ne rencontra en fait de religion que celle, sinistre, des Roullot, chez qui elle passait toutes ses vacances et où, longtemps, je l'ai crue aussi heureuse que moi-même au Pont de Planchereau. Ce n'est que dans la dernière année de sa vie qu'elle me décrit le culte obsessionnel d'une jeune morte dont la chambre, maintenue dans l'état où elle l'avait laissée, était devenue une chapelle à laquelle je n'eus jamais accès, les longues visites quotidiennes au cimetière, et le sentiment de révolte qu'elle en avait éprouvé. J'étais, bien entendu, au courant de tout cela, mais n'avais jamais eu à partager cette vie, mon unique séjour d'un mois à Combs-la-Ville ayant été consacré au repos, à la lecture et aux grandes promenades solitaires. Je compris mieux ce qui m'avait toujours étonné en elle, ce paganisme tranquille et cette indifférence précoce aux influences religieuses qui fit que même le lavage de cerveau que nous subissions lors de la « retraite » de préparation à la communion solennelle ne l'ébranla pas un instant : je la vois encore, en robe et voile de communiant, marcher devant nous à grandes enjambées au retour de l'église, pressée de se débarrasser de tout le saint-frusquin dont on l'avait parée, et d'aider à la préparation du festin qui était pour elle le seul pôle d'intérêt de cette journée dont on voulait nous persuader qu'elle était « la plus belle de notre vie ».

Mon père ne la surveillait pas moins que Solange, mais elle avait un tout autre caractère et je crois que, sans qu'elles en eussent conscience, l'influence de Marcelle, qui avait bien plus d'expérience et bien moins de préjugés que ma mère, l'aida à se libérer. Dès l'âge de quatorze ans elle me remplaça à la boutique, du samedi après-midi au dimanche à treize heures, et ses sorties du samedi soir ne devaient pas se prolonger au-delà de vingt-trois heures. Elle ne voulut pas faire d'études longues, et prépara le

brevet commercial dans un cours complémentaire de la rue de Monceau, ce qui lui permit d'entrer très jeune comme secrétaire dans la vie active. À Vincelottes, dès l'adolescence, elle passa ses vacances chez la grand-mère de Christiane. Suivant une mode inconnue à Mhère « de mon temps », elles formaient, avec les jeunes du village et les Parisiens en vacances une « bande » joyeuse. Les villageois les trouvaient « *snobles* » (sans doute par confusion avec « nobles » et le nom de Senoble, un village voisin de Vincelottes). Elles fréquentaient les mêmes surprises-parties à Paris, et Christiane passait chez mes parents beaucoup de son temps libre. Denise avait hâte de s'émanciper de la tutelle familiale, et nos parents, de leur côté, sentant qu'elle leur échappait et voyant venir l'âge de la retraite, étaient pressés de la voir établie. Aussi ne firent-ils aucune objection quand elle leur présenta un garçon de sa bande parisienne, Guy Karcher, qui était d'ailleurs très sympathique. Elle se maria à vingt ans, enceinte de deux mois, ce que mes parents étaient loin de soupçonner et qui scandalisa Maman, d'une manière qu'il est aujourd'hui difficile d'imaginer, quand elle l'apprit.

Denise avait toujours eu avec Solange des relations difficiles : notre grande sœur s'était vu déléguer de bonne heure bien des responsabilités maternelles, et la cadette, d'un caractère espiègle et fort rebelle, acceptait mal son autorité. Leurs relations s'espacèrent sans qu'elle en souffrît. Vis-à-vis de Michel, elle éprouva comme nous tous beaucoup d'affection et aussi d'agacement : il était souvent insupportable, et nous reprochions tous trois à nos parents de trop le gâter par une indulgence sans borne. Plus tard, elle fut sans doute la seule amie d'Odette Teuillet-Lapeyre, notre belle-sœur.

Né à mi-distance de Solange et de Denise, j'ai toujours éprouvé pour elles et trouvé auprès d'elles la même complicité et la même affection, d'où était cependant exclue toute confiance personnelle. Nous n'avions pas les mêmes amis, et s'il nous arrivait de sortir ensemble, c'était à l'exclusion de toute tierce personne. Avec Denise, il n'y eut que deux exceptions : un camarade qui lui

plaisait et ma première sortie avec Sarah, où je l'invitai parce qu'il s'agissait d'aller entendre Brassens et que nous partagions le même goût pour ses chansons libératrices. Peut-être aussi parce que, sans bien m'en rendre compte, je souhaitais lui faire partager mon admiration pour ma trouvaille.

Quoi qu'il en soit, la vie ne nous a jamais séparés, même si nos centres d'intérêt ne coïncidaient pas entièrement. Digne héritière des Roulier, Denise adorait réunir des amis et faire la fête, et elle avait trouvé en Guy un compagnon qui partageait ses goûts. Mais elle était vive, intelligente, avait l'esprit ouvert, aimait la lecture et elle noua avec Sarah une amitié telle que sa mort nous a blessés aussi profondément l'un que l'autre. Nous partions souvent ensemble en vacances, passions ensemble les fêtes de Noël et bien des week-ends et souvent elle venait, de son travail, déjeuner chez nous. Elle fit aussi la conquête de ma belle-famille qu'elle voyait régulièrement. En quarante ans de fréquentation continuelle il n'y eut entre nous aucun malentendu.

Grande et blonde, physiquement assez quelconque dans sa jeunesse, elle s'épanouit ensuite, et devint ce qu'on appelle une belle femme. Elle portait la toilette avec beaucoup d'élégance, surveillait de près son alimentation et pratiquait le jogging et la gymnastique, hantée par la crainte de devenir aussi grosse que sa mère. Sachant vivre et se montrer généreuse, elle économisait comme une fourmi en prévision de ses vieux jours. Elle eut une vie active et heureuse, je crois, même si elle a pu connaître certaines déceptions.

Par un triste soir, elle se trouva embarquée dans le wagon du R.E.R. précédant celui que l'attentat de Port-Royal fit sauter, et dut, sur le quai, enjamber les victimes et fuir dans la panique générale (3 décembre 1996). Elle ne se remit jamais de ce choc. Elle perdit l'équilibre, ressentait une grande fatigue. Nous avions projeté une virée au Morvan, et elle avait tenu à passer déjeuner à Vincelottes, où Christiane nous avait invités. Pour la première fois nous avons dormi à l'Hôtel de la Poste de Vauclaux où il nous était arrivé de déjeuner avec mes parents. Nous sommes retour-

nés à Mhère, ne retrouvant de toute notre famille qu'Alain Lavault, au Courtillet, et notre cousine Maria Bobin, qui s'était retirée à La Croix Milan et y attendait calmement la mort. Nous fîmes une excursion à la chapelle du Banquet, dont l'accès avait été récemment ouvert aux touristes : elle tint à y monter, soutenue par son mari qui dut littéralement la porter au retour. Après un triste déjeuner à Brassy et une brève et dernière visite du village, ce fut le retour à Paris : nous pouvions voir ses forces décliner. Elle devait le lendemain subir un examen préparé par un ami médecin, au Havre. Nous sûmes aussitôt que son cas était grave. À l'hôpital de la Salpêtrière, où nous sommes allés la voir chaque jour, elle nous dit en pleurant, dès le lendemain de son admission, que les médecins lui avaient expliqué qu'elle avait une tumeur au cerveau et était inopérable. Au bout de quelques jours, elle fut renvoyée chez elle, puis réhospitalisée, et entra aussitôt dans un coma profond qui me parut interminable. Elle était du matin au soir entourée par sa famille et par un nombre étonnant d'amis qui témoignaient de ce qu'avait été son rayonnement.

Une dernière épreuve nous fut réservée à l'occasion de ses obsèques. Depuis longtemps, Denise et son mari avaient pris leurs dispositions pour être incinérés. L'incinération est un choix qui convenait bien au paganisme de Denise. L'idée d'organiser ses propres obsèques m'a toujours paru étrange, et le devenir de ma dépouille m'est tout à fait indifférent, mais je réprovoie la crémation comme non écologique ; écologique ne signifie pas propre : l'emploi du fumier est plus écologique que celui des engrais chimiques, parce qu'il respecte l'environnement. L'incinération n'est pas écologique : elle gaspille beaucoup d'énergie pour réduire de riches matières organiques en vapeur d'eau, en gaz stériles et en cendres, au lieu de laisser la nature faire son œuvre. Et puis je hais les simagrées pseudo-religieuses dont nos contemporains ont encore besoin, pour le plus grand bien du commerce. J'assistais pour la première fois à ce rite brutal de séparation, accompagné d'une cérémonie que je trouvai insupportable. Elle était présidée par une espèce de maître de cérémonie qui se donnait de faux airs

de prêtre, mais Stéphane, fils de Denise, s'était chargé en personne du choix de la musique (sic), composée de chansonnettes sirupeuses et sentimentales. Il fallut attendre la remise des cendres à la famille, et se réunir encore chez elle.

• Brassens

J'ai découvert Georges Brassens à Lakanal, où nous disposions d'un « *pick-up* » sur lequel nous écoutions inlassablement l'un de ses premiers disques : *Gare au Gorille*, *Au Pied de mon arbre*, *Le Nombriil des femmes d'agents*, etc. ainsi que des chansons espagnoles interprétées par Germaine Montero : *Ya se van los pastores*, *De los quatro muleros...* J'achetai le premier et Denise et Christiane l'adoptèrent aussitôt, au grand scandale de mes parents.

La photo de Brassens figurait en bonne place dans la chambre de Sarah, au kibboutz. Quand nous sommes allés entendre son idole, elle voulut lui demander un autographe. Je la revois encore, toute petite et intimidée, avec sa longue queue de cheval, tendant son programme au chanteur qui la fixa longuement de ses gros yeux. Je me retournai vers Denise : elle la regardait aussi, de toute sa hauteur, avec cet air à la fois amusé, tendre et protecteur que je surpris bien souvent, quand Sarah ne se savait pas observée.

Commensaux

Marcelle (23 mars 1915-2008)

Marcelle Biguet avait une trentaine d'années quand elle commença à venir chez nous pour des travaux de couture, car on cousait et reprisait beaucoup à cette époque, et la famille était nombreuse. Puis elle remplaça Berthe, qu'elle nous avait présentée, pour le ménage. C'était une jeune femme gaie et robuste, qui portait encore le nom de son premier mari, et dont la mère habitait rue Torricelli. Elle s'était mariée toute jeune et avait eut deux fils : Roger né en septembre 1933, et Sylvain, né en novembre 1934. Puis elle s'était mise en ménage (comme on disait alors) avec André Barnéoud, qui était un peu plus jeune qu'elle, était passé à Londres pendant la guerre, avait servi dans les Forces Françaises Libres, exerçait le métier de-comptable, était la crème des hommes, et l'épousa dès qu'elle eut obtenu son divorce.

Marcelle s'attacha plus particulièrement à Denise, qu'elle vit grandir, qu'elle emmenait (ainsi que Michel) en vacances dans sa maison d'Échelles, près d'Orléans, et qui fut pour elle la fille qu'elle aurait souhaité avoir. Elle ne quitta mes parents qu'en 1960, quand ils prirent leur retraite. Depuis longtemps, elle faisait partie de la famille (c'était la meilleure amie de Maman), et vint souvent leur rendre visite avec André à Appoigny où ce dernier les avait conduits la première fois. Ils nous y emmenèrent même en voiture, Sarah et moi, à mon retour de l'armée.

Devenue veuve vers 1991, elle a continué à vivre à Saint-Ouen, dans l'appartement que le couple avait acheté, très entourée de ses deux fils qui ont hérité, heureusement, de son caractère. Denise ayant disparu, j'ai pris le relais pour garder le contact avec elle.

En 2004, nous avons retrouvé Marcelle, qui avait conservé son numéro de téléphone, dans une maison de retraite située à deux pas de chez elle, et je ne suis jamais resté six mois sans lui rendre visite. Elle finit par s'endormir pour toujours, comme elle le souhaitait depuis longtemps. C'était en février 2008, un mois après notre dernière visite. Un coup de fil de Roger Biguet nous en avertit. Sarah et moi fûmes les seuls représentants de la famille à la cérémonie religieuse qui eut lieu dans la vieille et belle église de Saint-Ouen, toujours à deux pas de chez elle. L'office, dit par un prêtre noir qui la connaissait bien, en présence de ses nombreux descendants et d'une foule de voisins qui remplissaient le petit édifice, m'a réconcilié avec le rite de Vatican II : pour la première fois, ce genre de cérémonie, à cause de la sincérité et de la simplicité des participants, ne me fit pas l'effet d'une mascarade. Je fis mes adieux à ses fils que je n'avais revus qu'une fois, aux obsèques d'André, depuis le temps de notre adolescence, et je suivis pendant un ou deux kilomètres avant de le perdre de vue sur le périphérique le corbillard qui l'emportait à Échelles. Elle avait tenu à ce que la maison de famille revienne à l'un de ses petits-enfants...

Malgaches

« *Étranges étrangers* » (Jacques Prévert)

Raymond Andrianbololoniaina, qui appartenait à l'ethnie conquérante des Hovas, était un garçon fluët et de petite taille. Mes parents chargèrent sa voisine, Mme Gâteau, de faire son ménage, ce qui ne devait guère lui prendre de temps. Maternelle, elle lui apportait par les soirées très froides tantôt une crêpe, tantôt une boisson chaude, et j'eus droit aux mêmes services et aux mêmes attentions quand je succédai à notre locataire. Elle savait qu'il faisait des études de médecine, mais fut pourtant fort étonnée quand elle découvrit ses capacités intellectuelles : « Savez-vous que M. Raymond sait lire ? », demanda-t-elle un jour à Maman !

Nous avons reçu, vers 1945-46, un autre Malgache que Solange avait adopté comme filleul de guerre, c'était alors la mode. Paul Ramalalo (Paul Marolahy selon Solange, mon aînée de cinq ans, donc plus crédible que moi) était, au contraire, un grand paysan du sud qui avait dû être robuste. Kidnappé par notre glorieuse armée afin de grossir ses rangs, il vint bravement en France défendre la Liberté et la Civilisation, fut fait prisonnier en 1940 et passa avec ses compatriotes cinq années épouvantables dans un stalag réservé aux troupes coloniales. Obligés de les relâcher au moment de leur débâcle, les Allemands alignèrent ces sous-hommes et les mitraillèrent pour en débarrasser la planète. Laissé pour mort, Paul eut pourtant la vie sauve : deux balles lui avaient traversé l'épaule.

Solange et moi allions le dimanche, vers onze heures, le chercher à l'hôpital Saint-Joseph, par le métro ; il enveloppait avec une lenteur infinie ses longues jambes dans les bandes molletières réglementaires et venait passer l'après-midi chez nous. Rue Borghèse, mon père voulut l'associer comme nous tous à l'arrosage des salades, mais le pauvre Paul transpirait à grosses gouttes, et il fallut y renoncer. Il nous parlait de ses zébus qu'il avait hâte de revoir, et des redoutables « *Zoulas* » ou « *Djoulas* » (Ndlr Madagate.com : le mot exact est « *Jiolahy* ») les bandits cachés dans la forêt.

Après son départ, nous avons perdu tout contact : comme il

n'avait pas répondu à une lettre de Solange, nos parents demandèrent à un jeune couple bon chic bon genre de nos clients, qui avaient des relations dans la Grande Île, de retrouver sa trace ; après enquête, ils leur expliquèrent qu'il était inutile de chercher à le joindre : « Ces gens-là, c'est bien connu, n'ont aucune reconnaissance ! » En fait, il fut accueilli dans l'Île Rouge par la sanglante répression coloniale qui fit tant de morts (on s'en prenait tout particulièrement aux anciens soldats, réputés dangereux) de mars 1947 à 1948 et s'accompagna de toutes sortes d'exactions et de tortures, mais je ne l'ai su que plusieurs décennies plus tard.

Je me demandais ce qu'il était devenu dans la tourmente, mais Solange m'a appris qu'il lui avait écrit en 1955, lui demandant de lui procurer un papier officiel pour toucher la pension d'ancien combattant. À l'hôpital Saint-Joseph, elle fut éconduite sans ménagement. Il n'a donc pas eu la fin tragique que je redoutais.

Pour ce qui est de la répression, voir le remarquable blog de Michel Renard, *1947 : l'insurrection à Madagascar* (Jean Fremigacci) in *Marianne*, n° 401, 25 décembre 2004, <http://etudescoloniales.canalblog.com/archives/2006/11/22/3246791.html>

Javier Ruiz Aguilar

À Aranjuez, j'avais fait connaissance avec deux ouvriers qui visitaient comme moi la résidence royale. Nous fîmes ensuite un tour sur le canal, et ils m'emmenèrent boire un pot dans le camp américain où ils travaillaient, et où un gros contre-maître texan qui, à ma grande surprise, salait généreusement sa bière, nous l'offrit. L'un des deux Espagnols, Javier Ruiz Aguilar, habitait à La Linea, près de Gibraltar. Il m'annonça en décembre par lettre son arrivée à Paris où il venait chercher du travail, me demandant de l'attendre à la gare. Il arriva tout hébété, ayant traversé l'Espagne en deux jours et la France en quelques heures.

Mes parents l'accueillirent pour lui donner le temps de trouver un emploi, et je lui cédai ma chambre du sixième. Ne sachant pas bien le français, et n'ayant pas de métier, il eut bien du mal à se faire embaucher. Il partit un jour tout joyeux pour un chantier signalé par Parrain où on avait accepté de l'employer comme

peintre, et revint le soir en pleurant de honte et jetant sur la table les quelques francs avec lesquels on l'avait congédié. Fier comme un hidalgo, il tint à ce qu'on lui trouve une location bon marché. Une vieille cliente du boulevard Pereire consentit à lui louer à bas prix une chambre bourgeoise dans son trop vaste appartement. J'accompagnai Javier chez la vieille dame pour le lui présenter. Elle nous ouvrit elle-même la porte, vêtue d'une somptueuse robe de chambre, bien qu'il fût à peine seize heures. Je crois qu'elle ne sortait plus guère.

Elle ne posa aucune question à son nouveau locataire, mes parents lui ayant déjà donné tous les renseignements qui étaient en leur possession. Elle lui expliqua qu'il ne devait pas faire de cuisine ni introduire chez elle qui que ce fût, homme ou femme, et lui remit une clé de son appartement. Puis elle nous fit entrer dans la chambre qu'elle lui avait réservée et nous y laissa. C'était une vaste pièce meublée en style Louis XV et dont les tentures étaient, à vrai dire, assez défraîchies.

Le pauvre Javier, très impressionné, s'assit précautionneusement au bord d'une chaise fragile, et me dit, accablé :

« Mais c'est bien trop beau ! Je voulais une chambre comme la tienne, et même beaucoup plus simple !

– Sans doute, lui répondis-je, mais elle t'aurait coûté cinq fois plus cher ! »

Puis il m'accompagna chez la concierge, à qui je présentai, comme son hôtesse nous l'avait recommandé, ce locataire d'un type inhabituel et je laissai Javier à ses nouvelles splendeurs. Il vécut là plusieurs semaines, se nourrissant exclusivement « *de lait et de miel*, comme dans la *Bible* » selon son expression, et ne venait plus dîner qu'aux week-ends.

Communiste à tous crins, il finit par s'adresser, toute honte bue, à l'église espagnole qui lui trouva enfin du travail et un dortoir. Curieux de tout, il aimait parler de politique, de religion et d'art, et fut très heureux de trouver en ma fiancée une interlocutrice qui parlait parfaitement l'espagnol. Quand je fus mobilisé, nous continuâmes à correspondre jusqu'à mon arrivée en Algérie, où je ré-

pondis encore à une lettre en lui décrivant notre triste besogne d'occupants. Puis ce fut le silence total et définitif. Il venait de se faire embaucher dans un chantier de banlieue, Bagneux, à ce qu'il me semble, et je lus dans le journal que dans cette ville plusieurs ouvriers avaient trouvé la mort par suite de l'effondrement d'un mur. Je me suis toujours demandé si son destin s'était arrêté là, s'il m'avait pris pour un social-traître parce que je servais, bien malgré moi, dans les parachutistes, ou s'il était parti pour le Paradis soviétique, comme il rêvait de le faire.

C'était un petit homme basané aux traits chevalins taillés à coups de serpe, et d'une maigreur toute andalouse. Autodidacte, il me reprochait d'aimer Montaigne, « un vieil auteur » dont la philosophie ne pouvait plus avoir le moindre intérêt, pensait que l'opéra était un art bourgeois promis aux poubelles de l'histoire, me demandait si je n'avais pas remarqué que la civilisation est toujours venue du sud, et attendait le Grand Soir où il règlerait ses comptes avec Franco et la canaille des exploités et des curés. J'ai toujours regretté cet ami plein de curiosité, courageux et chimérique, dont il ne nous reste que les verres à eau de cristal qu'il nous offrit pour notre mariage.

Appoigny

Le village d'Appoigny, situé à sept kilomètres d'Auxerre, offre au visiteur une belle église du XII^e siècle et quelques rues anciennes. Aucun souvenir ne nous y liait avant l'installation de mes parents, et il perdit tout charme avec la construction de lotissements et d'un supermarché et la disparition des petits commerces (deux boucheries, deux boulangeries, deux bureaux de tabac, un chocolatier, un pharmacien, un volailler, un coiffeur, un fleuriste et plusieurs épiceries) qui l'animaient.

La maison qu'y achetèrent mes parents donnait sur la rue du Tour des Fossés et sur la ruelle du Castel-Bourgeois. À l'ombre du clocher, c'était une ancienne ferme précédée d'un jardin que mes parents redessinèrent et plantèrent avec beaucoup de goût et qui ne manquait pas de caractère. Seule Nadine y était attachée comme à une maison de famille, et elle a été revendue à la mort de Maman.

Les Roulier de Neuilly

Henri Émile Roulier (Brassy, 23/04/1905-27/07/1996)

« Des souris et des hommes... »

Comme il était le parrain de Solange, nous l'appelions tous Parrain. À cinq ans, il fit le coup de poing, à l'école, contre les mécréants qui niaient l'existence du Père Noël. Il perdit par la suite quelque peu de son agressivité, mais garda un cœur pur et beaucoup de naïveté, s'indignant par exemple quand mon père affirmait que les courses de chevaux (auxquelles ils ne jouaient d'ailleurs jamais) étaient truquées. En politique, il n'avait guère de convictions, ne s'intéressait pas plus que Maman à la chose publique. L'aversion des Roulier pour la politique me paraissait surprenante, tous les paysans et commerçants que j'ai connus étant fort intéressés par ce sujet. À la réflexion ce trait (que j'ai retrouvé chez Armand Lastère) leur venait sans doute de leur passé de domestiques : on ne saurait servir des maîtres avec les égards auxquels ils estiment avoir droit, si l'on osait poser sur la société un regard critique. Je ne l'ai jamais entendu porter de jugement sur le régime de Vichy, mais comme tout le monde autour de moi il haïssait l'occupant allemand, bien qu'il ait été trop jeune pour participer à la première guerre mondiale et que, ayant été enrôlé dans la marine, il ait été réformé avant d'avoir atteint le port, parce qu'il avait les pieds plats : son passé glorieux de marin, comme sa calvitie, étaient d'éternels sujets de plaisanteries, qu'il n'était pas le dernier à relancer. Il était attiré par l'eau, ayant participé dans sa jeunesse à des compétitions à la rame. Plus tard il avait fait des haltères pour devenir « fort des Halles », ayant eu l'occasion d'admirer ces athlètes populaires quand il faisait, de grand matin, le marché pour la boutique de son père. Il ne s'intéressait ni à la lecture ni aux arts, mais adorait chanter au dessert, d'une belle voix qu'il n'avait pas eu l'occasion de cultiver.

Il fut mis en apprentissage chez un serrurier, tomba amoureux d'une très jolie petite boulangère corrézienne, Catherine Chadelaud, et l'épousa le 24 septembre 1927. À la mort de leurs parents,

le frère et la sœur, aidés de leurs conjoints, reprirent l'affaire puis furent obligés de se séparer, la propriétaire refusant de renouveler un bail qui nuisait au standing de son immeuble. Cette séparation se fit sans aucune contestation de part ni d'autre, et je n'ai jamais vu de familles aussi unies, sans jamais un nuage, sinon celles des sœurs Pinto. Parrain reprit donc son premier métier, s'établissant comme artisan rue de Longchamp, à Neuilly-sur-Seine. Il fit faillite. C'était l'époque de la grande crise économique. Parrain était un ouvrier fort, habile, et grand travailleur. Il connut sans doute le problème de tous les artisans, qui est de se faire payer leur travail, surtout par une clientèle huppée comme celle de Neuilly. Il ouvrit un nouvel atelier non loin de là, rue du Pont (devenue rue Paul Chatrouse après la guerre), Takéty fut employée à plein temps à faire du porte à porte pour recouvrer ses créances, et ce système leur réussit. Le couple avait deux enfants, Roger, né en 1928 et Gisèle, née en 1931, et nous avons grandi ensemble, sauf pendant les vacances qu'il passaient dans la famille de Takéty, à Masseret.

Parrain adorait les enfants qui le lui rendaient bien, impressionnés par la taille de ce géant d'environ un mètre quatre-vingt et quatre-vingt dix kilos de muscles, et amusés par ses divers talents : jeux de mots, chansons, déclamation de « *Ma Belle-mère* », aptitude curieuse à remuer les oreilles...

Au cours de l'été 1938, il vint en vacances à Brassy avec sa famille et mes parents. J'ai gardé de leur passage un souvenir merveilleux : les prés étaient pleins de papillons de toutes couleurs qui s'envolaient sous nos pas, et Solange en commença une collection éphémère, épinglant les pauvres bêtes, vivantes, sur une grande feuille de carton. Mais surtout, Parrain nous apprit à pêcher de petits poissons dans le ruisseau en y calant une bouteille ouverte, qui contenait un peu de pain, à contre-courant, et Papa nous fabriqua deux voitures de branchages qui, à la grande déception de Solange, ne roulaient pas. Mais nous pouvions nous asseoir dessus, et nous laisser traîner à une vitesse grisante par nos pères. De la même année sans doute, j'ai gardé une image très

nette du barrage de Chaumeçon dont la très modeste chute me parut impressionnante.

À partir de ce moment, surtout au lendemain de la guerre, les affaires de mon oncle prospérèrent. Il acheta sa boutique qui comportait une arrière-boutique utilisée comme cuisine et salle à manger où Takéty nous servait des œufs « à la neige » délicieux, dans des assiettes à dessert ajourées d'où la crème à la vanille s'écoulait irrésistiblement sur nos genoux, car sa petite table ne pouvait nous accueillir tous. Aussi, chaque fois que nous prenions ensemble un repas à Neuilly, était-ce dans la boutique. Le couple possédait en outre un trois pièces au premier étage de cet immeuble très vétuste, qui était encore équipé de toilettes dans la cour. On entraît directement du palier dans la vaste chambre des parents qui donnait sur la rue, et les chambrettes de Gisèle et Roger, sur lesquelles furent prises des toilettes privées, étaient disposées en enfilade, sur cour.

Il acheta ou loua, de 1940 à 1944, un grand jardin au Mont-Valérien, où nous avons passé en famille plus d'un beau dimanche ; on dînait sous une tonnelle dans un caboulot fréquenté par les ouvriers qui louaient un jardin alentour. On pouvait « *apporter son manger* » et on s'extasia le jour où Takéty eut l'idée d'offrir, dans une cruche de faïence qui avait préservé leur fraîcheur, des haricots secs en salade. J'allais acheter avec mon père et Parrain du vin et de la limonade au comptoir de la salle sombre. Deux objets me fascinaient particulièrement : accrochée sous la tonnelle, une publicité pour Marie-Brizard, qui représentait en gros plan une très jolie blonde des années trente buvant son anisette au moyen d'une paille qu'elle serrait entre ses lèvres rouge cerise et, dans le jardin, un jeu de *crapaud*. Puis Parrain acheta son très vaste atelier et en association avec le bougnat d'en face, Matha, et un autre artisan de ses amis, Pradalier, le très grand terrain attenant sur lequel était construit un vieil immeuble de rapport, rue Soyer. Puis, l'oncle Émile ayant abandonné la location du jardin de la rue Borghèse, il fit encore l'acquisition d'un grand terrain à Saint-Cucufa, où il fit construire pour ses vieux jours une petite maison

qui ne pouvait convenir qu'à lui. Devenu veuf en 1961, il dut renoncer à ce projet, et se retirer à Appoigny, près de sa sœur, pour y cultiver son dernier jardin.

Le suicide de Takéty, en 1960, que j'ai appris à Blida par une lettre de Maman avait été pour moi un événement aussi douloureux que surprenant. De retour d'Algérie, je rendis visite à Parrain avec Sarah, à Saint-Cucufa où il vivait depuis la mort de Takéty. La conversation tomba sur Odette Moulin, et Parrain dit qu'elle n'avait pas eu de chance, et la compara à Prisca. Je lui fis remarquer qu'il y avait entre les deux femmes une grande différence : Prisca était fort intelligente, tandis qu'Odette était « *con* ». Le soir, nous retrouvâmes Denise et Guy qui nous racontèrent que Parrain avait une liaison avec sa cousine. Il se souvint naturellement de ce que je lui avais dit, et m'a répété bien des fois que je l'avais bien jugée !

Parrain réalisa ses biens, qui représentaient une petite fortune, du fait de la valeur qu'avaient acquise les terrains à Neuilly et en région parisienne. Économe, il acheta un grand jardin près de celui de mon père, rue du Raimbeuf, et y fit monter une curieuse petite maison préfabriquée, où il entassa les meubles énormes qu'il affectionnait, et un grand hangar où il rangea son matériel de serrurier. Odette Moulin vint le rejoindre et il consentit à l'épouser, sur les instances de mes parents, le 6 septembre 1965. Elle fit construire en face de la maison de Parrain un hideux pavillon de banlieue qu'elle baptisa *Le Clos fleuri* et orna de nains de jardin ! Parrain y fit transporter ses gros meubles qui ne s'y trouvèrent pas plus à l'aise, et mit en location sa baraque. Ils firent un des couples les plus sinistres que j'aie connus, assez semblable à celui de tante Henriette et de sa nièce Berthe Renault, avec en plus le problème de l'appétit sexuel de Parrain dont Odette, devenue vieille, se plaignait beaucoup, et celui de l'argent : elle en avait assez et lui beaucoup, mais il réservait sa fortune à ses enfants et pratiquait des économies sordides, nous enviant d'acheter des choux en début de saison !

Sa nouvelle épouse prit sa revanche en le poussant, à plus de

quatre-vingts ans, à se faire couper une jambe (ô Freud !) à la suite de problèmes artériels : l'hôpital d'Auxerre affectionnait ce genre d'interventions. Il fit preuve de beaucoup de courage, s'efforçant de suivre une rééducation qui ne pouvait être complète, du fait de son âge et de son poids : « Ils en ont de la chance ! » soupirait-il en regardant des jeunes amputés de vingt ans qui jonglaient avec dextérité avec leurs béquilles...

Odette dut être hospitalisée à son tour dans une maison de santé ; Roger et Gisèle décidèrent Parrain, qui ne pouvait rester seul, du fait de son infirmité aggravée par une cécité presque complète, à se retirer dans une maison de retraite. À partir de ce moment, il n'eut plus aucun contact avec sa seconde épouse. Après divers séjours, il s'éteignit dans un établissement confortable, à Argenteuil, où je lui rendis plusieurs visites. Il conserva jusqu'au bout une mémoire intacte. Il demandait toujours des nouvelles de chacun, et me parlait longuement du quartier de son enfance, qu'il connaissait maison par maison. Il me racontait ses souvenirs, et comment il allait chercher du lait à la ferme la plus proche, Porte Maillot, me prenant quelquefois à témoin d'une époque que je n'avais pu connaître... Lors de ma dernière visite, je le trouvai entouré d'une petite cour de vieilles dames, dans le jardin. À sa gauche était assise son amie de cœur, qui s'absenta une dizaine de minutes. Inquiet, il voulait aller à sa recherche, disant qu'il souhaitait se reposer. Je le fis patienter et les laissai dans le jardin, une demi-heure après le retour de son amie. Un soir, après un dîner fort gai qu'il avait animé en poussant la chansonnette, il fut pris d'un malaise et nous quitta pour toujours.

• *Des souris et des hommes* (Robert Burns, 1759-1796)

<i>The best laid schemes o'mice an'</i>	Les plans les mieux conçus
<i>[men]</i>	[des souris et des hommes]
<i>Gang aft agley</i>	Tournent souvent mal
<i>An' lea'e us nought but grief an'</i>	Et ne nous laissent rien que
<i>[pain]</i>	[chagrin et peine]
<i>For promis'd joy</i>	Au lieu de la joie promise
<i>(To a mouse)</i>	(À une souris)

• *Ma belle-mère*

C'était un monologue comique en alexandrins dans le goût 1900 qui commençait sur un ton dramatique :

« *Enragé je le suis ! Longtemps j'en ai douté,
Mais je vois bien, hélas, que c'est la vérité !* »

Le héros, en compagnie de sa femme et de sa belle-mère, prend un fiacre pour une promenade. Les deux femmes sont dans la voiture et lui devant, « *Près du cocher assis* » (Parrain avait une diction impeccable, respectant toutes les liaisons comme on le faisait encore à la Comédie française, et roulant les R comme à l'Opéra quand il chantait ou déclamait, ce qui donnait en l'occurrence un cocher *rassis*, effet voulu sans nul doute par l'auteur). Mais belle-maman est de mauvaise humeur :

« *Le char numéroté roulait sur un volcan* »

et elle prend prétexte de ce que son gendre a allumé un cigare pour ouvrir les hostilités, proclamant que c'est une infamie

« *Que d'empester ainsi une mère et sa fille !* »

Le ton monte, bien que la jeune femme s'efforce de calmer sa mère, qui finit par mordre le postérieur du héros, y laissant son dentier :

« *Tel Épaminondas blessé d'un fer mortel,
J'arrachai de la plaie cet instrument cruel* »

qu'il jette au loin ; après maints ricochets, mordant au passage le nez d'un garçon de café, la prothèse finit dans le verre d'un consommateur assis à une terrasse. Le malheureux gendre, fiévreux, ayant consulté vainement « *le grand Pasteur* », fait ses adieux, confiant à l'assemblée sa jeune veuve :

« *Je m'en vais m'étouffer entre deux matelas !* »

car

« *On guérit les morsures de lions, tigres et panthères
Mais on ne guérit pas celles des belles-mères !* »

Cette longue tirade était le clou de chaque festin. Entre le dessert et le café, nous chantions sur l'air des lampions : « *Ma belle-mère ! Ma belle-mère !* ». Parrain, après s'être fait un peu prier, se levait et, dans un silence admiratif, commençait sa déclamation, qui se ter-

minait invariablement dans un tonnerre de rires et d'applaudissements. Je l'ai entendue pour la dernière fois à l'occasion de son second mariage, mais il cherchait ses mots, oubliait des phrases et des effets : sa mémoire était intacte, mais le cœur n'y était plus.

Catherine Chadelaud (Takéty, 1906-1961)

Catherine Chadelaud (Masseret, 20/12/1906-Rennes, 07/10/1961), était la fille de Pierre Chadelaud (1871-1950), agriculteur, et de sa femme Marie Mavaleix. Née en 1867, celle-ci fit une chute pendant l'hiver 1941, se cassa une côte et mourut l'année suivante dans de grandes souffrances. Elle avait eu trois autres enfants : Julien, né le 28 décembre 1897 fut tué sur le front le 12 août 1918 ; Roger et Anna, que j'ai connus et qui étaient les aînés de Catherine, n'ont pas eu d'enfants.

Quand Parrain l'épousa le 24 septembre 1927, on l'appelait Ketty, et Solange devait la surnommer Takéty : ce nom, qui évoquait le débit ultra-rapide de sa parole (au point que, par moment, elle bégayait un peu), lui resta. C'était une femme jolie et exubérante, dynamique, avec des manières brusques, et le verbe haut. Je la revois encore dans sa boutique, où nous étions passés avec mon père pour emmener Gisèle en promenade à bicyclette : ma cousine était à genoux devant son vélo dégonflé, et souriait tranquillement sous l'avalanche des reproches maternels. Je la revois, très fière, à un spectacle de l'école où Roger apparaissait en page dans un costume d'argent. Je la revois dans sa cuisine, servant dans ses assiettes à dessert ajourées ses fameux œufs à la neige ou, pendant la guerre, un faux gâteau au chocolat, à base de haricots secs. Je la revois dans ses jardins successifs du Mont-Valérien, de la rue Borghèse, en pique-nique et, en short, à Saint-Cucufa, toujours active... En fait, elle est présente dans chaque semaine de mon enfance parisienne.

J'éprouvai beaucoup de peine de sa mort tragique, ayant toujours adoré ma tante. Son exubérance, et un brin d'excentricité, en faisaient une figure originale et attachante de la famille, et elle a emporté avec elle ce qui nous restait d'enfance.

Gisèle Roulier (19 juin 1931-7 mai 2008)

Gisèle eut une enfance heureuse, comme nous tous. Elle était aussi gaie que son frère et, peu portée vers la lecture et les études, rêvait de se marier et d'avoir douze enfants. Elle était fort jolie, bien que mes sœurs prétendissent qu'elle avait un nez en pied de marmite (ce qui était exagéré) et une peau de crapaud, mais ce n'étaient que de ces gracieusetés que les filles réservent ordinairement à plus jolies qu'elles ! Bien sûr, cela n'empêchait pas l'affection et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu entre nous le moindre différend. Bien au contraire, voir chaque semaine Gisèle et sa famille, « *les Neuillycois* », était pour nous tous une fête sans fin renouvelée. J'avais peut-être quinze ans quand mes parents nous ont appris qu'elle s'appelait Christiane sur les registres de l'état civil, et j'en fus très étonné, et même choqué, comme d'une trahison !

Elle a commencé à travailler dans la banque à l'âge de quatorze ou quinze ans, comme c'était encore l'usage dans nos familles, et y a fait toute sa carrière. À notre grande surprise, elle ne s'est jamais mariée. Elle menait une vie de jeune fille fort libre selon les critères de l'époque. Douée d'une profonde bonté, elle a fait face avec courage au deuil de sa mère, et a montré une patience admirable, passant sur les défauts d'Odette et ignorant sa jalousie pour rester en relation avec son père et ne pas lui compliquer la vie.

Elle s'est retirée à Sanary, où elle a rencontré un Arménien de son âge, Roger Baronian, avec qui elle a fini ses jours. Ils ne venaient qu'assez rarement à Paris, ou plutôt à Courbevoie où, comme Roger (son frère), elle a acheté un appartement quand ils ont hérité de leur mère. Aussi ne la voyions-nous guère qu'une fois l'an, à notre grand regret.

Depuis bien des années, Gisèle souffrait de graves troubles de la mémoire, dont elle était parfaitement consciente. Le mal s'est aggravé à partir de 2002, et elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, avec des éclairs de lucidité. Son compagnon, heureusement, s'en occupait avec dévouement. Mais son état de dépendance fendait le cœur, et l'on demeurait incapable d'adoucir ses derniers jours !

En avril 2008, l'état de Gisèle s'est subitement aggravé, et elle est morte dans de grandes souffrances d'une suite d'hémorragies cérébrales. Son compagnon a tenu à la soigner lui-même jusqu'au bout, alors que son état aurait depuis longtemps justifié son hospitalisation. Terrassé par le chagrin, il n'a pu assister à ses obsèques, qui se sont déroulées à Neuilly, où elle repose avec ses parents.

Roger Roulier (13 avril 1928-2 août 2010)

Roger Roulier était un garçon très différent de ce que je fus, sportif, manuel, et passionné de jardinage comme nos pères. Sa petite taille désespérait sa mère, et je me souviens que Maman avait dit à mon père que pour sa communion, Ketty n'aurait pas dû le mettre en pantalon long, cela le rapetissait encore ! Et puis il se mit à pousser d'un seul coup, atteignit, je crois, un mètre soixante-dix, ce qui était fort honorable en notre jeune temps, et devint un solide et joyeux gaillard.

Il a épousé Odette Capelle, une charmante jeune fille qui nous parut minuscule (elle devait avoir la taille de Sarah), le 1er juillet 1950, et en a eu deux filles. Christine, née le 13 juillet 1953, trop tard pour que l'oncle Émile puisse conduire comme prévu sa mère à la clinique, s'est mariée à Jacques Gautier dont elle a eu trois enfants, Carole, Agnès et Stéphane et exerce le métier d'infirmière. Sa sœur Brigitte, née le 3 décembre 1957, adore les animaux; elle n'a pas eu d'enfants, mais vit avec un compagnon, François, qui est un garçon extrêmement sympathique. Elles étaient déjà grandes quand leurs parents ont divorcé.

Mon cousin Roger rencontra plus tard Yvonne Emmenecker, qui a été adoptée d'emblée par la famille, et ils vécurent habituellement dans sa grande maison normande de La Lande en Son, tout près de Gisors, pratiquant une généreuse hospitalité. Ce qui caractérisait le mieux Roger, outre sa vitalité, était son courage (il a affronté la maladie dans ses quinze dernières années avec une bravoure exemplaire), sa gaieté et son sens de la famille, dont il fut l'un des piliers.

Les derniers jours de Roger, accablé par la maladie, furent d'au-

tant plus pénibles qu'il était parfaitement conscient de son état et que sa compagne, presque impotente, était également très diminuée. Le couple ne gardait une certaine autonomie que grâce aux soins dont l'entourait la fille d'Yvonne. La dernière fois que nous leur avons rendu visite à leur domicile, Roger avait confié à Sarah qu'il avait hâte de rejoindre Gisèle. C'était en 2008. Lors des obsèques de sa sœur, il s'était longuement penché sur la fosse, où sa place était prête.

La compagne de Roger Roulier est morte d'une infection pulmonaire après deux jours d'hospitalisation, au mois d'avril 2009, et notre cousin a oublié de nous prévenir ; pourtant, il gardait toute sa tête. Dans la belle maison de retraite où ils ont fini leurs jours, il s'était fait beaucoup d'amis, et le personnel ne tarissait pas d'éloges sur sa gentillesse.

La santé de Roger m'a conduit à prendre contact avec ses filles, Christine et Brigitte, que je connaissais si peu et que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer au chevet de leur père. Après la mort d'Yvonne, elles s'en occupèrent beaucoup, en effet, l'entourant jusqu'à la dernière minute de leur soins affectueux et de leur dévouement et c'est un plaisir d'avoir (re)fait connaissance.

En la personne de Roger, je pleure en quelque sorte un grand frère. Mais enfin, comme dit ma nièce Nadine, « C'est une génération qui s'en va ! » Oui, mais il s'agit de la mienne ! 😊

Rue Borghèse

« Tout est au duc, Monsieur, tout est au duc,

Non non c'est fou, Monsieur, ce que le duc a ! » (Charles Trénet)

Un vaste polygone délimité par l'avenue Victor Hugo sur environ 65 mètres, la rue Borghèse sur 85 mètres et la rue Michelis (alors rue du Marché) sur 104 mètres, appartenait à la famille autrichienne des ducs d'Arenberg, qui possédaient, au 19 de l'avenue Victor Hugo, un très bel hôtel particulier dont l'escalier monumental était précédé par une cour d'honneur fermée par des grilles, dont il ne reste que les pilastres qui encadrent l'entrée de l'immeuble qui l'a remplacé. Un grand parc ceint de murs de pierre d'une hauteur de deux mètres cinquante entourait l'hôtel. Il

avait été coupé en deux par un mur de briques de même hauteur. C'était à Neuilly-sur-Seine, et le propriétaire avait loué à notre oncle Émile, du temps où il conduisait son fiacre, la partie qui donnait sur la rue Borghèse, un potager d'environ 5000 mètres carrés encombré de quelques dépendances devenues inutiles. Ce terrain qui est aujourd'hui occupé en grande partie par un groupe scolaire de la ville de Neuilly, devint le jardin de nos deux familles grâce à la générosité du locataire.

La famille d'Arenberg ou Aremberg dont les fiefs, qui finirent par relever du Saint Empire Romain Germanique, étaient répartis sur les territoires de la Belgique et de l'Allemagne, était également française depuis le début du XIX^e siècle, et non autrichienne comme nous le disions. Le duc était alors Engelbert Marie, prince d'Arenberg, neuvième duc d'Arenberg (1875-1949), un descendant du Prince de Ligne. Thomas David signale qu'au XIX^e siècle un comte Pelletier de Chambure, époux d'une Claudine Digoy, grand-tante de Hugues Digoy, avait acheté un château aux « ducs et princes » d'Arenberg ». Ce monde était bien petit !

On accédait au jardin par une grande et grossière porte en bois flanquée de deux pilastres et située en face de celle de l'immeuble du 1, rue Borghèse dont les concierges, des Bretons à l'accent morvandiau, devinrent presque des amis au fil des années. À gauche, un bassin en ciment de deux mètres sur quatre précédait des remises appuyées au mur d'enceinte, où l'oncle Émile avait mis sur cales, en attendant des jours meilleurs, une partie de ses équipages. Comme les batteries fonctionnaient encore, ce fut un jeu interdit et d'autant plus amusant de monter dans une de ces belles autos, en suivant Roger qui s'installait au volant et faisait ronfler le moteur. À droite de la porte d'entrée un pavillon de gardiens occupait l'angle de la rue Borghèse et de la rue du Marché. Il avait un étage et était pareillement délabré et interdit. Naguère, l'oncle Émile venait y dormir au premier étage... en passant par une fenêtre au moyen d'une échelle, l'escalier intérieur s'étant effondré. Comme il y avait danger reconnu, je crois que personne, même Roger, ne s'y aventurait. La moitié droite, en entrant, était

dans sa plus grande partie cultivée par Parrain, et comportait d'autres mystères : le jardin y était disposé en terrasses parallèles à la rue du Marché, et des trous sombres révélèrent des souterrains qu'il nous était impossible d'explorer, mais auxquels nous avions tout loisir de rêver...

La partie gauche du jardin était le domaine de mon père, à l'exception de l'espace situé au bout des remises où une pelouse ombragée était réservée aux pique-niques et aux dames. Le fond était orné de superbes lilas si touffus que nos parents purent y aménager des toilettes sommaires. Un pan du mur de la rue Borghèse s'était effondré de l'intérieur, à mi-hauteur, et des barbelés avaient remplacé la pierre. C'était un autre jeu d'y grimper et de guetter les très rares passants de cette rue calme.

Mais notre véritable territoire était situé sous un bouquet d'arbres, à mi-longueur du mur de briques. Nos aînés nous avaient installé sur des cales de pierre la carcasse d'une antique limousine qui avait perdu jusqu'à ses vitres. Nous avons aménagé cette magnifique cabane en buvette, où nous vendions avec un mince bénéfice des boissons fraîches à nos parents, qui se tenaient évidemment sur la terrasse. Un très long panneau de bois accroché au fronton annonçait « *Au rendez-vous des jardiniers* », et le capot de fer d'une autre voiture, posé contre la lunette arrière qui servait de passage, fit une chambre très convenable, où je faisais de courtes siestes avec Gisèle. Mais c'était la guerre, et pour une raison obscure nous entrâmes en conflit avec Bernard, le fils du gardien du duc, un garnement de dix ans noir comme un Napolitain. Il s'ensuivit entre Roger et lui des échanges de cailloux et même de briques : je me réfugiais avec les filles dans le café devenu casemate, tandis que Roger, juché sur le toit, veillait au salut de l'Empire. Las, les meilleures choses ont une fin, et les adultes firent cesser de part et d'autre ces bombardements excitants.

Que dire encore de ce jardin où nous avons passé tant de dimanches après-midi et de lundis ? Nous y avons tenté la fabrication de savon à partir de marrons, selon quelque recette puisée Dieu sait où, sous la direction de Solange. Mais cet ersatz était

mou et fut déclaré décevant. Un jour, Solange et Monique Ridoin trouvèrent un petit chat et entreprirent de l'élever en grand secret dans la malle arrière d'une voiture de la remise, s'arrangeant pour lui rendre visite quotidiennement, à tour de rôle, à l'insu des parents, ce qui ne put durer bien longtemps. Sur le bassin je jouais indéfiniment avec un voilier dont il ne resta bientôt que la coque : j'y embarquais de force des fourmis, et m'irritais de les voir s'évader à la nage avec une belle obstination. Que Dieu me pardonne, car je les punissais de mort, et pris pendant longtemps grand plaisir à exterminer ces innocentes bestioles.

Le jardin de la rue Borghèse n'était pas seulement un terrain de loisir : ses cultures offraient, en ces temps de pénurie, un réel apport alimentaire à nos deux familles. Mon père m'embauchait plus souvent qu'à mon gré pour l'aider à planter ses laitues, à cueillir haricots, tomates et fraises, et surtout à arroser. Chaque matin, quand la saison et le temps l'exigeaient, et jusqu'après la guerre, je devais me lever une heure plus tôt pour aller seul procéder aux arrosages matinaux (les meilleurs), avant la classe. Comme le jardinage était une activité si méprisée à Mhère qu'elle était pratiquement réservée aux femmes, qui n'y touchaient guère, je le pris en haine pour le reste de mes jours mais n'en fus vraiment libéré qu'après la mort de mon père, qui même à Appoigny faisait lever avant l'aube toute sa maisonnée – enrichie de Guy et de Sarah – pour cueillir ses fraises et ses haricots ! Mais le temps de la rue Borghèse était passé depuis longtemps : l'abondance étant revenue, l'oncle Émile avait renoncé à cette location à la fin des années quarante.

Saint-Cucufa

En 1946-1947, Parrain acheta un grand terrain qui s'étendait sur les deux pentes d'un étroit vallon situé entre la Malmaison et l'étang de Saint-Cucufa. Au fond coulait un ruisseau, qu'on franchissait sur une passerelle de fer. C'était une zone peu construite de jardins qui, à l'époque, s'étendaient sur les deux rives et étaient bordés de haies. Aujourd'hui ils ont été divisés, chacun faisant place à deux pavillons entourés de verdure. Celui de Parrain,

comme beaucoup, ne possédait, à une extrémité, qu'une cabane de planches qui surmontait une cave. En face et un peu plus bas se trouvait une grande tonnelle où se transportèrent, à la belle saison, nos festins dominicaux, qui réunissaient, outre nos deux familles, deux couples de bons vivants, artisans amis des Roulier : les Thibault et les Bouchetard, ainsi que des invités occasionnels comme M. Bagnasco. Parrain travaillait dur à son jardin, dont il « orna » l'allée centrale ainsi que les rives du ruisseau de grosses bordures de béton.

Pour nous, les journées ou demi-journées, dont le point fort restait le repas, suivi d'agréables siestes dans l'herbe, étaient consacrées aux jeux, à la lecture et aux promenades en forêt. Le soir, selon les possibilités, on rentrait en voiture avec Parrain ou, s'il passait la nuit à Saint-Cucufa, en autobus, par la Défense, dont la place était alors bordée de maisons d'assez pauvre apparence, et le Pont de Neuilly.

Vers 1953, Parrain entreprit la construction d'une maison fort incommode, face à la cabane. Une chambre exiguë et un garage en constituaient la partie haute, une salle de séjour et une cuisine de dimensions modestes occupaient le niveau inférieur. Le tout, en pierres de taille, était dans le style robuste qu'il affectionnait. Cette maisonnette, qu'il destinait à sa retraite, fut vendue vers 1965 avec la partie rive droite du jardin où elle était construite. La rive gauche constitua, pour la vente, un second lot.

Amis de Parrain

Thibault et Bouchetard étaient de joyeux lurons : le second était un Morvandiau de l'Yonne, qui aimait à répéter :

« Point d'iau, tounarre, du vingn'! In'hon-me è fant qu'cè beuve ! »

À quoi l'on aurait pu répondre :

« Pourquoiè boère du chti vngn' quand y'é d'lè chi bounne ieau que s'pard »
car la sagesse des nations, comme Janus, a deux visages ; à « Tel père, tel fils » répond « À père avare, fils prodigue », et si « Les voyages forment la jeunesse », on sait qu'en revanche « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

Bagnasco, voisin et ami de Parrain, était un maçon d'origine pié-

montaise qui avait créé sa propre entreprise, où son fils Robert lui a succédé, avant de faire fortune à la Bourse. Ce dernier m'a parlé avec émotion de mes parents à l'occasion des obsèques de Parrain puis de Gisèle, me rappelant qu'ils avaient aidé son père au lendemain de la guerre.

Les Roulier de Chelles

Mathilde Desnoyers

La cousine Mathilde, sous des dehors doux et aimables, alliait les solides qualités d'une femme d'affaires habile et la faiblesse d'une mère trop tendre, qui gâtait ses enfants à l'excès.

Mal mariée à un traîneur de sabre, le capitaine Aimé Moulin, elle sut relever le grand restaurant de Chelles, qu'elle avait hérité de ses parents, de la mauvaise gestion de son mari, pendant sa captivité, et parvint à en faire un établissement brillant, doté d'une très belle salle de spectacles où sa fille Odette jouait les cantatrices tandis que son cousin – Roger Roulier – dont l'allure m'étonnait beaucoup, jusqu'à ce que j'aie compris, fort tard, qu'il était homosexuel et fier de l'être, ce qui était très exceptionnel en ce temps-là, et tout à son honneur, se produisait en travesti avec jubilation. En dehors de ces festivités, il était son bras droit, travailleur et bon gestionnaire, et ne fut pas pour rien dans la prospérité de son commerce.

Elle divorça au retour de son mari, non sans qu'il ait réclamé sa part (je me souviens d'un déjeuner fastidieux au cours duquel les deux parties vinrent défendre leurs intérêts respectifs devant mon père, improvisé juge de paix) et maintint son commerce tant qu'elle en eut la force, puis elle passa les rênes à ses enfants qui, incapables de s'entendre, finirent par le lui faire vendre : c'est aujourd'hui le Prisunic de la ville. Nous allions quelquefois chez Mathilde, qui habitait une villa située dans un jardin, derrière son établissement, et j'ai connu sa mère, Marie Roulier, qui ressemblait à sa sœur Alexandrine, mais non son père, qui s'appelait Desnoyers. Le luxe du restaurant et le train de vie de cette famille qui s'était augmentée de deux brus et de cinq petits enfants m'éblouissaient. Mathilde et sa fille sont les seules personnes de ma connaissance qui aient pris un fiacre après la guerre ! Le restaurant vendu, les enfants, à l'exception du bon René, qui fut un ami de mon beau-frère Maurice Havio, se disputèrent les dépouilles de leur mère, non sans querelles sordides. Mathilde favorisa, du moins si j'en

crois les ragots d'Odette, son préféré, Armand : il ouvrit un hôtel dans le sud-ouest, tandis que le trop gentil René achetait un café à Chelles et qu'Odette prenait une boutique de frivolités boulevard de Clichy.

Mathilde subit avec beaucoup de résignation cette curée. Âgée et presque ruinée, elle se retira chez sa fille, à Appoigny, où elle supporta en silence son mauvais caractère et où elle s'est éteinte doucement, comme elle avait vécu.

• Homosexualité

On imagine mal aujourd'hui ce que pouvait être notre innocence. J'avais dix-sept ans quand je tombai, en lisant un livre d'André Gide qu'un camarade m'avait prêté, sur une note écrite naïvement en marge : « *Pédérastie ?* » Je pris mon dictionnaire et allai de surprise en surprise. J'avais pourtant commencé avec délices la lecture de Proust, mais je progressais lentement et n'en étais qu'à l'enfance. Je compris mieux les réticences du libraire, M. Laleur, qui me trouvait trop jeune pour cet achat, mais mon père m'avait appuyé. Lui-même professait un mépris sans bornes pour « *ces Messieurs de la jaquette* », selon la morale de son temps. Pour ma part, j'admets toutes les différences depuis toujours,

Les sociétés humaines prétendent tout régenter, et d'abord ce qui est le plus incontrôlable, c'est-à-dire la vie sexuelle. Et dans ce domaine, la nôtre n'a su que passer d'un extrême à l'autre. Naguère l'homosexualité était cruellement condamnée et traquée, ce qui engendrait des souffrances bien grandes et bien inutiles. L'homosexualité peut résulter de facteurs biologiques ou de conditions de vie particulières (marins, prisonniers) ou de traits culturels (séparation excessive des sexes pour des raisons religieuses, etc.). À présent, on en fait une affaire de goût, et on la place sur le même plan que l'hétérosexualité. Dans le même temps, comme si l'on ne pouvait se passer de tabous, on fait de la pédophilie, que les anciens Grecs exaltaient et qui n'inquiétait guère les contemporains d'André Gide, le crime des crimes, on croit la déceler partout et, comme le viol, qu'il ne s'agit pas non plus ici d'approuver, elle paraît aujourd'hui plus grave que le crime de sang !

Quand au débat sur le mariage homosexuel, je me rallie à l'idée si évidente de Derrida : à savoir, que le mariage civil devrait être aboli et remplacé par un contrat d'union civile, valable pour tous ceux qui le demanderaient, sans distinction de sexe, l'État laissant aux religions le mariage, institution qu'il a singée et dont il n'a que faire !

Odette Yvonne Reine Moulin (née le 13 novembre 1915)

Dès ma première enfance, j'eus peu de sympathie pour cette cousine qui venait souvent chez mes parents. C'était alors une jeune femme superbe, selon les canons des années folles, toujours vêtue et coiffée avec élégance. Son parfum, son maquillage et le renard qu'elle portait autour du cou m'indisposaient moins que sa conversation et je n'avais guère plus d'affinités avec son fils, Michel Courserant. Elle avait épousé, à vingt ans, un boulanger de Chelles, où elle fit une très avenante caissière, jusqu'à son divorce qui fut bientôt prononcé. Elle redevint serveuse au restaurant familial et contribua de son mieux à la mésentente entre ses frères puis elle dut abandonner sa boutique du boulevard de Clichy et achever sa carrière comme vendeuse chez *Frank*, un grand et très élégant magasin de confection de Passy.

Elle occupa sa vie entière à chercher un second mari, car une femme divorcée était alors fort mal considérée, et mes parents n'étaient nullement au-dessus de ce préjugé. Malheureusement elle y mettait trop d'ardeur, et si beaucoup d'hommes consentirent à partager son lit, aucun n'eut la sottise de l'épouser, jusqu'à ce que Parrain, qui avait été élevé avec elle à Gouvault, tombe très tardivement dans le piège, sur les instances de ma mère, qui ne pouvait souffrir que son frère vive « *dans le péché* » et de mon père, épris de respectabilité (cela se passait avant mai 68).

La répugnance qu'elle m'inspirait, et qui était d'autant plus grande que je dus toute ma vie lui faire bonne figure, avait une source différente : c'était une faiseuse d'histoires. À chacune de ses visites nous avions droit à ses doléances sans fin au sujet de son premier mari, de sa famille, puis à ses projets de remariage. Les difficultés conjugales de sa mère, Mathilde, vinrent s'ajouter à ses

commérages, après la guerre, et achevèrent de me la rendre odieuse.

Sa méchanceté éclata après son second mariage, dont elle fut d'abord très fière, saisissant chaque occasion pour parler de « [s]on mari » ! Elle afficha clairement, en vraie caricature de belle-mère, sa haine des enfants de ce dernier : Roger la lui rendait bien, mais Gisèle fit preuve d'une patience angélique. Odette dut recueillir Mathilde jusqu'à sa mort, la traitant sans excès de douceur. Maman, pour lui rendre service, prit quelquefois sa mère chez elle, ce qui était une lourde charge malgré la gentillesse de cette pauvre femme, et ne manqua jamais d'inviter Odette chaque fois que Parrain fut hospitalisé. Sa cousine, qui en avait toujours été jalouse, ne l'en détesta que davantage : quand Maman fut veuve, elle ne fut pratiquement jamais invitée chez son frère, les rares fois où nous ne pouvions lui rendre visite, comme par exemple pendant les vacances. Il est vrai qu'Odette dit à Sarah qu'elle regrettait de n'avoir pas été plus gentille avec elle, mais c'était après sa mort, et il est des regrets qui viennent trop tard.

Depuis que Parrain l'a abandonnée à son sort, elle est enfin sortie de ma vie. Ses enfants l'ont placée dans une maison de retraite où elle a probablement fini ses jours.

Nita

Fille de François Roulier et de Jeanne Fondin, Nita était une cousine germaine de ma mère. Bien que je l'aie connue à Chelles, je ne m'en souviens pas. Son mari avait deux fils d'un premier mariage, Pierre et Jacques. J'ai retrouvé la photo de mariage de ce dernier, qui avait été plus ou moins amoureux de Solange. Nita eut un fils et deux filles qui sont restées célibataires et vivent ensemble dans l'Yonne. Elles ont fréquenté Appoigny, et ont fermement pris parti pour Odette lors de sa séparation de fait avec Parrain.

Famille Bonneront

André Pierre Bonneront (10 août 1911-14 avril 1978)

C'est à son fils Michel que je dois les renseignements suivants : André a perdu son père à l'âge de douze ans. Muni du certificat d'études l'année précédente, il a travaillé au Chariot d'Or à Lagny (Frankel), puis entre comme apprenti serrurier dans une société qui existe toujours : Rethler.

De son mariage avec Andrée Deshorties naît un fils, Michel.

En 1939, à la déclaration de guerre, André est chef d'équipe chez Bréguet. Chargé de cacher un prototype d'avion à Bordeaux, il est ainsi bloqué en « zone libre ».

Michel, confié à Émilienne, sœur d'Andrée, part avec elle en exode : Laval, Vaumoise, Barlin dans la région du Nord. Michel y porte de la nourriture aux prisonniers Polonais de la fosse N° 9.

André, revenu en région parisienne en 1942-43, travaille pour l'Oncle Émile comme ambulancier avec son frère Georges et fabrique les fameux gazogènes.

André et Andrée ont caché Georges au 42, rue du Docteur Roux avant qu'il se réfugie dans notre chambre du sixième, rue Pierre Demours.

À la Libération, André s'installe à son compte (société C.V.E.F. (chaud - vide - électricité – froid) dans un local situé dans la cour de l'atelier de serrurerie Roulier, rue Soyer, à Neuilly-sur-Seine.

André possédait de nombreux brevets d'inventions. Quand il entreprend de réaliser le « compresseur Bonneront » il connaît de grandes difficultés financières, tombe malade, quitte la C.V.E.F. et est embauché comme chef d'atelier aux exécutions spéciales de la SATAM (SA pour tous appareillages mécaniques, fondée en 1921).

J'ai connu André après la guerre par son frère Georges. C'était un homme grand et robuste, comme on l'est généralement chez les Bonoron. La famille d'André Bonneront était très sympathique. Thomas signale que son cousin avait inventé une machine à découper les biscottes pour Prosper Bonoron. J'ai fait sa connais-

sance, celle de sa femme et de son fils quand ils passèrent me prendre à Mhère pour me ramener à Paris. Je fus secrètement vexé par un couple de leurs amis, agriculteurs dans l'Yonne, à Vermenton, chez qui nous passâmes la nuit, qui s'étonnaient à chaque tour de roue de l'arriération du Morvan. Aujourd'hui j'achète un prétendu fromage de chèvre « du Morvan » fabriqué à Vermenton, peut-être par leurs enfants.

Suzanne Georgette Bonneront (3 mai 1915-1998 ou 99)

Sœur d'André, de Georges et Jean Bonneront, Suzanne eut de son premier mari, Toupet, deux filles, Danielle et Colette. Après son divorce, elle aura encore deux autres enfants, de deux compagnons différents. Bien que je l'aie rencontrée une fois au moins, pour l'anniversaire de sa grand-mère, je n'en ai gardé aucun souvenir.

Georges Bonneront (né à Chelles le 5/11/1918-2007)

Jojo avait vingt-cinq ans environ et était réfractaire au S.T.O. lorsque je fis sa connaissance, vers 1942, quand mon père, Parrain et l'oncle Émile entreprirent de le cacher. Il fut logé sous un faux nom dans notre chambre du sixième, et fut employé par Parrain et occasionnellement par nous ou par son oncle. Il était très grand et très mince comme son frère Jean. Leur famille était très pauvre du fait de la mort prématurée de Pierre Bonoron, leur père. Georges nous racontait que, pour boucler les fins de mois, leur mère leur servait des orties bouillies. C'était, comme on dit, et à l'instar de beaucoup de Bonoron, « un chaud lapin », et il emmenait beaucoup de filles dans sa chambre. Cela faisait trembler mon père, car il n'avait aucun papier d'identité, et pouvait être cueilli dans une rafle après le couvre-feu, ou arrêté sur dénonciation d'une petite amie délaissée. Il en fut « puni » autrement après la Libération (il s'était aussitôt engagé pour bouter hors l'ennemi), la dernière en date lui mit dans les bras leur enfant, et le planta là ! Il se maria avec une grande et belle Bretonne aussi sympathique que lui, Germaine Morel, née le 1^{er} mars 1922, qui adopta son fils, Gilbert. Je les ai revus aux obsèques de Maman et comme il habitaient dans la région, je les ai invités à venir me voir à

l'E.N.N.A., mais ils n'ont plus donné signe de vie.

Je les ai retrouvés en 2001, à Eaubonne, dans la maison de « Castors » qu'ils avaient construite après leur mariage, et où ils avaient reçu les familles Collinot et Roulier. Nous avons tous vieilli, mais ils étaient toujours aussi charmants, et satisfaits d'une vie bien remplie. Georges, qui avait perdu un œil à la suite du traitement d'un cancer, était de plus en plus Bonoron, proche de l'oncle Marie et de l'oncle Prosper.

Je n'ai revu Georges qu'une fois, en 2005. Je l'ai trouvé seul et fatigué : plusieurs fois par semaine, son fils le conduisait à l'hôpital où Germaine, atteinte de la maladie d'Alzheimer, finissait ses jours. Lui-même est mort en 2007, et elle lui a survécu de quelques mois.

Jean Émile Bonneront (né au moulin de Russon, 1922-1980?)

Je ne me souviens l'avoir rencontré qu'une ou deux fois, après la guerre. Il me semble, mais je peux bien me tromper, que je l'ai vu au moins une fois en uniforme.

Vers les années 1970, Jean vivait seul avec sa mère et lorsqu'ils ont été expulsés du Moulin de Russon à Bussy-St-Georges, ils ont vécu à Bussy-St-Georges, dans une maison donnant dans une courette, que Jean avait achetée.

Michel Martial Pierre Bonneront (15 juin 1937-8 novembre 2010) et Andrée Bourva (née le 30/09/1937)

Michel Bonneront, fils d'André a épousé Andrée Bourva et ils ont eu deux fils, Cyrille Michel et Guillaume Martial, et cinq petits-enfants.

Michel Bonneront, diplômé de l'I.F.F.I. (Institut Français du Froid Industriel), a créé en 1971 une entreprise de climatisation. Il prend sa retraite cette année.

À l'occasion des retrouvailles organisées par Thomas en 2008, Michel, avec qui j'ai eu le plaisir de beaucoup bavarder, m'a offert deux cartes postales de la collection considérable que l'oncle Marie lui a laissée peu avant sa mort et dont j'ai pu l'aider à identifier quelques destinataires et destinataires. J'ai ainsi appris que l'oncle Marie avait fait ses débuts de cordonnier à Mhère, chez le père

Adam, et à Brassy, puis qu'il s'est beaucoup déplacé avant de se fixer à Gagny.

Michel Bonneront, qui a deux ans de moins que moi, se souvient de faits qui m'étaient tout-à-fait sortis de l'esprit. C'est ainsi que j'ai redécouvert qu'André fut comme son frère réfractaire au S.T.O. et que c'est l'oncle Émile qui l'a caché et employé pendant la guerre. Après la Libération, il prit un atelier dans la cour de celui de Parrain, et nos familles se sont plus fréquentées que je ne le croyais !

Enfin, nous avons eu la surprise de découvrir que nos carrières, si différentes en apparence, s'étaient côtoyées à notre insu : parallèlement à son parcours professionnel, il a en effet enseigné à l'E.N.N.A. de Paris-Sud et l'a suivie de la rue de la Roquette à Cachan où nous nous sommes peut-être croisés sans nous reconnaître !

J'ai reçu de Michel, en 2009, une importante contribution dont j'ai réparti certaines informations dans des articles antérieurs, ainsi que des photos de famille.

Michel est mort le lundi 8 novembre 2010 à l'hôpital de Tremblay, d'un cancer foudroyant. J'ai assisté à ses obsèques en l'église de Claye-Souilly. Ce furent celles d'un notable, entrepreneur avisé et enseignant chaleureux : le petit édifice était plein à craquer, et j'évalue l'assemblée à deux ou trois-cents personnes. Étant venu par le RER, je n'ai malheureusement pas pu l'accompagner jusqu'au cimetière de Gressy. Encore une figure liée à des souvenirs heureux qui s'efface !.

La fille de Joseph Laumain : Andrée

Mes parents fréquentaient beaucoup notre cousine Andrée Laumain et sa famille ; je la trouvais très gentille, mais chichiteuse. Assez grande, maigre comme l'oncle Joseph, avec un nez aquilin, elle avait épousé un collègue de mon père, Lucien Dauendorffer, qu'elle laissa veuf avec une fille d'une douzaine d'années, Christiane, qui devait être à Denise ce qu'Andréa avait été à Solange.

À la Libération, des Résistants de la dernière heure entraînaient leurs collègues à chasser l'occupant. Lucien Dauendorffer, armé de son pistolet de service, partit bravement à l'assaut du Ministère de la Marine, où les Allemands les accueillirent avec des mitrailleuses. Blessé au pied, il fut amputé successivement de plusieurs orteils et reçut une pension et une médaille en récompense du danger qu'il avait couru et des souffrances très réelles qu'entraînait alors ce genre de blessure.

Devenu veuf, Lucien a épousé en secondes noces une petite Alsacienne bien plus jeune que lui, qui lui a donné une seconde fille. Sans être jamais ivre, il était porté sur la bouteille. Je le revis une dernière fois à Vincelottes : il me parut très gros et très congestionné, et est mort assez jeune.

MÉTISSAGES

Du métissage

Ici commence un autre chapitre, celui du métissage de nos familles « gauloises » que je ne puis publier, parce qu'il n'a trait qu'à des personnes vivantes. Je voudrais seulement faire à ce sujet deux remarques.

Métissage et pureté raciale

« En quoi ce thème du métissage est-il historiquement pertinent, et pourquoi, s'il fallait illustrer la diversité ethnique et culturelle de la France, a-t-il été retenu de préférence à celui de la formation démographique, par exemple ? La vérité, c'est que cette obsession du métissage, envisagé non plus comme une option mais comme une obligation – un impératif moral et biologique – n'est que le reflet inversé de l'obsession de la pureté raciale. »

Jean Rolin (*La Clôture*)

L'auteur de *La Clôture* met en scène deux éducatrices qui proposent aux enfants d'un quartier défavorisé d'illustrer ce thème sur les murs de leur ville. J'approuve sans réserve ce commentaire. Le métissage ne date ni d'aujourd'hui, ni d'hier, et les types physiques de nos Morvandiaux étaient d'une étonnante diversité. Les circonstances autant que les inclinations individuelles, et non l'idéologie ou la mode, ont présidé aux alliances « mixtes » de nos familles, et c'est très bien ainsi.

Sur un cliché raciste

Marilyn Monroe : « *Nous devrions faire un enfant : vous imaginez, votre intelligence et ma beauté ?* »

Albert Einstein : – *Et si le résultat était le contraire, Madame, ma beauté et votre intelligence ?* »

Paul (sept ans) et Marie (neuf ans), nos petits-enfants, ont vu avec Sarah le film d'animation *Azur et Asmar*.

Au dîner, Sarah demande à Marie quels enseignements elle a tirés du film. Marie émerveille ses grands-parents en comparant ce peuple, qui estime que les blonds aux yeux bleus sont des êtres inférieurs, aux nazis, qui portaient le jugement contraire, et Paul

renchérit avec enthousiasme en citant ironiquement la phrase :
« *C'est scientifiquement prouvé !* »

Marie ajoute : « Il y a une autre leçon, qui est que les blonds aux yeux bleus doivent épouser des filles noires, et les noirs épouser des filles blondes aux yeux bleus ! »

Au XIX^e siècle, M. de Gobineau décréta que les métis réunissaient tous les caractères négatifs des deux « races » dont ils étaient issus. Les « savants » lui emboîtèrent le pas, et bientôt ce fut « scientifiquement prouvé ».

Au XXI^e siècle, serions-nous en train de tomber dans l'erreur contraire ?

On m'objectera que l'objectif du métissage serait de rendre impossible le racisme. Quelle ânerie ! Comme si le racisme avait besoin de prétextes ! Il a bien su forger une « race juive » et une « race française », concepts dont une courte promenade dans les rues de Tel-Aviv et de Paris montre l'inanité. Gageons qu'à supposer qu'à force de métissages tous les hommes soient physiquement identiques, ils sauront inventer des différences pour se haïr. Laissons donc le métissage, qui en soit n'est ni bon ni mauvais, se faire tranquillement par le jeu des rencontres et des attirances : c'est un droit et non un devoir ! Pour ma part, je constate qu'il peut produire de nouveaux types de beauté et de laideur, mais je serais bien triste si l'on me prouvait « *scientifiquement* » que dans un délai prévisible il n'y aura plus ni bébés blonds aux yeux bleus, ni bébés noirs !

ANNEXE

Jacques Lefort, qui a suivi des classes parallèles aux miennes à Saint-Ferdinand et que j'ai connu en seconde à Chaptal (voir L'École : un monde clos) m'a adressé des témoignages qui complètent le mien sur l'époque où nous habitions rue Pierre Demours. Je l'en remercie vivement, ainsi que de l'autorisation qu'il m'a donnée de les reproduire ci-dessous.

L'Église

« À propos de l'église : on chante au catéchisme une version peu orthodoxe des saints et les anges et les élus qui, quand ça les dé-mange, se grattent le C !!!

Je me souviens aussi de l'abbé Duputz, une brute aux cheveux noir lissés en arrière qui nous enseignait le catéchisme à coups de beignes, les autres abbés bien plus gentils. L'abbé Duputz en intégrisme, cela ne m'étonne pas !

Encore un souvenir de catéchisme, le claquoir du prêtre : clac, on se lève, clac clac, on s'assoit !!

Et l'entrée de la sacristie de la nouvelle église : un porte-parapluie avec toutes les hallebardes des suisses : si on y touchait une sonnerie d'alarme stridente sonnait... et on se sauvait !!!

Ma première communion en 1945, l'évêque arrive dans une immense voiture américaine ; drôle de chrétien ! On nous fait embrasser la main d'une vierge (en plâtre) que l'on baladait dans toute la France, répugnant ! J'échange mes images de communion avec une très jolie fille de la rue des Ternes : Thérèse Leygue, qu'est-elle devenue ?

La Guerre

L'Invasion

Autre souvenir, l'arrivée des Allemands en juin 40, avenue des Ternes : beaucoup de voitures à chevaux et de militaires à pied. Ils installent une mitrailleuse au niveau de l'avenue Mac Mahon, les dépôts d'essence brûlent. Des chiens abandonnés errent, les agents tirent dessus au pistolet. On recueille un berger allemand qui se révélera très bien dressé. Mes parents + mon frère + ma sœur + ma grand mère essaient de fuir par la gare de Lyon. Une

foule immense. Ma grand mère a emporté son serin, mon frère sa souris blanche ! Il n'y a plus de trains on retourne avenue des Ternes, on a évité les horreurs de l'exode ! Mon père jette à l'égout son pistolet !

Les profiteurs

En revoyant *Au Bon Beurre* je me rappelle le salopard de crémier G**, rue Demours, entre le cinéma et le boulanger Gros, qui trafiquait honteusement pendant la guerre et radinait sur le pauvre quart de lait auquel ma famille avait droit au titre d'un J2 en ne remplissant qu'au 3/4 la mesure.

Notre voisin de palier F*** était un beau salaud, il avait obtenu la réquisition de l'appartement d'une comtesse de Verchères, notre voisine de palier, absente, avait viré tous les meubles dans une pièce et avait quelque peu pillé et trafiqué des cigarettes avec les américains

Les Ternes en août 44

Bombardements : la BBC annonce en message personnel « Chez Baty on boit de la gnôle » alors le tout Batignolles se terre ou s'enfuit. Les FFI font un barrage en coupant deux arbres sur la rue au niveau de la place [*qui sera bientôt rebaptisée*] Tristan Bernard, un char allemand avance et tire sur le barrage déserté, il passe au niveau de la boutique *Le grand homme* au coin de la rue Labie, une voiture pétarade ; surpris, le char lâche une rafale sur la boutique. Une Citroën FFI fonce dans l'angle du 82 avenue des Ternes et du Boulevard Pereire et s'écrase, un homme qui se trouvait sur l'aile de la voiture est éjecté et tué... Quelques jours plus tard, les FFI exhibent sur l'avenue une femme tondu en culotte et soutien gorge. Notre voisin F*** se décrète Lieutenant de FFI et parade avec son bel uniforme... un héros !!! Les pompiers tirent sur des miliciens cachés sur les toits, les balles sifflent.

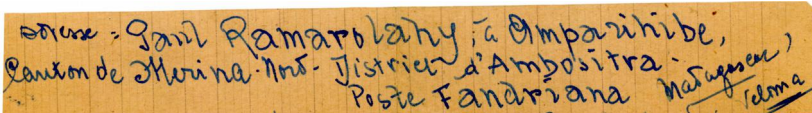
Plus tard un V1 tombera pas loin. Pendant ce temps, pendant les alertes aériennes nous passons la plupart des heures de classe dans la cave du cours Richelieu, avenue des Ternes, et à l'aide d'une pioche nous creusons pour rejoindre les filles terrées dans la cave voisine.

Malgaches

Après la mort de leur père, les enfants de Denise, ma sœur cadette ont recueilli les archives familiales qu'elle avait conservées, soit beaucoup de photos que nous avons triées ensemble, éliminant celles d'inconnus que personne ne pourra plus identifier, ainsi que les nombreux doubles, dont j'ai pris quelques uns, en réservant d'autres à ma sœur aînée.

Parmi les quelques lettres conservées figurait un faire-part, daté de Caen, du mariage de Raymond avec la cousine que nous lui avons vu fréquenter, déjà, rue Demours,, et à ma grande surprise une série de lettres de Paul à Solange, qui n'en fut pas moins étonnée. Dans ces lettres, son filleul de guerre décrit l'attente du rapatriement à Marseille (14/11/1946) où il a été transféré et où il s'ennuie beaucoup, l'administration le retient en attendant certains documents. Il demande alors à mes parents de l'inviter à Paris. Mais la maison était pleine comme un œuf, et ils ne pouvaient donner suite à cette demande. Il s'étonne que le sergent Bob (le client qui avait demandé à mes parents, m'a dit Solange, d'inviter Paul) ne réponde pas à ses lettres, et que le couple de ce beau cavalier soit parti en Angleterre. Dans une autre lettre, il annonce son retour imminent à Madagascar. La dernière, datée de Tamatave, le 6 février 1946, dit sa joie d'être arrivé au pays, son prochain retour à son village, dans deux ou trois jours, et nous promet « des détails » dès son arrivée. Qu'a-t-il trouvé ? Neuf ans s'écouleront avant que nous recevions sa demande, que Solange n'a pas pu satisfaire...

Je joins une reproduction de l'adresse qui figure en marge de sa lettre, à la verticale :



Monsieur - Paul Ramarolahy, à Amparihibe,
Canton de Morina - Ant. District d'Ambohitra -
Poste Fandarana Madagascar (Telma)

Peut-être se trouvera-t-il parmi mes lecteurs quelqu'un, parent ou ami, qui pourra me dire ce que fut le restant de ses jours ?

Avec mes remerciements au journal malgache <http://www.madagate.org/> qui m'a fait l'honneur de reproduire la page 86.

TABLE DES MATIÈRES

L'OCCUPATION

L'invasion vue par le petit bout de la lorgnette

<u>Les envahisseurs</u>	5
<u>Faits d'armes</u>	6
<u>Maquisards</u>	
Le régime de Vichy	
Le S.T.O.	8
<u>Pétain (1856-1951)</u>	
• <u>Mendès France (1907-1982)</u>	9
<u>Darlan</u>	
<u>La propagande</u>	10
<u>Vichy et les Français</u>	
<u>Conflits de générations</u>	13
<u>Démission de mon père</u>	14
Vichy et « la question juive »	15
<u>Enfants juifs</u>	
• <u>Yiddish</u>	18
• <u>Sépharades et ashkénazes</u>	
<u>Enquête</u>	
• <u>Beaudry</u>	20
<u>Clients juifs</u>	
<u>Arrestations des juifs</u>	21
<u>Mme Enzel (Suzanne, 1912, convoi n° 21 du 19/08/1942)</u>	22
<u>Le Marais</u>	23
<u><i>Le Mémorial de la déportation des juifs...</i></u>	25
Souvenirs de l'Occupation	
Les Occupants	28
<u>Les rues</u>	29
<u>La guerre des ondes</u>	29

Loin du théâtre des opérations 32

PARIS

Rue Pierre Demours

Le décor

26 rue Pierre Demours 35

25 rue Pierre Demours

La chambre du sixième

La boutique 36

La cave 40

• Chantier 42

Le vin

Cocottes 43

28 rue Pierre Demours

L'immeuble 45

Les habitants du 28

Sommeville 46

• M. Sommeville saisi par la débauche 47

Lefèvre

Bossard 48

Lachassagne

Saint-Hilaire

Mme Hesse 49

Ridoïn mère & fille

• La Semaine de Suzette 50

• Le Jeudi de la Jeunesse 51

Nivergel

Leveau 52

Sanderbie 53

Balcons

• Familles Flatters-Maillard 55

• Herboristes 56

Parc Monceau 57

• L'octroi de Paris 58

Saint-Ferdinand des Termes

<u>Rapines</u>	60
• <u>Tristan Bernard</u> (1866-1947)	61

Famille Collinot-Roulier

<u>Mes parents</u>	62
Les bonnes	66
Les commis	69
• <u>Festins</u>	71
Mes parents et le commerce	72
• <u>Pierre Poujade</u>	73
<u>Alexandrine Roulier</u>	
<u>Maurice Collinot</u> (27 mai 1935-28 février 1940)	76
• <u>Les choux et les roses</u>	77
Mort de Maurice	78
<u>Denise Collinot</u> (19 juillet 1939-1997)	79
• <u>Brassens</u>	84
<u>Commensaux</u>	86
Marcelle (23 mars 1915-2008)	
Malgaches	
Javier Ruiz Aguilar	87
<u>Appoigny</u>	89

Les Roulier de Neuilly

<u>Henri Émile Roulier</u> (23/04/1905-27/07/1996)	90
• <u>Des souris et des hommes</u> (Robert Burns, 1759-1796)	92
• <u>Ma belle-mère</u>	94
<u>Catherine Chadelaud</u> (Takéty, 1906-1961)	95
<u>Gisèle Roulier</u> (19 juin 1931-7 mai 2008)	96
<u>Roger Roulier</u> (13 avril 1928-2 août 2010)	97
<u>Rue Borghèse</u>	100
<u>Saint-Cucufa</u>	102

Les Roulier de Chelles

<u>Mathilde Desnoyers</u>	105
• <u>Homosexualité</u>	106
<u>Odette Yvonne Reine Moulin</u> (née le 13 novembre 1915)	107

Nita 108

Famille Bonneront

André Pierre Bonneront (10 août 1911-14 avril 1978) 109

Suzanne Georgette Bonneront (3 mai 1915-1998 ou 99) 110

Georges Bonneront (né à Chelles le 5/11/1918-2007)

Jean Émile Bonneront (1922-1980?) 111

Michel Bonneront (1937-2010) et Andrée Bourva (1937)

La fille de Joseph Laumain : Andrée

MÉTISSAGES

Du métissage

Métissage et pureté raciale 115

Sur un cliché raciste

ANNEXE

L'Église 118

La Guerre

L'Invasion

Les profiteurs 119

Les Ternes en août 44

Malgaches 120